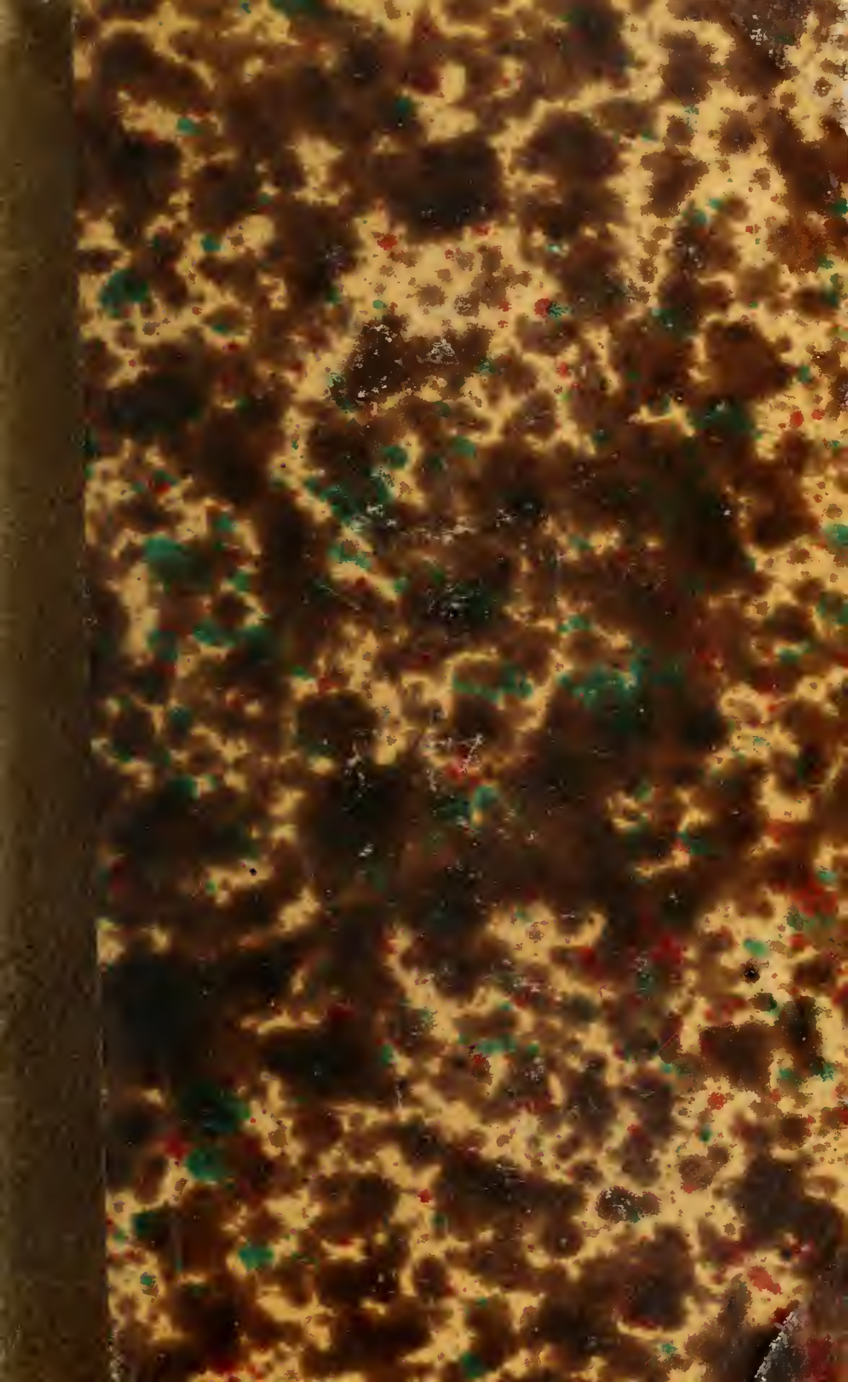
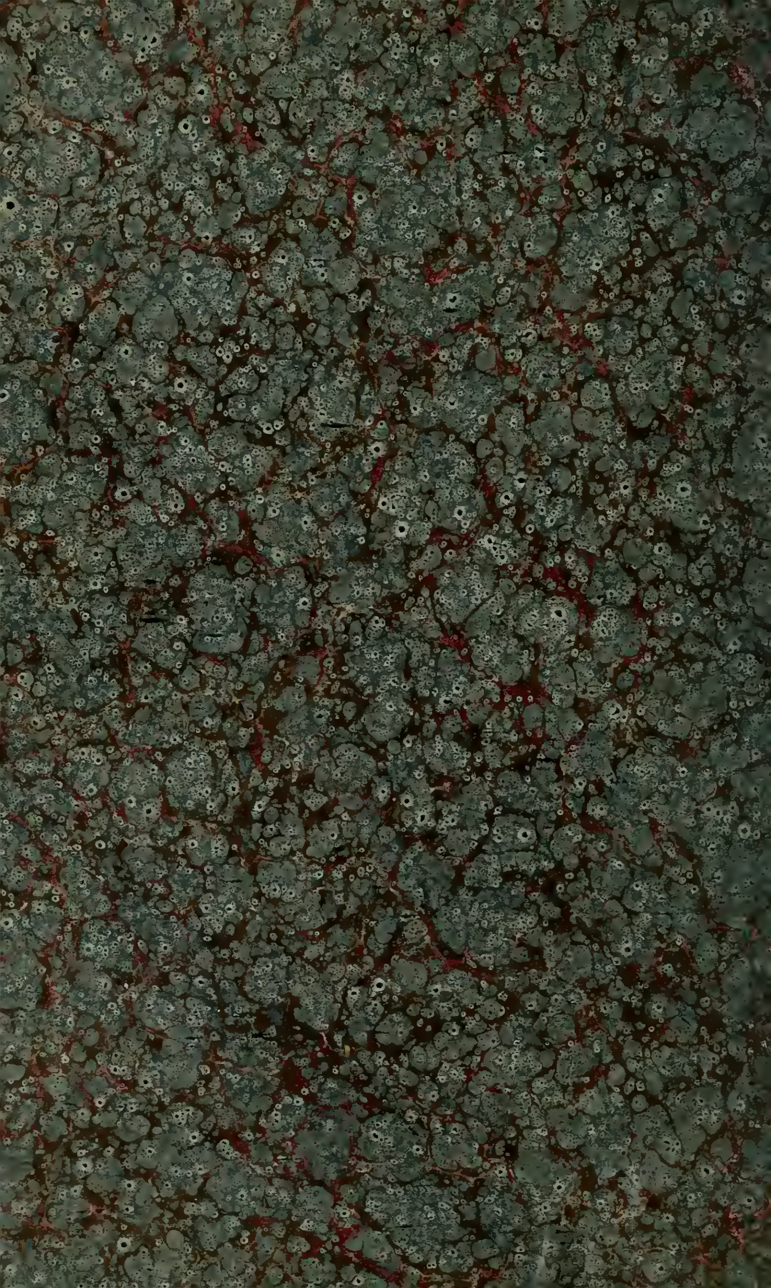
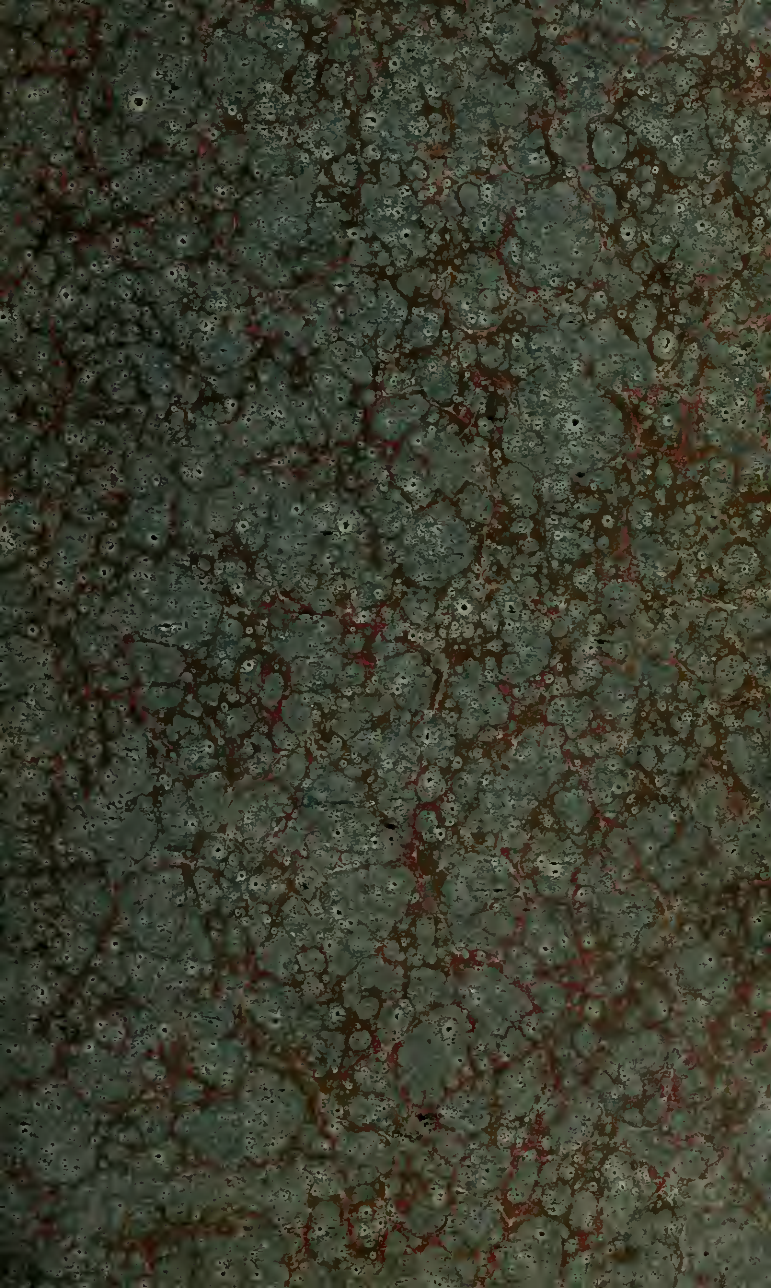






VIE

DE

LAZARE HOCHE.

VIE
DE
LAZARE HOCHE,
GÉNÉRAL
DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE.

PAR A. ROUSSELIN.

> Non ille pro caris amicis
> Aut patriâ timidus perire.
> (HORACE.)

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { DESENE, libraire, au Palais Egalité.
THÉOPHILE BARROIS, rue Hautefeuille, No. 22.

AN VI.

FAUTES A CORRIGER.

Premier Volume.

Page 9, lig. 23, les sentimens, *lisez* le sentiment.
— 50, — 12, rive droite, *lisez* rive gauche.
— 82, — 10, *effacez* que celui.
— 131, — 9, département, *lisez* départ.
— 184, — 11, philosophe, *lisez* philosopher.
— 202, — 5, les cœurs, *lisez* les ames.
— 209, — 15, paraissent, *lisez* paraît.
— 240, — 11, *après le mot* Cherbourg, *ajoutez* division intempestive, qui affaiblissait d'autant les forces de Hoche.
— 285, — 25, armées, *lisez* armée.
— 315, — 24, la sagacité, *lisez* sa sagacité.
— 360, — 12, emportemens, *lisez* empiètemens.
— 381, — 13, vers la liberté, *lisez* à la liberté.
— 406, — 19, le plan, *lisez* un plan.



L. HOCHE.

Non ille pro caris amicis,
Aut patriâ timidus perire.

(Horace.)

VIE

DE

LAZARE HOCHE.

> Non ille pro caris amicis
> Aut patriâ timidus perire.
> (*Horace.*)

Je connaissais peu la personne du général *Hoche*, quand la mort l'a frappé; mais je connaissais beaucoup ses hautes vertus, et je partageai l'inconsolable regret de ses amis.

Lors même que ma pensée fut moins

dominée par là douleur, la perte du général Hoche m'a paru plus grande, plus irréparable, plus désespérante. Mais mon esprit recouvrant la faculté d'envisager cette mort sous ses différens aspects, j'ai cru m'appercevoir qu'elle n'avait pas tout enlevé à la patrie, puisqu'elle n'avait pu lui ravir l'utile exemple de ses belles actions. Alors j'ai senti que Hoche, n'était pas mort tout entier; et j'ai conçu le projet de ranimer la plus noble partie de lui-même.

Les conseils de plusieurs républicains m'ont soutenu dans ce dessein; je me suis occupé de le réaliser.

Les renseignemens que je trouvais à Paris étaient insuffisans. Non-seulement pour traiter mon sujet avec vérité, mais encore pour donner à ma conscience la sécurité de la vérité, il m'était nécessaire de vérifier, par mes yeux, plusieurs informations que j'avais prises. Il me fallait voir ce grand théâtre sur lequel Hoche a paru le plus en action. J'ai voulu reconnaître moi-même les vestiges de l'af-

fliction publique : j'ai voulu recueillir les larmes de ses camarades, entendre leurs sanglots, voir le champ de ses triomphes, et visiter les hameaux dans lesquels il a porté le bonheur. Je me suis mis, pour ainsi dire, à la poursuite de sa vie, et j'en ai suivi la trace jusques dans le cœur de ses amis et de ses ennemis. Je me suis transporté aux armées qu'il a commandées; j'ai interrogé par-tout curieusement; j'ai cherché le caractère de l'homme; j'ai cru que rien n'était minutieux de ce qui pouvait servir à le démêler. J'ai pensé que les habitudes domestiques, les paroles, les gestes mêmes, quelquefois inapperçus par le vulgaire, étaient souvent la lumière de l'histoire, et son fil conducteur. J'ai fait, dans la mémoire de ceux qui ont approché Hoche de plus près, l'investigation des souvenirs qu'il leur a laissés.

J'hésite de témoigner ma reconnaissance aux bons citoyens qui m'ont aidé dans cette œuvre républicaine; en nommant ceux qui ont apporté leur part dans cette contribution de souvenirs hono-

rables ; je crains, par mon silence, d'accuser d'ingratitude ceux que je ne nommerais pas ; car quel autre nom peut mériter l'oubli, ou seulement l'indifférence, envers un mortel qui fut le bienfaiteur de tous ceux qui l'ont connu ? Quelle qualification plus odieuse encore ne mériterait pas le langage des envieux et des lâches ? Comment appeler le ton mystérieux de celui-ci : « *Qu'il n'est pas* » *temps de tout dire ?* » de celui-là : « *Que si on voulait tout dire, tout ne* » *serait peut-être pas à l'avantage du* » *héros ?* »

Mais moi-même, serais-je moins ingrat que ceux que j'accuse, si je ne commençais par vous remercier ici solennellement, et la première de ces feuilles peut-elle n'être pas décorée de vos noms, *Chérin* digne ami, *Debelle* bon frère ; Ephestion *Grigny*, *Shée*, *Poitou*, *Mermet*, *Leveneur*, *Morard de Galles*, *Ney*, *Hedouville*, *Privat*, *Chasseloup*, *Colasse*, *Lemoine*. . . . . fidelle légion d'*amans* et d'*aimés* ?

Des curieux ou des inquiets se sont évertués à donner différens motifs à mon voyage : j'aime à leur révéler l'innocent mystère qu'ils ne pouvaient deviner.

L'estime, la vénération, l'amour d'un grand homme, sont les motifs qui m'ont fait prendre la plume. « *Comme ce grand* » *personnage m'a toujours paru digne* » *d'admiration*, disait l'historien de Cyrus, *j'ai pris plaisir à rechercher* » *sa naissance, quel a été son naturel,* » *de quelle façon il a été élevé, pour* » *connaître par quels moyens il a pu* » *devenir un si excellent général ; et je* » *me hasarde de rapporter ce que j'en* » *ai pu apprendre.* »

Ces paroles de l'*Abeille attique* seront mon excuse. Je pourrais en donner une meilleure, prise dans une raison plus simple ; c'est que je ne prétends pas faire un livre, mais un narré de cœur. J'apporte sur la tombe de Hoche le tribut de quelques larmes, non pas que j'espère acquitter la dette de reconnaissance contractée par la république envers

ce bon citoyen, mais seulement prouver combien cette dette est grande.

Peut-être essaierai-je un jour de raconter des évènemens dans lesquels je n'ai pas été seulement spectateur : alors je tâcherai, comme le dit Tacite, *de ne pas faire connaître seulement les évènemens, qui sont souvent l'effet du hasard, mais encore les causes, les circonstances et les raisons. (Ut non modò casus eventusque rerum, qui plerumque fortuiti sunt, sed etiam causae rationesque noscantur.*

Mais quoique la révolution ait donné presque l'expérience de Nestor à ceux qui ont vécu au milieu de ses utiles leçons, je ne me crois pas mûr encore pour cette grande entreprise. J'annonce, au nom de la république, qu'elle enfantera des hommes dignes de remplir cette noble tâche. La vérité victorieuse a réarmé la vertu de l'audace de tout penser, de tout dire, et de tout écrire ; et cette puissance surhumaine, qui a pu improviser des généraux et des hommes d'Etat, sans doute produira-t-elle aussi des historiens.

La France n'avait point d'histoire, parce qu'elle n'avait point de liberté. Tout était la proie des rois : l'histoire était leur complice, comme l'espèce humaine était leur esclave.

Aucune volonté n'avait le droit d'exister que par leur volonté. Ils avaient comprimé la pensée qui s'élance ; rien ne pouvait transpirer que par leurs organes, et tout, en passant par ces organes impurs, était altéré par le mensonge.

Ils se disaient les pasteurs de leurs sujets, ils en étaient les loups dévorans : ils avaient poussé l'impudence jusqu'à s'en dire les pères. Pour asservir les hommes, ils avaient eu des nobles ; pour les tromper, des prêtres. Ce n'était pas assez : pour persuader aux peuples que leur domination était une chaleur douce et procréatrice, ils eurent des historiographes.

Ceux-ci, ne pouvant éteindre les flammes du génie, essayèrent de lui dérober sa gloire. Ils en flétrirent les sources, pour en dissimuler le noble principe, la *liberté*. Les êtres supérieurs qui, de temps en

temps, viennent briller sur la scène du monde, les historiographes les présentèrent comme l'ouvrage des rois.

Depuis long-temps ils vantaient avec emphase les siècles d'*Auguste* et de *Louis XIV*; ils voulaient faire honneur à la royauté protectrice des talens sublimes qui ont éclairé ces époques.

On pouvait leur répondre que les grands hommes du siècle d'*Auguste* étaient nés de la République romaine ; que les grands hommes du siècle de *Louis XIV* étaient nés des fermens de la liberté et des agitations presque républicaines qui avaient précédé son règne. On pouvait, à leurs citations royales, opposer le siècle des Périclès, et tous les siècles de l'antiquité libre.

Retenue par les préjugés qu'elle n'avait pas encore dissipés, la raison tenait ses balances incertaines. La puissance des rois égalera-t-elle celle des peuples? Les monarchies sont-elles aussi fécondes en grands hommes que les républiques? telle était la question encore indécise.

La République française a paru : la ba-

lance est entraînée, la question est résolue, le procès est gagné.

Tel est le produit net, incontestable, de la révolution française, qu'elle a créé des hommes.

Le ton d'énergie auquel elle a monté les ames, a centuplé leurs forces. Placés à cette hauteur où la révolution seule pouvait les élever, les Français sont devenus capables de ces prodiges qui effacent les récits de l'histoire, et qui surpassent les mensonges de la fable.

Voilà l'un des fruits certains de la liberté. Cet heureux résultat suffirait seul pour réfuter les sophismes de ses calomniateurs.

Il portait dans son cœur les sentimens de la révolution, il avait un génie digne d'en juger la portée, d'en concevoir l'étendue, d'en deviner la grandeur, celui qui, le premier, en présence des superstitions, des préjugés amoncelés depuis quatorze siècles par les intérêts de la tyrannie, prit sur lui de proclamer cette vérité, osa dire d'une voix prophétique, que des rangs les plus obscurs de nos armées, sortiraient

des soldats qui deviendraient des généraux, et que ces généraux vaincraient un jour l'Europe.

Hoche est un des hommes annoncés par cette prédiction hardie.

La nature semblait l'avoir destiné depuis long-temps à venger les outrages faits à ses droits sacrés; elle l'avait choisi avec prédilection pour être un de ces instrumens glorieux qui devaient exercer un jour la représaille de l'espèce humaine, et relever sa dignité.

Après avoir jeté quelques fleurs sur la tombe de Hoche, un des fidelles représentans du peuple (Jean Debry) acheva de payer le tribut d'estime dû à sa mémoire, en le présentant comme une des créatures de la révolution. Ce représentant était à la hauteur de son sujet; il crut ne pouvoir mieux couronner son éloge qu'en disant : *Hoche était un enfant de la révolution.* C'est, en effet, placer sa gloire sur les fondemens les plus durables, que de l'unir solidairement à celle de la république.

La vie politique et militaire du général Hoche est connue de la France, de l'Europe, de l'Univers; le bruit de ses actions brillantes est parvenu jusqu'au plus faible hameau. Ceux qui ont assisté au spectacle de la révolution, à la distance la plus éloignée, n'ont pu se dérober à l'éclat du rôle qu'il y a représenté. Quel contemporain n'a pas entendu raconter les exploits de cet homme illustre, qui traversa les fleuves, comme d'autres passent un ruisseau guéable; de cet homme pour qui l'Océan même à peine fut un fleuve!

D'estimables orateurs ont rappelé, d'une bouche éloquente, les principaux traits de la vie publique de Hoche; si le temps le leur eut permis, ils eussent pris des informations intéressantes sur sa vie privée, et nous auraient présenté de face ce qu'ils ne nous ont laissé voir, pour ainsi dire, que de profil. L'essai que je présente, serait peut-être le commencement de l'ouvrage qu'ils m'ont paru n'avoir qu'ébauché. Je vais descendre dans la vie domestique de Hoche. Un proverbe, souvent

justifié, a dit : *qu'il n'est point de grand homme pour son valet-de-chambre.* Hoche démentira ce proverbe. Je n'ai point à craindre de le mettre à nud. L'observateur ne dédaignera pas les détails intimes et secrets. Il est curieux de voir, dans la coulisse, l'acteur que l'on a vu sur la scène. Il n'est guère possible de démêler l'homme, qu'après l'avoir déshabillé, pour ainsi dire, et dépouillé de son manteau. Si j'appelle Hoche hors de son théâtre de gloire ; si je le montre sans cothurne, c'est pour rendre à sa taille naturelle sa mesure véritable ; elle en paraîtra plus élevée au philosophe, qui le trouvera plus grand par ces détails mêmes, où le juge frivole et léger le croirait moindre.

LAZARE HOCHE est né, le 24 juin 1768, à Montreuil, faubourg de Versailles. Je croirais mépriser le lecteur, si je lui cachais l'infimité des premières années de sa vie.

Sa mère mourut en lui donnant le jour. Son père était garde du chenil de Louis XV : j'ai vu ce vieillard respectable. On croirait que c'est pour le peindre d'une parfaite ressemblance, qu'Euripyde aurait dit: *grossier au dehors, sans nul ornement, mais homme de bien au souverain degré.*

Les sots, qui ont besoin de s'adresser à leurs ancêtres pour valoir quelque chose, ne pardonneront pas à Lazare Hoche de manquer d'aïeux. Les hommes de bien estimeront davantage la renommée qu'il ne devra qu'à lui seul.

Il naît au sein de l'infortune, et son berceau est entouré de mille obstacles. Qu'on ne s'inquiète pas de cette obscurité : la place, où le sort l'a fait naître, sera glorifiée. La fable d'Hercule, enveloppé d'un serpent dans son berceau, qu'est-elle autre chose que l'allégorie d'un grand homme serré,

dans son enfance, des liens de l'adversité?

L'état auquel se trouvait réduit le père de Hoche, ne lui permettait pas de donner à son fils l'éducation qui pût mettre en valeur les bonnes dispositions de la nature; et c'est là, sans doute, le malheur le plus réel attaché à la pauvreté. *Car, sans une éducation soignée*, dit le sage écrivain de la vie de Voltaire, *le génie n'atteint jamais la hauteur où il aurait pu s'élever.*

Une de ses tantes, marchande de légumes à Versailles, avait pris en amitié Lazare Hoche; elle fit tout ce que ses moyens permirent pour cultiver ses premières années; elle l'envoyait tous les jours à l'école apprendre à lire et à écrire. Le jeune Hoche était toujours le premier de ses camarades à la classe, et le plus fort dans les rixes. Le curé de Saint-Germain-en-Laye ayant apperçu son intelligence, le prit en affection et le fit enfant de chœur. La bonne tante fournissait non-seulement à ses nécessités, mais encore à ses petites fantaisies. Dans sa plus

tendre enfance, il aimait à se rendre raison de tout ; il interrogeait curieusement les personnes plus âgées que lui ; il écoutait leurs réponses avec avidité, et souvent les embarrassait par des réparties très-ingénieuses. Cette ardeur de s'instruire, en questionnant, en avait fait un petit babillard; mais sa loquacité enfantine avait un caractère aimable de douceur, qui en rendait l'importunité charmante. Aux approches de l'adolescence, on vit un changement singulier s'opérer en lui. Il commença à parler moins. Bientôt il ne parla plus du tout. Il devint silencieux et rêveur ; mais dans ses rêveries méditatives, l'observateur eût pu saisir dès-lors quelque chose de sensé et de raisonnable, principe de cette circonspection devenue depuis le fond de son caractère. En avançant en âge, il croissait en forces, et en même temps en besoins. Il devenait une charge trop pesante pour sa bonne tante ; sa délicatesse en souffrit avant que sa tante s'en apperçut. Il veut gagner lui-même sa vie, peu lui importe

comment ; il n'est point de métier vil à ses yeux, s'il procure du pain pour du travail. Il entre palfrenier surnuméraire aux écuries de Versailles.

On sait que Sakespear gardait les chevaux et servait de falot à la porte du théâtre de Londres. Eh bien! ce jeune homme que vous voyez vêtu d'un habit grossier, relégué dans les écuries royales, c'est celui-là quidoit un jour sauver la république.

Lecteurs républicains, vous ne serez point humiliés du souvenir de la misère affreuse qui précéda l'élévation de Hoche ; mais vous le serez profondément si vous vous rappelez que, lorsque la vertu languissait ainsi dans l'indigence, alors un roi stupide, vêtu de pourpre, opprimait la nation ; alors une reine insolente foulait à ses pieds le peuple, dont elle dévorait la subsistance ; alors un Monsieur, un d'Artois, une légion de courtisans effrontés, de courtisannes perdues, affichaient le scandaleux exemple de leurs rapines impunies.

Ah! reprenez ce juste orgueil qui sied aux

aux âmes républicaines : ce trône d'or et de fange s'écroulera, la vertu remplacera le crime, la cour sera précipitée, le mérite aussi deviendra une route à la fortune. Hoche sortira du tombeau où la bizarrerie du sort l'a fait naître, où les préjugés devaient le retenir. Il vengera, que dis-je ! il honorera l'obscurité de ses premières années.

Le caractère ardent de Hoche ne devait pas s'accommoder long-temps d'un état de servage : il va s'en échapper. Quelques lectures de J. J. Rousseau, faites à la dérobée, avaient éveillé son indépendance ; quelques romans lui avaient inspiré le goût des voyages. Il fait, avec trois de ses camarades, la partie de s'engager pour les Indes Orientales ; mais au lieu d'être engagé pour cette destination, il le fut, par subterfuge, dans les Gardes-Françaises. Il était alors âgé de seize ans. Il est envoyé au régiment à Paris. Il avait, en arrivant, la somme de 125 livres, composée du prix de son engagement et du fruit de ses modestes épargnes. Il faut

faire agréer sa bien-venue de ses nouveaux camarades. Les frais d'un déjeûner qu'il leur donne, absorbent les fonds de sa petite bourse. Hélas! le pauvre pécule n'existe déjà plus.

Les caporaux et sergens-instituteurs ne tardèrent pas à distinguer Hoche des recrues ordinaires; l'intelligence et l'adresse qu'ils le voient montrer dans ses exercices lui font franchir, en un mois, tous les apprentissages qu'un autre aurait dû subir pendant une année. A peine est-il soldat, qu'il s'est déjà placé au rang des vieux soldats.

Du dépôt il passe dans la compagnie *colonelle*, dite des *gibernes blanches* : là, ses belles proportions, sa tenue propre et décente, l'ont bientôt fait appercevoir au milieu de la foule. Les grenadiers de la rue de Babylone veulent l'avoir pour camarade; ils le désignent à leur chef: Hoche est fait grenadier.

Cette élévation est loin de ralentir son activité, elle n'est pour lui qu'un nouvel aiguillon : il remarque dans ses camarades

des connaissances qu'il n'a pas ; il brûle de les acquérir.

La noble fierté de Hoche l'avait instruit de son malheur. Honteux de l'infériorité que lui donnait son ignorance vis-à-vis de ses égaux, il résolut de se soustraire à l'horreur du vuide qu'elle lui avait fait souffrir. Il se hâta de se donner lui-même l'éducation dont le hasard de sa naissance l'avait privé.

La nature ne l'avait pas autrement organisé que les autres hommes ; pourquoi n'essaierait-il pas de triompher des bizarreries de la fortune? Pourquoi n'égalerait-il pas, par ses efforts, ceux dans lesquels il voit à peine ses pareils ?

Il lui fallait des livres, et, pour avoir des livres, de l'argent. Hélas! ce n'était ni dans la bourse de son père indigent, ni dans sa paye modique, qu'il en pouvait trouver ; il en trouvera dans la vigueur de ses bras, dans l'adresse de ses mains : sa force, son industrie, voilà ses ressources.

Aucun travail grossier ne le rebute : il

se lève de grand matin ; il va, dans les environs de Paris, passer la journée à tirer de l'eau pour les jardiniers, à bêcher la terre sous l'ardeur du soleil ; il employait une partie de la nuit à broder des vestes et des bonnets de police.

Ces faits sont connus de ses camarades aux Gardes-Françaises. Plusieurs personnes, qui l'ont vu depuis général en chef, se rappellent avoir acheté les ouvrages de broderie, dont je parle ; il allait les vendre au café Cuisinier, situé au pont Saint-Michel, au bas la rue de la Harpe. La propreté qui le distinguait, la décence de son maintien, lui gagnèrent des pratiques et firent prospérer son petit commerce.

Les bénéfices qu'il en retirait, étaient, à la fin de la semaine, partagés en trois petites sommes consacrées à des usages différens.

La première était pour payer le remplaçant qui montait sa garde ; la seconde pour se divertir avec ses camarades ; la troisième, que j'aurais dû annoncer la

première, était pour louer des livres.

On voit que la plus grande partie de son temps était absorbée par le travail. Dans les courts momens de repos qu'il pouvait trouver, il dévorait les livres avec avidité; il les comprenait avec sagacité. On le vit bientôt saisi de la passion d'apprendre, comme d'une fièvre violente. Le desir d'atteindre ceux que l'antériorité de l'éducation plaçait devant lui, devint le besoin le plus impérieux de sa vie. On juge que l'instruction qu'il pouvait acquérir ainsi, fut très-prompte. Il ne tarde pas à en recueillir les fruits. En s'avançant dans la méditation, son esprit s'éclaire. Il est déjà capable de discuter les inconvéniens de la tactique, et de certains articles des ordonnances militaires. Il pourrait même leur en substituer de meilleurs; tant sa raison est droite, tant elle s'exerce à réfléchir et combiner. En peu de temps, l'imberbe grenadier est le premier des grenadiers.

Pour se livrer sérieusement aux travaux qu'il s'était imposés, Hoche n'a pas be-

soin de se sevrer des plaisirs de son âge. Recherché de ses amis, il aime à se récréer avec eux; il est de toutes les parties, il est le plus joyeux des grenadiers. Mais, dans ces instans mêmes de gaieté soldatesque, il portait l'exemple de la décence, de la sobriété et de tous les dehors honorables.

Au régiment, sa société était choisie parmi les plus braves. *Les plus braves sont les meilleurs*, disait-il. Et quelle garantie la lâcheté peut-elle offrir à l'amitié? Personne ne fut plus que lui l'esclave religieux de ce sentiment. Il portait, sur ce point, la fidélité jusqu'au fanatisme. Dans une rixe entre bourgeois et militaires, un de ses amis avait été assassiné près Paris. Hoche se croirait coupable de dormir avant de l'avoir vengé. Il se porte, à la tête de plusieurs de ses camarades, à la maison où la scène s'était passée. Il se déclare le chef de la colère commune. Il ravage, il renverse les meubles de fond en comble, il fait un sac complet. Ce mouvement violent fut puni

de trois mois de cachot. Il en sortit dans un état digne de pitié : sans chemises, sans habit, sans bas, pâle, défiguré, il arrive à la caserne. Ses camarades le reçoivent avec des transports de joie. Tous s'élèvent avec horreur contre la sévérité dont il vient d'être la victime ; tous s'écrient qu'ils se vengeront du rapporteur. *Ce serait un mal de plus*, leur dit Hoche avec une généreuse indifférence : *que voulez-vous, mes amis ? ne vous ai-je pas dit cent fois que l'espèce humaine valait bien peu de chose* ?

Le noble dédain de cette réponse est un trait qui pouvait indiquer d'avance la philosophie de son caractère. Je suis pressé d'anticiper sur les temps de son élévation, pour rendre justice à la grandeur de son ame. L'horrible misère, à laquelle il s'était trouvé réduit au sortir de la prison, est un des souvenirs qu'il ne pouvait se rappeler sans verser des larmes. L'auteur de sa peine se trouva depuis sous ses ordres, il le combla de bontés.

Le coup de sabre dont il portait la

cicatrice entre les yeux, est encore une suite de ce dévouement à l'amitié, dont il était animé. Un caporal, nommé Serre, délateur de profession, opprimait ses camarades, et semblait ne devoir trouver personne qui osât lui résister. Hoche se charge lui seul de venger la querelle publique. Il va se battre en duel près des moulins de Montmartre : c'était le 28 décembre 1788. Le caporal reçut, dans le ventre, un coup de sabre enfoncé jusqu'à la garde. Il semblait devoir en mourir ; il en revint au bout de six semaines, pour émigrer en 1790, après avoir été chassé du régiment. Hoche resta quinze jours à l'hôpital, reparut avec la belle cicatrice qui relevait encore l'air martial de sa figure.

Rigoureux observateur de la discipline, il plaçait sa fierté dans l'amour de ses devoirs ; et comme il se montrait irréprochable dans la manière de les remplir, il était révolté de l'arbitraire, parce que l'arbitraire, à son égard, ne pouvait jamais être que l'injustice.

Victime, plusieurs fois, de vexations odieuses, on l'avait vu d'abord s'indigner contre la tyrannie ; mais ensuite l'oppression le rendit rêveur, et même peu endurant. Réduit à l'impuissance d'opposer les armes de la raison aux caprices du despotisme, il rongeait son frein en secret ; il avait pris le parti de garder le plus profond silence : mais ce silence exprimait mieux son mépris que ne l'auraient pu faire les paroles de la colère. Quand il se voyait ainsi condamné aux arrêts par le caprice d'un chef, il n'attendait plus le caporal chargé de le conduire à la prison, il allait froidement lui-même en prendre les clefs, et s'y tenait renfermé jusqu'au jour où l'on venait lui rendre sa liberté.

Il était dans la marche des choses nécessaires à la liberté, que le despotisme des officiers allât toujours croissant. Biron venait de mourir : il est remplacé par Duchâtelet. Cet homme cupide n'est pas content de faire de la subsistance du soldat l'objet des spéculations de son avarice;

il faut encore qu'il s'épuise en rafinemens de tyrannie. Le delabrement des finances, l'inquiétude des rentiers, agitaient alors la capitale (en 1788). Cette fermentation devient le prétexte spécieux des rigueurs qu'il voulait exercer.

Les Gardes-Françaises étaient sans cesse retenues aux casernes. Toute communication leur était interdite avec les citoyens. Les coups de plat de sabre, le piquet, tous les châtimens ignominieux étaient prodigués. *Il faut consigner le régiment*, avait dit Duchâtelet à la cour, *afin d'avoir à opposer*, *dans les cas pressans*, *les enfans de la canaille à la canaille même.*

Duchâtelet tremblait de laisser appercevoir aux soldats le mécontentement général. Pour les empêcher de prendre part aux mouvemens, il fallait les fatiguer, les occuper sans cesse, afin de leur ôter tout loisir de raisonner. Le moyen le plus sûr lui parut être d'introduire un changement de tactique.

L'intelligence connue de Hoche le fit

appeler pour être l'un des instructeurs chargés de mettre en activité la nouvelle ordonnance sur les manœuvres de l'infanterie. Il a bientôt dévoré les difficultés de cette longue et minutieuse théorie, il a triomphé de toutes les obscurités. Le novice est au bout d'un mois l'instructeur de ses camarades instructeurs. Il devient le juge auquel dans les momens de repos l'on porte l'appel des incertitudes. En deux mots il décide les points douteux, il donne avec bonté toutes les explications qu'on lui demande, il prononce en dernier ressort: Hoche est le tribunal suprême.

La facilité de ses entretiens lui avait attiré la confiance et le respect. La supériorité de ses talens le fit apprécier de ses chefs. Il est nommé caporal. C'est en cette qualité qu'il passe au dépôt chargé de l'instruction des recrues.

A peine était-il élevé à ce faible grade, qu'il faillit le perdre par un de ces traits de caractère où l'on peut reconnaître sa courageuse loyauté. Les grenadiers consignés à la caserne s'étaient mis à danser.

Cette gaieté bruyante fut prise pour l'ironie de leur captivité. Elle était bien, en effet, le pressentiment de leur prochaine délivrance. Des officiers aux aguets les avaient entendus. Rien n'est innocent aux yeux des valets de la cour. Ils demandent à connaître les moteurs de cette joie extraordinaire. Ils menacent le caporal Hoche de le dégrader à l'instant et de l'envoyer à l'Abbaye, s'il ne nomme aussitôt ceux qu'ils appellent les coupables. *Vous pourrez m'envoyer où vous voudrez, Messieurs,* répondit Hoche sans se déconcerter ; *mais je vous conseille de faire agrandir les cachots, car vous aurez plus d'un rieur à punir.* Cette réponse, digne d'un homme libre, devait attirer la foudre. Par un de ces ménagemens dictés par la crainte, la chose demeura sans suite. Tâchant par une tardive prudence de détourner l'orage qu'il entendait gronder sur sa tête, le despotisme hésitait alors entre les moyens de douceur et de sévérité.

Inutiles précautions de la tyrannie agonisante ! Ni la ruse, ni la force ne peuvent

plus arrêter le triomphe de la philosophie; elle va mettre la liberté en possession de la France. Duchâtelet a raison d'être épouvanté. En vain le Champ-de-Mars est occupé par les satellites étrangers : les hordes conspiratrices ne sont là que pour assister au spectacle de la volonté nationale. L'heure de la liberté s'avance ; les représentans du peuple se sont ralliés au jeu de Paulme ; le peuple s'est rallié à la Bastille; à sa voix souveraine la Bastille s'écroule : *Vive le tiers-état ! Vive la nation !* Les Gardes-Françaises aussi sont du tiers-état. En vain a-t-on voulu les armer contre le peuple ; ils ne sont armés que pour défendre sa cause : tous répètent, avec alégresse, le cri de délivrance. Le 14 juillet a sonné, la révolution française est fondée.

On ne peut, sans trembler encore, ramener sa pensée vers les abîmes sur le bord desquels la liberté s'est vue penchée aux diverses époques de la révolution. Qui ne l'aurait crue tant de fois prête à se briser contre tant d'écueils? Quel est le

génie protecteur qui l'en a sauvé ? 10 août, 13 vendémiaire, 18 fructidor, jours sauveurs, la république ne périssait-elle pas, si vous eussiez éclairé sa destinée un moment plus tard ? 14 juillet, 5 et 6 octobre, la liberté n'était-elle pas à jamais étouffée dans son berceau, si vous n'étiez venus luire et encourager ses premiers efforts. Quant à moi, je ne puis porter mes regards vers ces premiers instans, qui me semblent avoir décidé la destinée du monde, sans éprouver, comme si j'étais encore sur le champ du combat, ces tressaillemens de crainte et d'espérance que donne l'incertitude de la victoire. L'adresse de Mirabeau au roi sur le renvoi des troupes, produit sur moi les mêmes impressions qu'alors ; et je relis, avec les mêmes alarmes et les mêmes transports de joie, ces mâles discours des orateurs des communes dont la courageuse opiniâtreté prononça dès-lors le triomphe de la vertu sur les privilèges, c'est-à-dire, l'égalité.

Hoche se trouvait dans ce régiment, qui fut alors d'un si grand poids dans la ba-

lance. Je suis loin de croire, comme on l'a dit, que la révolution n'eût pas eu lieu, si le maréchal de Biron se fût trouvé à la tête des Gardes-Françaises en 1789. Peut-être l'influence d'un chef aussi recommandable aurait-elle suspendu quelques momens la marche violente de l'insurrection générale; mais prétendre que la volonté d'un homme eût été capable d'arrêter l'essor d'un grand peuple qui se précipitait vers la liberté, c'est une de ces suppositions perfides de l'aristocratie qui, pour rabaisser la révolution française, cherche à la faire dépendre du caprice d'un individu, et, pour la perdre en la dégradant, veut lui enlever sa véritable base, la base des lumières et de la philosophie. Quoi qu'il en soit de l'irrésistible puissance d'un peuple, qu'aucune autre puissance ne pouvait empêcher d'être libre, toujours serait-il de la plus basse ingratitude de contester au régiment des Gardes-Françaises la grande part qu'il eut aux premiers succès de la liberté. Un corps aussi imposant par son nombre, aussi redoutable par sa dis-

cipline, fut d'un grand encouragement pour les Parisiens. Ils eussent peut-être moins résolument attaqué la Bastille, s'ils n'avaient apperçu devant eux une avant-garde formidable qui leur donnait l'exemple de la valeur.

On devine la conduite qu'a dû tenir Hoche dans ces jours de réveil national. Pouvait-il n'être pas un des premiers assaillans de la Bastille ? Pour qui cette liberté qui va sortir de ses ruines ? Les talens et les vertus ne sont-ils pas appelés à en recueillir les premiers fruits ?

Le régiment des Gardes venait d'être presqu'aussitôt licencié que rétabli vers la fin d'août 1789. Ne pouvant interrompre les rapports que la révolution avait introduits entre les soldats et les citoyens, Lafayette prit le parti de fondre les Gardes-Françaises sous le nom de *Garde soldée parisienne*. Cette fusion politique pouvait donner au soldat l'esprit d'aristocratie qu'il voulait établir dans la bourgeoisie. Il espérait ainsi remplir plusieurs buts à la fois ; 1°. fonder la puissance des bour-

geois

geois contre le peuple ; 2°. diviser la puissance des bourgeois par celle d'une troupe de Janissaires ; 3°. régner, lui, sur cette division, par la disposition qu'il ferait de ces Janissaires, tantôt contre le peuple, tantôt contre les bourgeois eux-mêmes.

Si le véritable caractère auquel on peut reconnaître les factions est l'égoïsme, aucune, parue sur le théâtre de la révolution, n'a mieux justifié cette définition, aucune n'a montré davantage ce caractère d'isolement et d'individualité que la faction Lafayette. C'est elle qui vint semer des germes d'aristocratie dans une révolution toute populaire, afin d'arrêter son cours naturel : c'est sur elle que doit retomber la faute de toutes les violences qu'il a fallu commettre pour renverser tous les obstacles qu'elle avait apportés. Faction royaliste pour dominer le peuple, populaire pour dominer le roi, capable, tour à tour, de tous les crimes ; on se rappelle les assassinats du Champ-de-Mars, de Nancy, de la Chapelle ; capable de toutes les bassesses ; on se rappelle tout ré-

cemment les hypocrites complimens qu'ils ont adressés à Buonaparte, en sortant de l'Autriche, leurs félicitations perfides à la république : tantôt brouillée, tantôt réunie avec les Lameth, cette faction *protée* ne répugnera jamais à aucun amalgame, qui puisse concourir à ses vues ; cette faction sera toujours la plus dangereuse à la république, parce qu'elle est la plus spécieuse dans ses prétextes.

Le patron Lafayette tient dans sa main les balances de la modération ; le faux amour des lois est sur sa bannière. Il est le protecteur suprême de la tranquillité publique. Avec ces moyens, il attire facilement à lui cette masse paisible, qui ne demande au gouvernement que la jouissance de sa fortune. Adroit à présenter les amis de la liberté comme les perturbateurs des propriétés, Lafayette a su mettre, dans son parti, les propriétaires ; ceux-ci, croyant apporter leurs armes pour la défense de l'ordre, les lui livrent pour opprimer la liberté.

Lafayette était alors au faîte de sa gran-

deur : il ne trouva pas dans les Gardes-Françaises toute la docilité convenable à ses vues ; leur régiment était ce qu'il y avait alors de plus éclairé dans le militaire. On sait qu'ils allaient toutes les semaines, alternativement, monter la garde à Versailles. Le tableau de despotisme et de servitude, d'orgueil et de bassesse, qu'offrait ce cloaque de vices, n'avait peut-être pas peu contribué à leur donner les germes de liberté, qu'on a vu percer en 1789. Ils étaient, de plus, chargés, à Paris, de la police intérieure des grands spectacles ; ce service, qui pour tous était un divertissement, devint pour plusieurs un commencement d'instruction. Des esprits, bien disposés pouvaient profiter singulièrement à la représentation quotidienne des chefs-d'œuvres dramatiques.

Le souvenir des idées républicaines qu'ils entendaient tous les jours de la bouche des Grecs et des Romains, laissa dans l'ame de quelques-uns des impressions très-fortes ; et la fermentation de ces souvenirs peut être encore regardée comme une des

causes de cette horreur pour le despotisme qu'on á vu, en 1789, éclater parmi eux.

Ces soldats qui venaient de contempler à loisir, et de si près à Versailles, un imbécille roi entouré de ses imbécilles courtisans, pouvaient-ils, impunément pour le despotisme, revenir à Paris voir *Brutus*, *Charles IX*, et même *le Roi de Cocagne ?* Non, sans doute; la comparaison était trop saillante, pour qu'elle pût leur échapper. En laissant ses Janissaires à même de raisonner cette comparaison, Louis Capet était loin de prévoir les suites terribles qui devaient en résulter : cette mal-adresse est une des plus funestes que la royauté ait commise contre elle-même, et des plus heureuses pour la liberté.

Elle ressemble beaucoup à celle d'avoir laissé élever la jeunesse dans l'étude de l'antiquité républicaine. Peut-être ces inductions paraîtront-elles tirées de bien loin, et tenir à des fils trop déliés; mais telle était alors l'accumulation des fautes de la royauté, que tout allait devenir

d'une conséquence mortelle pour elle. Les lumières préparaient l'insurrection, la philosophie était aux aguets, profitant de tout pour aider ses desseins; elle avait secondé la liberté de l'Amérique, elle applaudissait à la réception de Franklin, elle brûlait un encens meurtrier au pied du trône; et l'imbécille Capet prenait pour des louanges adressées à sa personne, les vœux adressés à la la liberté.

Heureux esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chûte des rois, funeste avant-coureur !

Il n'est pas vrai, cependant, comme le lui ont reproché les ennemis de toute liberté, que Louis XVI eut dès-lors signé son arrêt fatal. Ce n'est pas pour avoir laissé prendre au peuple une portion de liberté, qu'il en a, depuis, reçu la mort; c'est pour avoir voulu depuis retenir la portion qui lui était échappée; c'est que la perfidie voulant ressaisir cette concession de la faiblesse, prouva que la révolution ne lui avait d'autre obligation que son ineptie, et qu'il n'avait jamais été

moins despote, dans le cœur, que ses soixante-six aïeux.

La conduite, vraiment populaire, des Gardes-Françaises, était loin de se prêter à ces restitutions de l'autorité. Ce n'est point pour quelques banquiers de la rue Viviènne qu'ils ont renversé la Bastille, c'est pour le profitde la liberté générale. Jamais ils ne consentiront à se séparer du peuple. Effrayé de ce rapprochement, qu'il ne peut parvenir à rompre, Lafayette prend le parti de les redonner au roi; il les recréé sous les titres de régimens 102, 103 et 104.

C'est dans le 104ème. régiment que Hoche entre avec le grade d'adjudant-sous-officier.

L'occasion se présente de montrer ce que pouvaient être ses talens en administration; il la saisit avec empressement. L'administration de l'hôpital militaire des ci-devant Gardes-Françaises était la proie de quelques protégés de Lafayette. Hoche débrouille des comptes obscurcis par la mauvaise foi. Il dénonce les désordres

des régisseurs. Après avoir sauvé cet utile établissement de la déprédation qui allait l'anéantir, il remet les registres en des mains sûres, et rentre avec modestie dans sa compagnie, satisfait de l'estime de lui-même.

Il se livre avec un nouveau zèle à l'instruction de ses camarades. Chaque jour développe en lui les moyens de sa rare intelligence. Son habileté dans la tactique est remarquée de ses chefs.

Un jour de manœuvre aux Champs-Elysées, le ministre de la guerre (*Servant*) apperçoit un peloton qui se distinguait au-dessus de tous les autres par la propreté de sa tenue, par la précision de ses mouvemens : *Quel est ce jeune homme alerte,* demande-t-il, *qui conduit si bien sa compagnie?* C'était Hoche. Le ministre lui adresse devant ses rivaux quelques paroles flatteuses. Quatre jours après, il lui envoie un brevet de lieutenant au régiment de Rouergue.

A l'instruction rapide que Hoche s'était donnée lui-même, il joignait l'exercice

d'une continuelle réflexion. Les commencemens de la révolution lui offraient un vaste champ de méditations. Ce grand spectacle, en le mettant à même de faire l'application de la leçon des morts à une scène vivante, lui fut un commentaire singulièrement heureux. On conçoit tout l'avantage des développemens que donne une pratique quotidienne marchant de front avec la théorie. Cette étude faite simultanément sur les livres, sur les hommes, et sur lui-même, ne tarda pas à le rapprocher de ceux qui le précédaient. Bientôt il fut difficile de dire si l'intervalle inculte de ses premières années avait été un malheur. Ce fut une lacune d'un moment; mais combien aisément cette lacune fut remplie : peut-être même lui fut-elle d'un grand avantage. Avant d'orner son ame des principes de la vérité, il n'eut point à la nétoyer des superstitions et des mensonges dont la jeunesse est ordinairement infectée. Les bonnes semences furent reçues dans un terrein neuf; et tandis que le premier exercice

de notre raison est consacré à réfuter les erreurs qu'on a versées dans nos têtes encore faibles; tandis que notre vie toute entière suffit quelquefois à peine pour nous délivrer des liens dont on a garotté notre enfance, Hoche ne trouva point son entendement obstrué par tous ces obstacles : l'instinct d'une nature droite le plaça sur la meilleure route ; il n'eut qu'à la suivre. Ses procédés furent les plus simples.

Dans une de ses lectures, il avait remarqué ce mot si connu de Jean Dewitt. On demandait à l'illustre Hollandais, comment, autant occupé qu'il l'était à gouverner les affaires de l'État, il pouvait suffire à gouverner encore celles de son domestique, et même à se récréer : *Ago quod ago*, répondit le grand pensionnaire. Hoche avait été frappé de cette parole comme d'un trait de lumière. Le pressentiment de sa destinée l'avait gravée dans sa mémoire. Il regardait sans cesse le but qu'il s'était proposé ; mais l'impatience qu'il avait d'arriver, loin de l'aveugler,

ne servait qu'à l'éclairer sur le moyen. Il raisonne la méthode qu'enseigne la parole de Dewitt : elle lui parut la plus courte. Il s'en servit comme d'un instrument excellent pour accélérer la prestesse des opérations de son esprit, et éclairer la netteté de son coup-d'œil. Par la précaution qu'il eut d'acquérir successivement ses connaissances, et de les classer de même avec ordre, elles furent rapides et certaines : il sut vîte et bien. Ainsi, après avoir franchi la distance qui le séparait des autres, il se trouva facilement leur égal et bientôt leur supérieur.

Alors, l'horizon de sa pensée s'agrandit. Sa tête était bien organisée par la nature : la philosophie s'en empara. Il n'avait jusqu'alors apperçu la révolution que de profil; il la considéra de face. Elle lui apparut dans toute l'étendue qu'elle devait parcourir. Il jugea que cette époque de régénération publique n'était plus au pouvoir de quelques factieux, qu'il ne dépendait plus d'aucune volonté humaine d'en suspendre ou d'en arrêter le cours.

Alors, envisageant la hauteur à laquelle la révolution française allait s'élever, il sentit que le mérite personnel allait prendre la place de la sottise héréditaire; il s'applaudit des forces qu'il trouvait dans les préparatifs de ses travaux. Rien ne lui parut plus assez grand dans le monde avec quoi il n'osât se mesurer. On l'eût vu tressaillir d'espérance comme un athlète vigoureux qui va entrer dans l'arène. Il rassembla tous ses moyens pour s'élancer dans la carrière avec plus d'assurance. Sa carrière était la profession militaire. Par la déclaration de guerre, l'armée devenait le chemin de la gloire. L'infériorité de son grade ne l'intimide point; elle accroît son audace. Plus il part de bas, plus haut il aura l'honneur de monter; plus il est obscur, plus il sera glorieux: il ne devra son avancement qu'à lui seul. Mais sa renommée sera grande, car elle va dépendre des efforts de son génie.

Il part de Paris, le 24 juin 1792, pour rejoindre son régiment, alors en garnison à Thionville.

Au moment où le jeune *Hoche* paraît sur la scène, on sera bien aise de voir le portrait de celui qui va prendre un essor si rapide, et que la mort seule peut arrêter dans sa course.

Sa taille est haute d'environ cinq pieds sept pouces; ses formes mâles et prononcées sont en même temps sveltes et élégantes; ses épaules sont fortes, mais bien effacées; sa poitrine s'avance avec un peu de la roideur que donne la tenue militaire. Sa jambe est nerveuse et bien proportionnée. Il a les cheveux, les sourcils et les yeux noirs. La cicatrice légère qu'il porte du milieu du nez à l'extrémité du front sur le côté droit, loin de défigurer ses traits, leur donne un air plus martial. Sa bouche est petite, ses dents belles et bien rangées; sa physionomie est spirituelle : le caractère qui la domine est la sévérité; et quoiqu'un extrême desir d'être agréable l'adoucisse souvent, des yeux pénétrans ne peuvent s'empêcher d'y voir un certain effort que lui fait faire le desir de plaire.

Sa coëffure est celle qu'il avait aux Gardes-Françaises; des faces simples et presque plates, un petit toupet tombant, une queue nouée près de la tête. Son maintien est grave et imposant, sa démarche fière. Une femme de la cour l'ayant remarqué dans une revue, à Versailles, avait dit avec intérêt : *On ferait un général de ce jeune homme.* Tout son air est, en effet, de quelqu'un qui doit commander aux autres.

Sa constitution robuste lui permet de supporter les plus rudes fatigues; et, comme il est tempérant, tout porte à croire que sa carrière doit être longue.

Dans les affaires ordinaires, il médite long-temps avant de prendre une détermination : quand il l'a prise, rien ne peut la changer. Dans les affaires urgentes, il voit d'un coup-d'œil perçant ce qu'il faut faire sur-le-champ : entre sa résolution et l'exécution, il n'y a point d'intervalle.

L'étude qu'il a faite de lui-même, l'a rendu maître des mouvemens de son caractère emporté ; mais l'ardeur de son

aime le porte à être le premier en tout et par-tout. Ainsi vient-on de le voir, enfant, le premier à l'école ; plus grand, le premier au régiment ; d'abord, le premier des recrues ; puis, le premier des soldats ; ensuite, le premier des grenadiers ; bientôt le premier des instructeurs. S'il desire toujours le premier rang, il sait encore mieux le mériter. S'il parvient aux emplois élevés, c'est sans brigue, sans empressement, par ses vertus modestes autant que par ses exploits éclatans.

Le récit de la vie de Hoche me dispensait de le justifier à l'avance de sa gloire, puisqu'il n'y aura pas un degré d'avancement pour lui qui ne soit le prix de plusieurs belles actions, dont une seule eût jadis suffi pour faire la fortune du militaire déjà aidé de sa naissance, puisqu'il n'aura d'autre protecteur que son génie. L'avertissement que je donne, est donc beaucoup moins une précaution prise en sa faveur, qu'une réponse générale aux calomnies dirigées contre la révolution.

On a vu jadis des raisonneurs extrava-

gans vouloir faire sortir l'univers et ses loix d'un jet fortuit des élémens. Des détracteurs de la révolution, qui ne seraient pas des foux moins ridicules, s'ils n'étaient souvent des scélérats, ont voulu faire hommage au hasard des magnifiques résultats de la révolution. Comme ils ne savent où peuvent s'arrêter les progrès de la raison, ils font tout pour en méconnaître l'empire. Il serait, à la vérité, bien moins désespérant pour eux que la révolution eût une cause aveugle et accidentelle; car, au lieu d'aller se consolidant tous les jours par la conséquence certaine des avantages qu'elle doit procurer, elle pourrait s'anéantir de même par un accident.

Non contens de donner les ténèbres de la nuit comme le principe des opérations sublimes qui sont nées précisément de la lumière, les sophistes royaux ont dit qu'elle était faite par l'ignorance et par le crime, cette république conquise précisément sur l'ignorance et sur le crime. Ces outrages ne mériteraient d'autre réponse que l'indignation et le mépris des

républicains, si le spectacle des vertus et des talens qui ont étonné l'Europe n'était une réfutation plus victorieuse. La soudaineté de ces talens qui ont honoré et sauvé la république, ne devrait-elle donc pas être une raison de plus pour louer ces hommes intrépides qui ont eu l'audace d'aller les chercher dans l'obscurité?

Les révolutions des Empires ont l'avantage de découvrir aux hommes supérieurs le secret de leurs forces; le grand changement, les rendant nécessaires, les met à leur place : ils s'y trouvent conduits par leur vertu propre. La chûte du torrent a soulevé les flots, et la vase agitée laisse échapper l'or qui serait resté enseveli sous le sable. Mais si les grandes commotions deviennent l'occasion qui met en valeur le génie, elles ont le résultat non moins heureux et juste de rendre au néant la sottise que la protection avait élevée. Les nobles que le hasard de leur naissance avait investis des premiers emplois, se trouvaient placés naturellement dans le chemin de la gloire; ils avaient, de plus,

le

le pas pour se distinguer. Ils se sont retirés de l'arêne à cause de leur impuissance, parce que, dans un moment où la déclaration des droits venait d'appeler le mérite, où l'opinion commençait à surveiller la distribution des récompenses, il fallait alors payer de sa personne. La lutte allait devenir moins inégale ; il leur restait encore de grands avantages. La carrière était ouverte ; ils avaient le droit d'y entrer les premiers. Les lâches ont émigré!!! Que l'exemple du jeune Hoche soit à jamais leur honte. Pour lui, les périls sont des plaisirs ; il sourit à la mort même ; il se précipite dans les abîmes. C'est l'amour de son pays qui l'embrase, et son dévouement ne cherche ni les regards ni les applaudissemens ; mais pouvait-il n'être pas apperçu, n'être pas admiré de tout ce qui l'entoure?

Au siége de Thionville, il avait fait des prodiges de valeur. Transporté à l'armée des Ardennes, il s'était signalé dans plusieurs combats ; on l'avait vu mener sans cesse au feu sa compagnie. Le général

Leveneur a remarqué l'énergie du jeune lieutenant de Rouergue ; elle va lui devenir du plus grand secours.

Leveneur, comme premier général de division, commandait l'armée des Ardennes, en l'absence de *Valence*, qui était allé passer deux mois à Paris pour intriguer avec *Dumouriez*. Cette armée était, avec celle du Nord, aux ordres de *Miranda* qui remplaçait *Dumouriez* ; elle occupait alors des cantonnemens d'hiver le long de la rive droite de la Meuse, au-dessus de Liége. Miranda donne l'ordre de lui faire passer la Meuse à Vise au-dessous de Liége, pour aller assiéger Mastricht du côté de Vic, tandis qu'avec l'armée du Nord, il devait lui-même l'investir et l'attaquer sur l'autre rive. Miranda avait été bien averti de la nécessité de préparer des approvisionnemens ; il s'y était formellement engagé. Ce n'est donc pas imprévoyance, mais trahison, d'avoir laissé l'armée dans la disette la plus absolue. Qu'on se figure l'embarras du général Leveneur, obligé de tenir en activité de

siége des troupes qui manquaient de toute espèce de subsistances. Dans cette situation difficile, il charge Hoche de parcourir tout le pays avec un régiment de hussards, et de procurer à l'armée des moyens d'existence quelconque, et de quelque manière que ce soit. En le chargeant de cette opération, il ne lui procurait aucun aide, aucun débouché, pour le mettre à même de l'exécuter. Hoche était dans la nécessité, pour ainsi dire, de deviner et de prendre tout sur lui-même. Jamais mission ne fut remplie avec plus d'ordre et de célérité. En moins de deux jours l'armée fut fournie de farines, de viandes, de fourrages, de tout ce qui lui était nécessaire; et ce service ne se rallentit pas un instant, jusqu'à la trop fameuse déroute d'Altenhowen. La prudence et la sagacité de Hoche s'étaient dès-lors, pendant tout le mois de février, assez fait connaître au général Leveneur, pour qu'il ne craignît pas de se décharger sur lui de tous les détails auxquels il ne pouvait suffiir.

La déroute d'Altenhowen, arrivée le

2 mars, forçait à lever sur-le-champ le siège de Mastricht. L'armée des Ardennes avait à peine reçu l'ordre de repasser la Meuse, que déjà les hussards ennemis tombaient sur les derrières. Dans cet instant, Leveneur donne ordre au jeune Hoche de faire enlever promptement les poudres emmagasinées pour le siège dans l'abaye de Merchen. Déjà le trésor de l'armée, les recettes des contributions, les hôpitaux des blessés du siège, tout paraissait au pouvoir de l'ennemi : par les soins, le courage, l'activité de Hoche, tout est sauvé contre toute espérance.

Dès ce moment, attaché comme aide-de-camp au général Leveneur, il ne le quitte plus ; il partage avec lui les dangers et les fatigues de la retraite ; il est à ses côtés au combat de Gutzenhown, le 16 mars ; à la bataille de Nervinde, le 18 ; au combat du 20, sur les hauteurs de Vertrich ; à celui de Blangen, le 22. Sous Louvain, en avant de la Dyle, il se battit depuis quatre heures du matin jusqu'à sept deures du soir. Pendant que l'armée

repasse la Dyle, à la fin du jour, et que l'on a rompu les ponts en présence de l'ennemi, Hoche, à la tête de quelques braves, dispute le terrein pied-à-pied, et formant avec eux l'arrière-garde de Dumouriez, donne à l'armée du Nord le temps d'exécuter sa retraite. Il rejoint le général Leveneur, qui vient prendre le commandement du camp de Maulde; c'est-là que Dumouriez, levant le masque, fait arrêter les députés de la convention nationale, et publie le traité perfide qu'il avait fait avec les Autrichiens. Inquiet de voir l'armée dans l'égarement, où les séductions du traître l'entraînaient, le général Leveneur prend le parti d'envoyer à Paris, pour éclairer le conseil exécutif sur les périls de cette position. C'est Hoche qu'il charge de cette mission délicate. La prudence et l'énergie qu'il met à la remplir, sont admirables. Il ne dissimule pas le mal, il ne l'exagère pas non plus; mais il ne lui suffit pas de faire toucher la plaie, il indique encore le remède; et ce qu'il y eut alors de mesures

sages, ordonnées contre les suites de la trahison, c'est l'ouvrage de Hoche, que le conseil exécutif transcrivit, pour ainsi dire, sous sa dictée. La récompense des services nombreux qu'il venait de rendre, fut le grade d'adjudant-général chef de bataillon ; et quoique ce grade fut le prix bien gagné de tant d'actes d'héroïsme, il ne voulut jamais en prendre le titre à son retour à l'armée ; sa modestie se contentait de celui d'aide-de-camp capitaine du général Leveneur, qu'il aimait tendrement, et qu'il appelait son père.

Dussent les passions inextinguibles prendre ce qu'elles voudront du fait suivant, la loi de véracité que je me suis imposée m'ordonne de dire que Hoche eut à Paris, pendant ce voyage, des relations avec Marat. Le devoir de sa mission l'obligeait sans doute à se servir du publicateur audacieux de toutes les dénonciations, pour révéler à la nation les choses importantes qui avaient besoin d'être mises en lumière.

Cette circonstance de la vie de Hoche

explique comment, dans les orages des révolutions, la vertu peut se trouver amalgamée à la violence, sans que les gens de bien doivent en prendre droit pour lui retirer leur estime; comment, altérées d'une soif de liberté, accrue par le souvenir de quatorze siècles d'esclavage, les ames ardentes ont pu se précipiter, avec trop d'impétuosité, vers la source, pour s'y abreuver.

Si, d'un fait que j'ai rapporté dans toute son exactitude, on voulait tirer la conséquence que Hoche fut un maratiste; et si, par maratiste l'on entendait un dénonciateur à gages, il ne serait pas difficile de prouver combien cette double accusation serait une double calomnie. Hoche est du petit nombre de ces hommes inflexibles qui mourraient plutôt que de s'abaisser à quelque chose de vil; ennemi vigoureux du crime, ardent ami des loix; que les factions peuvent briser, qu'elles ne peuvent jamais faire plier, et dont l'indomptable franchise doit sans cesse

troubler le bonheur; chaque trait de sa vie est un témoignage de cette vérité : il n'est pas même besoin de chercher bien loin dans son histoire pour en rencontrer la preuve.

Chargé de prendre des renseignemens sur le pays dont la défense était confiée au général Leveneur, qui, pendant l'absence de Custines, commandait l'armée du Nord, Hoche l'avait parcouru tout entier en trois jours; il avait rapporté de cette course rapide les observations les plus sagaces et les plus judicieuses. Quelques mémoires qu'il venait de tracer à la hâte, sur les moyens de soutenir la défensive et de préparer l'offensive, avaient été regardés comme des chefs-d'œuvres par les anciens militaires les plus instruits. Après avoir fait, avec intrépidité, des reconnaissances très-importantes, épuisé de fatigues, il revenait au quartier-général d'Abancourt, lorsqu'il y voit arriver cinquante gendarmes, précédés de leur lieutenant, qui, de la part du général

K . . . . , chargé d'exécuter l'ordre de Levasseur de la Sarthe, venaient arrêter le général Leveneur. Hoche connaissait la pureté de son ami ; son ame sensible ne peut retenir l'indignation que lui donne cet acte de tyrannie : *Est-ce donc Pitt et Cobourg qui gouvernent maintenant la France?* s'écrie-t-il du ton le plus élevé. Un perfide gendarme défigura ces expressions, en l'accusant d'avoir dit « que Pitt et Cobourg gouverne» raient bientôt la France. » Sur ce rapport, il est traduit au tribunal révolutionnaire, alors en exercice à Douay. Le génie de la liberté, qui le destinait à sauver bientôt la république, veillait sur lui. Son innocence est reconnue, il est acquitté promptement; et à peine sorti de prison, il a déja revolé à la tête des bataillons qui sont en présence de l'ennemi.

La fortune avait cessé de sourire à la formidable armée, commandée par Dumouriez ; ce n'était plus cette armée de *fer*, dont les victoires avaient si bien justifié le nom. Naguères si terribles aux

champs de Gemmapes, maintenant éparses dans les vastes plaines de la Belgique, ces fières légions ne peuvent parvenir à se rallier : elles ont oublié leur gloire ; la précipitation de leur fuite semble égaler la rapidité de leurs triomphes. Chaque jour, chaque heure, pour ainsi dire, il faut livrer de nouveaux combats, et chaque combat est une défaite. L'expérience de ces revers ne sera pas perdue pour Hoche : son esprit observateur y a puisé d'utiles leçons ; il ne tardera pas à prouver quels progrès il a fait dans cette déroute, et quels fruits il a su tirer du malheur même de la retraite.

Son courage et sa prudence vengeront bientôt l'honneur français ; il est un de ces soldats généreux, réservés à montrer que la trahison seule a pu être la cause de la fuite des républicains.

Enhardie par le succès momentané dont elle voudrait méconnaître le principe, en attribuant à ses forces réelles ce qui n'est que l'effet de ses perfidies, la coalition, dans son délire, conçut les

espérances les plus ridicules, si elles n'eussent été appuyées par ses intelligences dans l'intérieur. L'Angleterre avait vomi de nombreuses cohortes sur les côtes de la Flandre occidentale ; déjà ses enseignes insolentes flottaient audacieusement sous les murs de Dunkerque. Dix-huit mille Anglais, réunis à vingt-deux mille Autrichiens, campaient dans les environs désolés du village de Honscoote. Le camp de la Frenouque avait été forcé, et les ennemis étaient parvenus jusques sur les glacis de la place ; elle tombait en leur pouvoir, s'ils étaient plus entreprennans. Houchard reçoit l'ordre de couvrir cette côte importante ; il jette des troupes dans Dunkerque : le général Souham est à leur tête ; Hoche est adjudant-général, chef de bataillon. Dès le moment de son entrée, il ranime la confiance des troupes, et relève la sécurité des habitans. *Qu'ils croyent que le salut de la place, maintenant entre les mains de la garnison, est assuré ; il saura la préserver de tout accident ; il est trop heureux si, servant son pays*

et la ville de Dunkerque, il peut contribuer à terrasser les ennemis de la république, au prix de son sang.

A peine est-il arrivé, qu'on a déjà senti les effets de son active prévoyance. Il est chargé des reconnaissances, des attaques; il harcèle l'ennemi, il culbute ses avant-postes; il court, il visite les grands gardes, il ne dort plus, il est par-tout, et par tout il est terrible; à sa voix tout devient énergique. Il a fait passer le feu de son patriotisme dans l'ame de ses troupes; il n'est pas jusqu'aux mots d'ordre qu'il donnait tous les jours alors, dans lesquels on ne retrouve son empreinte républicaine; J'en cite quelques-uns pris au hazard:

Cassius. — *Sparte.*
Montagne. — *Postérité.*
Despotes. — *Mort.*
Pitt. — *Néant.*
France. — *Exemple.*
Liberté. — *Univers.*

Ces mots même m'ont paru n'être pas indifférens à prouver combien la liberté dominait la pensée de Hoche; et comme

il ne négligeait aucun des moyens capables d'exciter l'enthousiasme; mais déjà son génie s'est multiplié, et quand on ne croit voir en lui qu'un soldat impétueux, il est en même temps déjà capitaine discret et prudent.

Le 6 septembre 1793, il attaque l'ennemi sur quatre points différens; son avant-garde fait replier, avec la plus grande vivacité, les avant-postes de l'ennemi; il allait engager une action décisive, lorsqu'il s'apperçut que le général Leclerc, sur la conduite duquel il devait se régler, avait cessé son feu sans lui en donner avis. Forcé de rentrer dans la ville, faute de l'appui du mouvement convenu, sa retraite fut imposante par l'ordre et la précision. En ramenant ses soldats, il a la précaution d'entretenir leur courage: c'est en parlant à leur honneur; il leur promet de *recommencer de nouveau le lendemain.*

Il leur tient parole; la nuit est employée à faire ses préparatifs. Le 7 et le 8 septembre sont remarquables par deux sorties plus meurtrières que les précédentes.

L'attitude redoutable, que la vigilance de Hoche avait donnée à la garnison de Dunkerque, embarrassait beaucoup les assiégeans. Son infatigable activité leur devenait à chaque instant plus importune et plus fatale. Lecamp d'Honscoote est forcé de s'ébranler. *Jourdan* (depuis le général de Sambre et Meuse) faisait alors ses premières armes ; il attaqua l'ennemi avec une vigueur terrible. Pouvaient-ils soutenir le choc du grand homme, qui doit vaincre un jour à Fleurus ? Les Anglais fuient de toutes parts ; Hoche se précipite sur les derrières, et foudroye l'aile gauche, pendant que *Jourdan* accable la droite et le centre. Dans ces combats, commandés par la seule inspiration de son patriotisme, Hoche avait fait preuve des talens les plus distingués. Il voulait poursuivre l'ennemi dans les reins, jusqu'à son entière destruction ; faute d'ordres supérieurs, il est obligé de rentrer dans la place. Trois jours se passent sans que *Houchard* donne signe de vie..... On voyait Hoche se mordre les doigts, disant :

que faisons-nous ici ? Il n'en devrait pas échapper un seul !!!

Il entendait parler des Anglais qui, forcés de se retirer par le canal de *Furnes* dans lequel il y avait deux pieds de sable, devaient laisser leurs bagages et leur artillerie, pour peu qu'on les eût inquiétés dans leur retraite. Il avait été six semaines sans se déshabiller ni se coucher, et il ne paraissait nullement avoir besoin de repos. Pendant les trois jours d'inactivité, il s'occupa de construire, en avant de Dunkerque, des ouvrages très-forts ; et fit aux flambeaux une estacade des plus ingénieuses.

Les représentans du peuple Trulard et Berlier, témoins des immenses services que venait de rendre Lazare Hoche, voulant récompenser son zèle, le nommèrent chef de brigade. Pendant que l'adjoint Chasseloup expédiait son brévet, sous la dictée de Berlier, un chef d'escadron vient le dénoncer.

A l'arrivée de Hoche dans la place de Dunkerque, tout était désorganisé ; il

fallait tout réorganiser. On juge quelles mesures d'ordre et de précaution avaient besoin de prendre, dans une ville assiégée de toutes parts, celui qui était spéicalement chargé de sa défense. Rigoureux observateur de ses devoirs, inexorable réformateur des abus, il avait trouvé l'occasion de déployer toute la sévérité des loix; il avait été bien loin d'user de la latitude de punir, qu'elles lui donnaient: Il aimait mieux obtenir l'obéissance, que l'exiger. Le patriotisme et l'honneur bien entendu, ces ressorts si puissans sur le cœur du soldat français, étaient toujours ceux qu'il aimait à faire agir. *Veillons, républicains;* leur disait-il dans ses ordres, *qu'une insouciance criminelle ne puisse jamais nous livrer aux despotes coalisés contre notre sainte liberté..... Chefs, officiers, soldats, ne travaillons-nous pas pour la même cause, et faut-il parler punition à des républicains?* Mais ces avertissemens fraternels n'avaient pas toujours réussi. Les représentans du peuple avaient prononcé la mise en arrestation

du

du citoyen Hudry, commandant temporaire, qui avait négligé d'exécuter un de leurs ordres. Hoche avait été chargé de cet acte de rigueur. Pour s'en venger, ce citoyen Hudry voulait s'opposer à son avancement; c'est ce même chef d'escadron qui venait en ce moment le dénoncer. Hoche apprend qu'on l'accuse; il accourt; il supplie les représentans du peuple de suspendre sa nomination. J'ai trouvé dans ses papiers, écrite de sa propre main, la défense qu'il leur présenta. C'est le jet rapide d'une plume peu exercée; mais je ne la crois pas indigne d'être citée toute entière.

Le ton de candeur et de noble indignation qui l'anime, m'a paru le vrai langage de l'innocence.

Réponse à la dénonciation Hudry.

Au quartier-général de Rosendall, le 22 septembre, l'an 2 de la république française.

Comme il n'y a de vil que les lâches calomniateurs et les fourbes, je ne rougirai pas de dire que mon père, après avoir, ainsi que moi, usé sa jeunesse au service de son pays, fut contraint, n'ayant point de fortune, à accepter pour vivre une place

de palfrenier, dans laquelle il s'enrichit si fort, que je jouis du doux plaisir de le nourrir dans sa vieillesse, des appointemens que je reçois pour mes services. Mon père, qu'un lâche ose insulter à soixante huit années, est grenadier. Qu'on écrive à la section de Paris sur laquelle il réside, elle certifiera qu'il est pauvre, mais patriote, et en état de terrasser l'efféminé qui prétend l'avilir.

Citoyens, qui avez entendu la calomnie, écoutez la vérité.

Avant seize ans, sans fortune ni état, je servais au régiment des Gardes-Françaises.

Je fus gradé par mes camarades, et ils me chargèrent de leurs affaires pendant la révolution.

Je suis si partisan des Capets, que je commandais l'avant-garde, le 5 octobre, lorsque l'on fut chercher le dernier d'eux.

Il est faux que ce soit Lacolombe qui m'ait placé. Avant d'entrer dans son régiment, je ne lui ai jamais parlé. Il est également faux que la Fayette m'ait placé dans le 58e. régiment. C'est Servan, alors ministre et patriote, qui m'a donné cette place. Je la dois à mon activité, dont Servan avait été le témoin, puisque, lorsqu'il fut fait ministre, il venait d'être mon colonel.

Dubouzet, dont il est parlé dans la dénonciation, est mort à la tête de son régiment, à la glorieuse journée de Jemmapes. Faut-il qu'on lui envie jusqu'à son trépas ? Puissent ceux qui le calomnient,

mourir en défendant la patrie, ainsi qu'il l'a fait!

J'ai emporté l'estime de mes camarades ; mon dénonciateur n'est aimé d'aucun des siens. J'ai versé mon sang, en défendant mon pays ; et, pouvant rester à Paris, j'ai demandé à faire la guerre. Hudry a été contraint de marcher ; il l'a fait de force, ayant quitté le service pour entrer à l'opéra. On connaîtrait la valeur de sa dénonciation, si on voulait la lire en entier : je la transcris ici, j'y joins seulement les copies de trois pièces, pour en contre-balancer l'autorité. Au surplus, je ne crois point avoir besoin de certificat ; mon civisme est écrit sur mon front ; je lève les yeux, comme un brave républicain, et ne me cache point pour manifester mon opinion sur les personnes et les choses.

On trouvera, à la fin de ce mémoire, un extrait de ma correspondance avec Hudry, qui veut que je ne sois républicain que depuis le 10 août 92. Je crois pouvoir assurer que beaucoup de nos républicains d'aujourd'hui ne l'étaient point à cettte époque.

C'est en combattant les ennemis de la république, comme je l'ai toujours fait, que j'obtiendrai des certificats, et non en flagornant qui que ce soit. J'aime à servir par-tout où sont les ennemis ; et je suis dénoncé par un homme qui n'a pu supporter l'idée de quitter la ville et les dames de Dunkerque. Si je suis accusé d'y mettre un peu de plaisanterie, je répondrai que les républicains de ma trempe, ceux

qui préfèrent l'air pur et libre des champs au méphitisme des villes, et la paille des camps au damas de l'égoïsme, détestent, comme ils le doivent, les soldats-colifichets.

On a pu remarquer dans cet éloquent plaidoyer, qu'il passe avec rapidité sur la partie de la dénonciation qui a trait à Lafayette. Il aime mieux glisser que mentir. Ce reproche était sans doute fort étranger à sa conduite actuelle; mais c'était le seul qui eût quelque fondement de vérité.

Les commencemens de la vie militaire de Hoche n'avaient pas été exempts de cette erreur. Lorsqu'il était adjudant au 104[e]. régiment, il se fit remarquer comme partisan zélé de Lafayette. Mais cette erreur mérite explication, et voici celle que sa conduite en a donnée.

Hoche s'était distingué depuis son enfance par l'observance rigoureuse de ses devoirs dans tous les postes où il s'était trouvé placé. On sait combien cet amour du devoir a d'empire sur une ame honnête; on va voir combien les intentions même de la vertu peuvent s'égarer quand

elles ne sont point éclairées. A l'époque dont je parle, la tête de Hoche n'était mûrie par aucune expérience. L'obéissance, si nécessaire de la part du soldat envers son chef, n'avait aucun principe de raison : elle était purement machinale. Les ministres royaux, intéressés à perpétuer le muétisme passif de la subordination, avaient pris à tâche d'interdire toute discussion, tout raisonnement au soldat. Ils avaient raison de se croire perdus, au moment où les lumières, déjà parvenues dans les classes les plus aisées du peuple, auraient gagné l'armée. Les premiers jours de 1789, où les Gardes-Françaises avaient refusé d'exécuter des ordres parricides, étaient une leçon terrible et récente. La cour avait vu la révolution pénétrer en France, malgré ses complots, et s'introduire à la suite de cette heureuse désobéissance. La cour avait besoin de ramener cette subordination aveugle, qui seule pouvait devenir la complice de ses projets. Ses premiers moyens avaient été de répandre le trouble et l'incertitude sur les

véritables notions des devoirs militaires, d'empêcher le soldat, devenu libre, de distinguer les nuances du changement de son état. Il était possible de recouvrer la puissance dans cette confusion, à la faveur de cette obscurité. Le militaire le plus attaché à ses devoirs devait être le premier séduit par les prétextes d'ordre et de discipline dont ces machinations étaient colorées. Hoche tomba dans le piège que sa vertu même lui avait déguisé. Trompé par les jongleries patriotiques de Lafayette, Hoche n'avait pu démêler dans cet hypocrite, le grand-prêtre du *monarchisme Anglais*. Des services, rendus en Amérique par l'ambition, étaient présentés comme des services rendus par le patriotisme. La réputation, fondée dans un autre hémisphère, était exagérée par la renommée, qui s'autorisait elle-même de l'impossibilité d'être vérifiée à la distance de deux mille lieues; les politesses courtisanes de Lafayette avaient semblé des dehors civiques; le prétendu respect des loix, que le fourbe royal avait sans

cesse dans la bouche, en avait imposé à Hoche: il ne voyait dans son chef militaire que le défenseur des loix; et dans les patriotes qui l'attaquaient, il ne voyait que les ennemis des loix. Voilà le sens dans lequel il fut fayétiste. Mais personne n'avait été de meilleure foi que lui dans l'erreur, et par un motif aussi louable; et cette erreur même, il en a tourné la réparation au profit de la république; il y a puisé la leçon de la circonspection, et même de la défiance dans sa conduite postérieure.

Je me souviens, à ce sujet, d'une anecdote, dans laquelle on appercevra quelques traits du caractère de Hoche; je la rapporte avec fidélité, telle que je la tiens des acteurs eux-mêmes.

C'était dans les premiers temps de la révolution. On se rappelle les scènes de royalisme qui se passèrent à cette époque sur le théâtre des comédiens ordinaires du roi. Alors d'indignes histrions, rejettant la qualité d'homme et de citoyen, que la philosophie venait de leur donner,

se plongeant au-dessous même du néant, dont on les avait tirés, voulaient faire descendre la nation au niveau de la bassesse à laquelle ils se ravalaient, corrompaient l'esprit public par leurs génuflexions éternelles, et traînaient sans cesse les spectateurs aux pieds de la royauté, qu'ils offraient à l'adoration des esclaves.

Dans l'une de ces scènes se trouvait Legendre, (depuis représentant du peuple, membre de la députation de Paris, alors membre du district des Cordeliers.) On sent la gêne cruelle qu'il devait éprouver, assis au parterre au milieu des cris redoublés de *vive le roi*. Les royalistes ne sont pas contens d'insulter aux patriotes par leurs clameurs: ils veulent leur faire répéter les refreins de leurs chansons royales; Ne pouvant obtenir que la voix des patriotes se mêle à leur chorus contre-révolutionnaire, ils veulent leur faire ôter leur chapeaux. Les patriotes résistent; les royalistes avaient apposté des valets assassins: ils les lancent sur les spectateurs qui

n'ont point voulu devenir leurs complices. Ceux-ci se défendent avec courage. Le tumulte commence ; les partis se confondent ; chacun a saisi son ennemi. Des coups sont donnés et reçus. Hoche, ce jour-là, était de garde au Théâtre français. Le trouble survenu l'avait attiré dans l'intérieur de la salle ; chargé de la police du spectacle, il voulait y ramener la tranquilité. Parmi ceux qui résistaient avec le plus d'intrépidité, Legendre se faisait remarquer par son audace, par la vigueur et la dextérité de ses mouvemens. Hoche le distingue par-dessus tous les autres ; il voit en lui l'un des perturbateurs les plus mutins ; aussitôt il se précipite sur Legendre, le prend au collet, appelle à lui la force, et le traîne au corps-de-garde : quelques instans après Legendre est reclamé par les concitoyens de sa section, et mis en liberté.

Mais il avait été forcé de céder devant un militaire revêtu du caractère de la loi ; son ame était profondément humiliée de l'affront qu'il avait reçu au sein de la bonne

cause. Délivré des liens de la loi, le premier usage que Legendre ſait de sa liberté, est de demander réparation de l'outrage qu'il avait reçu. Il raille Hoche; il l'accuse de tenir la bride du cheval blanc de Lafayette; il le provoque en duel, et lui assigne un rendez-vous pour le lendemain. Hoche promet de s'y rendre : il s'y rend effectivement. Les témoins étaient deux Gardes-françaises, ses amis. Ceux de Legendre étaient Danton. Danton ! ! ! A ce nom sacré pour les vrais amis de la liberté, mon ame se trouble, mon cœur est suffoqué, mes yeux se remplissent de larmes. Vais-je parler de celui qui nous ordonna en mourant de ne parler que de la patrie, qui nous défendit de disputer sa mémoire aux vautours, et nous recommanda d'en laisser la discussion toute entière au jugement de la postérité ? Danton ! ! et pourquoi repousserais-je ici le souvenir de ta bonté qui vient s'offrir à mes regards ? Pourquoi persévererais-je dans cette abnégation trop généreuse, puisqu'elle ne peut exister qu'aux dépens de la vérité ?

Pourquoi continuerais-je à m'imposer cette trop magnanime et presque ridiçule réserve d'un silence, que n'ont point imité ces individus qui se disent plus républicains que nous ? Pourquoi balancerais-je à prononcer le jugement qui rétentit déjà dans l'histoire impartiale ? Danton n'est-il pas cet homme aussi clément que révolutionnaire, aussi bon que fort, qui, par l'audace de sa pensée, osa le premier franchir l'espace immense que les préjugés de tous les publicistes s'étaient accordé à marquer entre la monarchie française et la possibilité de la république ? N'est-ce pas lui qui, foulant aux pieds toutes les superstitions, osa concevoir et présenter, sur la responsabilité de tout son être, l'idée sublime de la république ; qui osa la produire en présence du trône, et pour me servir de son expression, *face à face avec Lafayette ;* qui, par son intrépidité plébéienne, parvint à réaliser cette conception que ne pouvaient alors envisager les plus hardis ; qui, frappant la terre comme avec un trident, créa ces phalanges répu-

blicaines dont le courage a sanctionné la grandeur de cette magnifique entreprise? N'est-il pas cet homme, en un mot, qui fut persécuté pendant sa vie pour avoir conspiré contre les rois, et qui fut condamné à mort parce qu'il avoit conspiré pour l'humanité? N'est-ce pas le même, que d'indignes calomniateurs ont appellé sanguinaire, et qui a péri sur un échafaud comme chef de la faction des indulgens?

Danton! la postérité qui s'avance a déjà vengé ta grande ombre; elle a fait justice des outrages dont ta vie fut abreuvée. Le règne de tes assassins a passé; celui de tes calomniateurs passera de même! Leurs injures n'ont pas même effleuré l'intégrité de ta mémoire; le jour n'est pas loin, où ceux qui survivront à leur honte completteront l'inauguration de ton innocence; car quel est celui d'entr'eux qui, au jour du m lheu r, ne se croirait pas sauvé, s'il pouvait t'obtenir pour juge dans sa propre cause?

Le lecteur patriote pardonnera cette di-

gression d'une ame pressée du besoin de s'épancher.

Le lecteur royaliste. . . . Ce n'est point pour les royalistes que j'écris. J'achève le récit de la querelle.

J'ai dit que Danton était le témoin de Legendre. Ici l'on voit un trait remarquable de ce génie conciliateur, qu'il a depuis tant de fois, mais sans succès, développé sur un plus grand théâtre. Les glaives allaient se tirer. *Qu'allez-vous faire?* s'écrie Danton. *Celui de vous deux, qui égorgera l'autre, croit-il qu'il aura raison? il n'aura commis qu'un crime. Je m'en déclare le vengeur. Tous les deux vous avez tort, embrassez-vous tous deux; toi, Hoche, frémis de souiller ton épée du sang de ton frère; un jour tu la tireras contre les ennemis de la patrie, pure du sang français; un jour elle sera le salut de la république et ta gloire!*

A ces mots, prononcés avec l'accent du sentiment, les duellistes sont désarmés; la colère est déjà loin de leur cœur; ils

se précipitent dans les bras l'un de l'autre ; les embrassemens sont suivis d'explications amicales ; le combat est changé en un repas fraternel.

On a vu depuis les deux champions s'élancer, par des routes diverses, dans la carrière révolutionnaire. L'un, à la tribune populaire, recommençait *le Paysan du Danube* ; par les éclats de sa bouillante éloquence ; étonnant ouvrage de l'influence du génie de la révolution, il montrait combien est puissant l'instinct de la liberté pour dégrossir le naturel le plus rude, et combien est rapide l'éducation qu'elle donne.

L'autre, dans les camps, surpassait tous ses camarades par son ardeur à affronter les dangers, par sa patience à supporter les travaux ; non pas qu'il recherchât les postes éminens, mais parce qu'il rendait éminens les postes qui lui étaient confiés ; non point qu'il briguât les honneurs, mais tout lui devenait le poste de l'honneur ; et chaque péril étant pour lui l'occasion de développer son génie militaire, il s'avan-

çait dans le métier des armes, et perçait la foule.

Legendre avait perdu Hoche de vue. Le membre du district des Cordeliers, devenu représentant du peuple, ignorait que l'adjudant du cent-quatrième régiment fût devenu général des armées de la république. Mais le général était loin d'avoir oublié le cordelier; et c'est ici que la mémoire de Hoche est un modèle de candeur et d'amitié. Personne n'avait été plus honorablement que lui la dupe de Lafayette; personne moins humilié que lui des souvenirs de son erreur. La conversation, qui avait eu lieu à la suite de la rixe violente que j'ai racontée, avait contribué à le désabuser; il se plaisait à faire, en quelque sorte, hommage de ses succès militaires à celui dont l'impétueuse franchise lui ayant dessillé les yeux, l'avait empêché de se briser sur le seuil de la révolution. Toutes les fois que Hoche envoyait, à Paris, un aide-de-camp, il le chargeait expressément de porter à Legendre quelques témoignages d'amitié. Legendre ne savait

à quelle cause il était redevable de ces politesses. Chaque fois il se demandait à lui-même quelles raisons un général pouvait avoir de lui donner ces marques de déférence. Enfin le hazard les fait trouver ensemble chez le représentant du peuple Tallien, le jour de l'aniversaire du 9 Thermidor. Hoche attendait depuis long-temps, et demandait à parler à Legendre. Celui-ci arrive. Il ignorait encore la singularité de la rencontre qu'il allait faire. Quel est son étonnement, quand dans la personne de ce général Hoche, dont la renommée lui avait appris la fortune de gloire, il reconnaît l'adjudant avec qui il avait failli se couper la gorge, quatre années auparavant? Tous deux se précipitent dans les bras l'un de l'autre; leur gloire réciproque les avait instruits d'avance, et les embrassemens réitérés de la sensibilité la plus vive, achèvent les explications que la réputation de tous les deux avait pris soin d'abréger.

J'ai laissé Hoche aux prises avec M.

Hudry. Je le retrouve vainqueur ; il a confondu son accusateur. Il est fait chef de brigade.

Le mouvement naturel à la plupart des hommes qui se voient élevés aux honneurs, est celui de l'orgueil, plus ou moins heureusement voilé. Le premier sentiment qu'éprouve Hoche, est celui d'une nouvelle obligation contractée envers sa patrie. Il n'aurait point accepté ce grade, s'il ne s'était senti capable de le remplir, et s'il n'avait résolu de s'en rendre digne : tous ses efforts maintenant vont être dirigés vers ce but unique.

Déjà il a reconnu que le Rosendall est une position très-avantageuse : il y forme un camp retranché ; et, prolongeant ses lignes depuis Furnes jusqu'à la mer, il couvre puissamment Dunkerque et met cette place importante à l'abri d'un nouveau blocus.

Cependant il est attaqué d'un flux de sang très-violent. Il perd ses forces, sans penser même à les retenir. Son état de faiblesse effrayant l'oblige à rester deux

jours au lit. Ces quelques heures même ne seront pas perdues pour la république. Deux jours de repos ne seront pas pour lui deux jours de loisir; il les a consacrés à la recherche des moyens qui pourraient décider les triomphes de sa patrie : le fruit de ses méditations est un plan de la plus haute audace, dont la précocité mérite à son auteur une éternelle admiration, puisqu'il est le même que celui que la sagesse du gouvernement a pris le parti d'adopter pour terminer enfin la guerre.

« *Depuis le commencement de la* » *campagne*, écrit-il à l'un des membres » du comité de salut public (qu'on re- » marque bien la date, c'était le premier » Octobre 1793,) *je n'ai cessé de croire* » *que c'était chez eux qu'il fallait aller* » *combattre les Anglais. Cinquante vieux* » *bataillons, joints à cinquante de nou-* » *velle levée, douze à quinze esca-* » *drons, trois compagnies d'artillerie* » *légère, quarante pièces de position* » *ou de siège, peuvent suffire ; il ne* » *faut que de l'intrépidité et de l'amour*

» *de la liberté pour renverser Pitt.....*
» *Six mois de réflexion m'ont confirmé*
» *dans la persuasion, que la descente en*
» *Angleterre ne peut être considérée*
» *comme une chimère. Un brave homme,*
» *à la tête de quarante mille autres,*
» *ferait bien du ravage dans ce pays,*
» *et forcerait bientôt les tyrans coalisés*
» *à nous demander la paix. Mais,*
» *dira-t-on, les moyens de transport?*
» *Eh! hommes pusillanimes, jusqu'à*
» *quand douterons-nous de nos forces?*
» *Couvrez la mer des bâtimens de la*
» *marine marchande; qu'ils soient*
» *armés en guerre; qu'ils forment un*
» *port des côtes de France à la superbe*
» *Albion. Point de manœuvre, point*
» *d'art; du fer, du feu, et du patrio-*
» *tisme. Si nous sommes attaqués dans*
» *la traversée, servons-nous de boulets*
» *rouges.... Quelle règle de guerre veut-*
» *on suivre avec des barbares, qui nous*
» *combattent par le poison, l'assassinat,*
» *l'incendie!... Je ne demande ni place,*
» *ni grade; je veux mettre le premier le*

» *pied sur la terre de ces brigands*
» *politiques....* »

On se demandera plusieurs fois, dans le cours de cette histoire, où le général Hoche a pris ces traits qui semblent ne pouvoir naître que des moyens donnés par une première éducation. Il suffira de remarquer que le principal caractère de son esprit était d'être très-observateur. Or, tout devenait éducation pour l'homme attentif qui ne laissait échapper aucun résultat de la rapide expérience qu'il acquérait tous les jours, beaucoup mieux dans le spectacle des événemens que dans la lecture des livres. Cette conception hardie qu'il présente dans sa lettre, est un des traits de sa vie où l'on peut appercevoir, de la manière la plus sensible l'agrandissement de sa tête, et l'étendue progressive de ses lumières.

On aurait tort de croire que ces exercices de sa pensée fussent la moindre distraction à ses devoirs ; il les remplissait avec une ponctualité exemplaire. Mais son ame ardente ne pouvait être

circonscrite dans les bornes qu'ont besoin de s'imposer les êtres vulgaires pour l'excuse de leur faiblesse. Elle franchissait tous les espaces, elle s'élançait vers la gloire, soutenue par l'amour de la patrie, et ne connaissant d'autres limites que celles de la morale et de l'honneur ; il n'en suffisait pas moins à honorer un poste dont un autre eût à peine osé se charger, en s'y dévouant tout entier. Car, combien les détails de ce poste n'étaient-ils pas fatiguans par leur immensité ! Tout est confié, disons mieux, abandonné à son activité. Il organise des bataillons, il les forme aux manœuvres, il les accoutume au feu, il veille en même temps aux travaux de la place ; tantôt il fait des reconnaissances, tantôt des attaques : il va lui-même chercher les fourrages ; il pille les magasins de l'ennemi ; il lui enlève ses grains et ses bestiaux ; il coupe les ponts ; il rompt toutes les communications qui pourraient lui servir : aucune fonction ne l'humilie ; il ne croit pas se dégrader en mettant

lui-même la main aux ouvrages. Par-tout on sent le bienfait de sa présence. . . . . .
Un si beau début frappe d'admiration les représentans du peuple : le comité de salut public est instruit des actions brillantes de Hoche ; il est fait général de brigade. Vainement Souham s'écrie qu'en le privant de son adjudant-général, on lui coupe son bras droit ; dejà Hoche est à la tête d'un gros corps de troupes : il voudrait, s'illustrant par quelqu'entreprise, justifier son nouvel avancement. Mais tant de citoyens qu'il a sauvés du joug de la coalition, et qui lui doivent la vie, ne consentiront pas à voir s'éloigner d'eux leur libérateur. On lui défère le commandement en chef du camp retranché. Celui qu'aucun péril n'a pu arrêter, a l'air cette fois de reculer devant une mission difficile. Il hésite, il paraît trembler. Ah ! ce n'est point son courage, c'est sa modestie qui tremble. Une noble défiance s'empare de lui ; il se rappelle son âge, son inexpérience ; il craint de fouler l'ancienneté de ses prédécesseurs. Brave

jeune homme, eh! quel est l'ancien qui soit ton égal en valeur et en prudence? Accepte l'emploi que t'a décerné ton mérite : ainsi le veut la révolution dont les destinées les plus glorieuses doivent s'accomplir en ta personne.

Il ne fallait rien moins que toute l'activité de Hoche pour ne pas rester au-dessous de ces importantes fonctions. Les travaux commencés sur de mauvais desseins languissaient depuis long-temps : ce n'était point un camp à garder, mais un camp à créer. Ce que d'autres n'ont pu faire lentement par des ordres, par des punitions sévères, Hoche va le faire en quelques momens par des mobiles bien différens : par la haine des tyrans, par l'amour de la patrie, par l'enthousiasme.

Il lui suffit d'indiquer quel est le travail nécessaire, à l'instant les soldats déposent leurs armes terribles, saisissent la pelle, la pioche, et tous, tambour battant, vont joyeusement à l'ouvrage : en six jours, des lignes de dix-huit cents toises d'étendue sont tracées ; déjà le parapet est à hau-

teur, le fossé creusé. Les Français étaient retranchés sur des montagnes de sable. Restait l'Estran, terrein de deux cents toises de large, que découvre la mer lorsqu'elle baisse, et par laquelle, à la marée basse, la cavalerie ennemie pouvait tourner les Dunes. Trois bataillons sont employés à couper des arbres, deux cents chevaux les traînent au bord de la mer, et bientôt une barrière inexpugnable s'oppose au passage que pourraient tenter les satellites des tyrans. La truelle d'une main, l'épée de l'autre, les républicains font, pour l'édifice de la liberté, ce que firent les Hébreux pour le temple de Jérusalem. La ville de Dunkerque se trouve dans l'état de défense le plus imposant.

Cependant, de légers bâtimens anglais paraissent vouloir sonder la rade. Hoche voudrait aller lui-même leur donner la chasse à la tête de quelques chaloupes canonnières ; mais il est retenu par des opérations que lui seul est capable de tenter. Il est chargé d'aller attaquer Furnes, de prendre Nieuport, Ostende. Les périls

de ces entreprises sont une nouvelle occasion de bien mériter de la patrie. Il l'accepte avec orgueil. « *Mes dispositions* » *sont prêtes pour attaquer Furnes*, mande-t-il à l'un des adjoints du ministre de » la guerre ; *j'espère y dîner demain*, » *après-demain à Nieuport*, *et dans* » *quatre jours à Ostende. Puissé-je être* » *aussi heureux que Jourdan!* (Jourdan » venait de débloquer Maubeuge). *Pourquoi ne réussirais-je pas? je sers la patrie* ». Il arrive sous les murs de Nieuport. L'ennemi avait masqué des batteries formidables ; Hoche n'avait que des pièces de quatre ; il ne peut tenir contre des obus et contre le calibre des canons de quarante-sept, il est forcé de se retirer. Il ramène ses troupes à un quart de lieue de la ville, et bivouaque avec elles ; elles étaient harassées. Pendant qu'elles se reposent, il va lui-même chercher du gros canon, des ouvriers, des outils. . . . Mais ces attaques partielles lui paraissent insuffisantes ; ce ne sont à ses yeux que des jeux d'enfans, auxquels ne doit pas s'a-

baisser une grande nation. Sa tête, toujours fermentante, a conçu un vaste projet, un projet digne de sa puissance. Il écrit au comité de salut public : « *Nous*
» *ne faisons qu'une guerre d'imitation,*
» *ou, pour mieux dire, de bamboches;*
» *nous n'avons aucun plan, nous ne nous*
» *arrêtons à aucune idée. Nous suivons*
» *les ennemis par-tout où ils se présen-*
» *tent, et sans chercher à pénétrer leurs*
» *desseins; nous donnons souvent dans*
» *les piéges qu'ils nous tendent. Et pour-*
» *quoi n'aller jamais qu'où nous condui-*
» *sent les ennemis? Ne pouvons-nous*
» *nous occuper de ce que nous avons à*
» *faire, sans songer à eux? Je le dis, je*
» *l'ai écrit au comité, il y a deux mois;*
» *cessons de nous disséminer; réunissons-*
» *nous en masse, et marchons fièrement*
» *à la victoire. Ne nous refroidissons plus,*
» *ne nous arrêtons plus que lorsque les*
» *coalisés seront terrassés. Ils ont man-*
» *qué deux fois de l'être; qu'à la troi-*
» *sième fois ils n'échappent pas à la ven-*
» *geance nationale. Point de considéra-*

» *tion particulière ; le salut de la patrie*
» *ne dépend point d'une bicoque. Réu-*
» *nissons deux masses : que l'une, de*
» *soixante mille hommes, se porte sur*
» *Tournay ; l'autre, de trente mille, sur*
» *Ypres et Ostende... Sortons de Lille,*
» *et allons renouveler la scène de Fonte-*
» *noy ; et, dussions-nous nous y noyer,*
» *baignons-nous dans le sang des tyrans.*
» *Il n'est point d'obstacle invincible : le*
» *Français, conduit par l'honneur et l'a-*
» *mour de la patrie, les surmontera tous.*
» *Marchons, marchons ; il faut que la*
» *république n'attende pas l'an prochain*
» *pour être sauvée* ».

Si l'on accusait ce plan d'extravagance, un seul mot suffirait pour le justifier ; c'est que ce plan est le même qui, suivi depuis, a déterminé les triomphes de la république. Il était dès-lors possible de l'exécuter ; une armée pleine d'enthousiasme était capable de tout, dirigée par un chef éclairé ; et le jeune Hoche ne se trouvait-il pas là pour être ce chef prudent et brave ?

Tant de talens, et d'aussi sublimes conceptions, demandaient un plus grand théâtre pour s'y développer : Hoche ne tarda pas à y être placé. Elevé tout-à-coup au grade de général de division, il est en même-temps nommé commandant en chef de l'armée de la Moselle. C'est ici que les actions de Hoche devenant d'un grand poids dans les affaires de la république, doivent commencer à fixer les regards de ses contemporains.

Il accourt à ce nouveau poste ; en existait-il de plus important ?

Le tableau le plus sombre qu'on pût faire du malheur de notre position d'alors, ne donnerait qu'une faible idée de l'avantage des ennemis. Indépendamment de leurs forces réelles, quelles forces morales ne s'étaient-ils point préparées à l'avance dans l'opinion propagée par leurs amis ? Ils étaient parvenus à nous persuader de l'impossibilité de leur résister, et à réduire en maxime certaine leur supériorité. Qu'était-ce, en effet, que des milices nationales nouvellement enrégimentées,

contre les vétérans de la Prusse et les tacticiens de l'Autriche ? Et d'ailleurs, démandaient à la république les apôtres de la royauté, où sont les chefs que vous destinez à ces subites légions ? Quels imberbes généraux opposerez-vous aux illustres généraux formés par Frédéric ? Les tyrans aveugles avaient oublié que ce furent aussi des milices nationales qui vainquirent les superbes rois de Perse à Platée, à Marathon, à Salamines. Mais, au milieu de la stupeur qu'ils avaient répandue, il eut sans doute un cœur d'airain, ce jeune homme qui, plus fort de ses talens naturels que de ceux acquis par l'expérience si nécessaire à la guerre, fort sur-tout de sa conscience et de son amour pour la liberté, ose, à l'âge de vingt-cinq ans, se charger d'un commandement environné d'autant de périls.

Cent mille soldats allemands, parfaitement disciplinés, et commandés par l'élite des généraux autrichiens et prussiens, présentaient un front redoutable, depuis le haut Palatinat jusqu'au Hondsruch.

Déjà, le centre de cette formidable armée s'était emparé du fort Vauban, occupait les lignes fameuses de la Loter, de Weissembourg, tenait Landau bloqué, et désolait la presque totalité du département du Bas-Rhin ; sa gauche, fortement retranchée au poste inexpugnable de Kayserslautern, poussait, d'un côté, ses colonnes sur la Sare, avait, de l'autre, passé la Blise ; et tenant en échec les troupes éparses qui ne couvraient que faiblement le pays d'entre Sare et Moselle, pouvait, d'un instant à l'autre, laissant Bitche à l'est, se déborder, comme un torrent, dans les riches contrées de la ci-devant Lorraine, et jusques dans le pays Messin.

Il y avait près de trois mois que l'armée de la Moselle, campée à Forbach, restait dans l'inaction, pendant que Mayence se trouvait bloquée par les Prussiens. Houchard, qui la commandait en chef, l'avait ébranlée enfin, le 15 juillet 1793, pour marcher au secours de cette ville. C'était trop tard ; quatre jours après elle fut rendue. Houchard avait

rétrogradé jusqu'à venir placer l'armée derrière la Sare. Les Prussiens en avaient aussitôt occupé la rive droite jusqu'aux environs de Saralbe. Par suite de la reddition de Mayence et de la retraite de Houchard, l'armée du Rhin, commandée par Pichegru, avait été forcée de se jeter derrière les lignes de Weissembourg, qui furent bientôt emportées. Alors, Pichegru se retirant sur Haguenau, Landau se trouva bloqué.

Quatre mois s'étaient écoulés, sans que les deux armées du Rhin et de la Moselle eussent fait d'efforts pour attaquer. L'ennemi avait eu le tems de se fortifier considérablement. Le Prussien sur la Sare, l'Autrichien dans une partie des Vosges, à Niderbron, à Freichs-Veiller et à Rischoffen. La position de Landau devenait tous les jours plus inquiétante. C'est dans ce moment d'alarme, que Hoche arrive à l'armée de la Moselle : il est à la tête des troupes ; la face des choses va changer.

Cicéron impose à l'orateur la nécessité d'avoir une instruction au moins gé-

nérale sur toutes les matières. On peut dire que les devoirs d'un général d'armée sont encore plus grands que ceux de l'orateur. L'instruction universelle qu'on requiert dans l'orateur, a pour objet de le mettre en état de parler convenablement de tout. Le général d'armée, lui, doit être en état d'agir sur tout. Mais, quelque grandes que soient les obligations d'un général en chef, Hoche ne restera au-dessous d'aucune des connaissances nécessaires à sa place. Le premier besoin qu'il éprouve, est celui de la confiance en ses troupes ; un général lui paraît invincible quand il a ce levier puissant, et l'obéissance qu'il obtient par cette voie douce, est bien plus sûre que celle qui cède à la force ; car lui servant à prouver l'utilité de ses commandemens, elle en assure l'exécution ; mais le moyen d'inspirer la confiance, est, selon lui, de paraître intelligent et capable aux yeux du soldat ; et le moyen de le paraître, est de le devenir effectivement par un travail opiniâtre.

Le

Le système d'inertie avait été entretenu dans l'armée de la Moselle par des généraux traîtres ou ignorans, presqu'aussitôt destitués que nommés. Au sein du silence et de l'ennui de cette molle défensive, l'on annonce enfin un nouveau général. Chemin faisant, Hoche a déjà pu vérifier la malheureuse situation des choses. A peine est-il à Sarbruck, quartier-général, qu'il connaît déjà les deux tiers du pays qu'il vient défendre. Il parle peu, mais il cherche curieusement à connaître les hommes qu'il va commander. Son abord est froid et réservé. Il examine attentivement ceux qui se présentent à lui, il les pénètre, et, suivant leurs moyens et les talens qu'il a découverts en eux, il devient communicatif, facile, et même enjoué, ou sévère et imposant. Dans ces deux cas, chacun s'en retourne prompt à l'obéissance. L'activité répandue dans toute sa personne, remplit d'espérance ceux qui l'envisagent. Un jeune militaire, que sa première vue avait transporté d'enthousiasme, inséra, le lendemain, la note

suivante dans un journal qui s'imprimait à l'armée :

Courage, confiance, défenseurs de la patrie, nous allons sortir de notre engourdissement. Notre nouveau général m'a paru jeune comme la révolution, robuste comme le peuple ; il n'a pas la vue miope comme celui qu'il vient remplacer ; son regard est fier et étendu comme celui d'un aigle ; espérons, mes amis ; il nous conduira comme des Français doivent l'être.

Hoche vit l'article, il demanda l'auteur. C'était le jeune Grigny, adjoint à son état-major. Il l'enlève avec vivacité dans ses bras, et le serre de toute sa force, en l'arrosant de ses larmes : *Viens, mon ami*, lui dit-il, *toi qui as lu dans un cœur brûlant pour la liberté et la gloire de sa patrie : je t'embrasse, parce que tu m'as deviné ; tu verras que tu ne t'es pas trompé. Nous causerons souvent ensemble : tu me feras connaître ceux qui sont animés des mêmes sentimens que nous, ceux qui, moins ardens dans*

leurs opinions politiques, ont des talens militaires et de la bravoure ; nous utiliserons tout, mais sur-tout des républicains. Il dit, et prenant l'état de situation de son armée, il forme de nouvelles divisions, il fait sortir des rangs les officiers inférieurs, ceux dans lesquels il a reconnu de l'intelligence, il leur subordonne leurs supérieurs. Il savait, par son propre exemple, que le mérite résidait souvent dans les grades intermédiaires. Après avoir placé ses nouveaux généraux, il leur adresse des instructions concises et énergiques.

Pendant que ces dispositions vont s'exécuter, il s'occupe d'abord à parcourir lui-même, à cheval, toutes les divisions. Il remarque des corps nombreux, errant çà et là, dispersés, sans ordre ; l'indiscipline était à son comble. Autrefois le fait le plus léger faisait châtier sévèrement le soldat ; ici les crimes même n'étaient pas punis comme des fautes auraient dû l'être. L'officier était avili par l'impunité du soldat, souvent baffoué, souvent en-

core plus maltraité. Il semblait que ces jours de désordre fussent consacrés à la représaille des injustices commises, sous l'ancien régime, par les supérieurs envers les subordonnés. *Point de discipline*, s'écrie Hoche indigné, *point de discipline, c'est le moyen d'être toujours battu !*

La discipline militaire ! Puis-je prononcer ce mot sans l'enthousiasme de la reconnaissance ? La discipline militaire ! combien elle est étendue et vaste l'idée que ce seul mot exprime ! Quel souvenir de force et de vertu il retrace à la pensée ! Discipline militaire ! n'est-ce pas en quelque sorte le synonime de nos victoires ?

Pour apprécier la puissance de la discipline militaire, pour mesurer la latitude des résultats qu'elle comporte, il suffit d'envisager les maux qui résultent de son absence.

Je compare un moment l'armée à la société, et la discipline militaire à la police sociale.

Ceux qui, dans les orages de la révo-

lution, se sont quelquefois trouvés parmi de grands rassemblemens, ceux-là savent tout ce qu'a d'effrayant l'aspect d'une foule bouillonnante.

Ni la peinture, ni la poësie, ni tous les arts de l'imagination réunis ne peuvent donner une idée de l'insurrection de la multitude en courroux; mêlés parmi ces tumultes populaires, ceux qui n'ont point été engloutis dans les flots, ne peuvent exprimer, que par le sentiment de leur effroi, l'horreur de ces agitations épouvantables, qui ébranlent la société jusque dans ses fondemens; la pensée ne peut en soutenir le souvenir Embarrassé de faire le tableau de ces terribles convulsions, le spectateur interdit ne peut exprimer la menace d'un grand peuple soulevé, qu'en la comparant aux tempêtes déchaînées de l'Océan, et à ces vagues poussées par la furie des vents qui brisent et précipitent en un instant les vaisseaux robustes dont tous les calculs humains avaient cru la force indestructible. Mais la chûte de ces trônes qui se di-

saient éternels, atteste bien mieux que toutes les comparaisons, cette puissance supérieure à toutes les autres puissances.

Eh bien, tout ce que la colère impétueuse d'un peuple débordé présente de terrible, l'indiscipline d'une armée le surpasse encore.

Ici la multitude est sans armes, là le nom seul d'*armée* fait naître une idée toute contraire ; ici vous entendez la voix du mécontentement, là le cliquetis des armes ; ici des paroles menaçantes, là des coups certains ; ici des cris, là des blessures, là du sang, là la mort, la mort aveugle dont aucune force ne peut arrêter le cours, puisque la raison a perdu son empire. Hobbes, voyant le désordre d'une armée engagée dans une pareille position, et faisant, à une nation, l'application de ce qu'il va dire d'une armée, prend, dans cet exemple, même son texte en faveur de la royauté. *Comment,* s'écrie-t-il, *pourra-t-elle se tirer de ce mauvais pas sans un chef?*

Les victoires prodigieuses de nos ar-

mées, l'existence de la république française l'ont mieux réfuté que ne l'auraient pu faire tous les discours.

Il est vrai qu'une armée est un composé de parties hétérogènes qui semblent inconciliables au premier abord ; différenciées par les armures, par les habits, par les caractères, par les mœurs, souvent même par les langues, ces masses, si on les considère dans la diversité, des espèces dont elles sont formées, semblent n'offrir qu'une cohue désordonnée, embarassée, confuse, et prête à périr par la divergence de ses mouvemens.

Mais si un moyen se rencontre, qui donne, à cette multitude incohérente, une allure uniforme danslaquelle tous ses mouvemens coincident, et par leur concours simultané donnent le résultat d'une force immense supérieure à la puissance des plus étonnantes combinaisons des hommes, même des phénomènes les plus prodigieux de la nature, ce moyen paraîtra lui-même un phénomène : ce moyen est trouvé, c'est la discipline militaire.

Sans la discipline militaire, le nombre et la valeur ne sont rien. La discipline militaire les rend invincibles; c'est elle qui donne de la densité au nombre, de l'accord à la valeur. Par elle, ces armées infinies paraissent se transformer en un seul corps, et par l'unité de leur action surpassent bientôt la puissance des plus redoutables machines inventées par le génie des hommes.

C'est dans le défaut de discipline militaire que la coalition avait cru trouver notre faiblesse, et conçu l'espérance de nous vaincre; et c'est par la discipline que nous avons vaincu l'Europe.

L'exemple de notre république française, que je cite avant tout, atteste assez que la discipline militaire, dont je veux ici parler, n'est point celle du despotisme. La puissance de l'une a sa source dans un sentiment raisonné, la puissance de l'autre est dans la terreur aveugle; l'une est l'accomplissement d'un devoir, l'autre est obéissance de la servitude; l'une est la volonté de la loi, l'autre est la vo-

lonté d'un tyran ; celle-là a la démarche noble, fière, énergique; l'autre est timide, rampante, imbécille. Différens dans leur principe, ces deux mobiles ne le sont pas moins dans leurs effets. Nous voyons, dans l'histoire ancienne, la ruine déplorable de ces innombrables armées perses ; on a vu, de nos jours, la faiblesse des armées turques : quoique pressées par l'aiguillon du despotisme, combien restent-elles au-dessous de la force, que semble leur devoir donner la multitude de leurs soldats, la prestesse de leurs chevaux, et l'excellence de leurs armes ! Mais les prodiges de ces bataillons grecs, si terribles de leur union et de leur accord; mais la phalange macédonienne conquérante d'une partie de l'Asie; les légions romaines s'emparant des trois parties du monde connu ; dans notre propre histoire, nos triomphes sur la coalition conjurée, et les palmes de la victoire restées aux mains des hommes libres : voilà les tableaux immortels de ce que peut la vigueur de discipline militaire.

Après avoir, autant par son exemple que par la chaleur de ses exhortations, resserré les liens de la discipline, dans les différentes divisions de son armée, Hoche va porter des consolations aux habitans des frontières, il les rassure contre l'envahissement prochain de leur territoire par les Prussiens, il ranime leur courage, il les enflamme : il n'est point orateur, mais dans ce temps où les sociétés populaires donnaient à l'esprit public cette impulsion qui allait enfanter des miracles, il croit utile, malgré la rapidité de sa course, de visiter, en passant, ces foyers ardens du patriotisme ; il se précipite à la tribune, il y parle avec feu, avec audace, et sa harangue se termine par ces mots énergiques : *aux armes citoyens !*

Ce cri d'agression réveille tous les Français ; la masse imposante des réquisitionnaires, rebutée par les ineptes qui l'ont précédée, reparaît à sa voix : il leur parle avec bonté ; il les encadre dans les bataillons. Les citoyens font eux-mêmes des dépôts immenses de vêtemens et de chaus-

sures. Il charge les commissaires ordonnateurs de régulariser ce zèle. On établit des magasins sur tous les points nécessaires ; à peine suffisent-ils à recevoir les dons de l'enthousiasme. Oh! magnifique moment de la révolution française ; efforts magnanimes et généreux des hommes libres ; le sang dans lequel leur énergie serait noyée , ne coulait pas encore ; l'affreuse réaction n'avait pas encore ces prétextes quelle devait invoquer pour plonger le peuple dans l'opprobre et le deuil ! Brûlant Hoche , que ton cœur était français ; qu'elle ardeur contre l'ennemi naissait sous tes pas ! A la société populaire de Phalsbourg , il tonne contre le mauvais état des fortifications ; la malveillance s'était autorisée de ce que cette place était de seconde ligne , pour en négliger la défense ; mais les progrès de l'ennemi la rendaient très-importante. O prodige ! élan spontané des habitans de Phalsbourg, produit par la mâle éloquence de Hoche ! *Je vais chercher l'ennemi*, dit-il, *je vais pénétrer jusques derrière lui*, (ces pa-

roles s'expliqueront par le plan qu'on verra dans la suite) *relevez vos murs, braves habitans ; de concert, avec la garnison que je vous laisse, travaillez, travaillons. Votre place demeure, en ce moment, la seule clef du département de la Meurthe et des Vosges. Battez-vous, battons-nous contre les ennemis, nous avons du fer, du courage, nous vaincrons....* En moins de 15 jours, la place de Phalsbourg fut réparée par les travaux réunis de tous les habitans et de la garnison.

Je ne puis rendre trop sensible, au lecteur, la situation malheureuse où se trouvaient alors les frontières de la France. Bitche était le seul fort qui restât pour préserver la Lorraine et l'Alsace, d'un envahissement absolu. Un ingénieur, émigré, avait conduit les Prussiens par les gorges des montagnes. Il est nécessaire de se représenter ici la position du fort de Bitche : on ne peut mieux la comparer qu'à un point qui serait placé au milieu d'une écuelle. Déjà l'avant-garde ennemie s'était appro-

chée de la ville, déjà la hache était à la dernière porte; la garnison est éveillée en sursaut : elle consistait en un bataillon du Cher, composé de jeune gens de la première réquisition. *Aux armes!* s'écrie-t-on de toutes parts, *l'ennemi est dans la ville.* Comment, dans les ténèbres épaisses de la nuit, distinguer les assaillans? Une maison, construite en bois, s'avançait du côté par où les Prussiens devaient être descendus. Le propriétaire offre d'y mettre le feu. *elle servira de flambeau pour nous éclairer*, dit ce courageux républicain; le stratagême est accepté. La maison brûle, les flammes de l'incendie portent la lumière sur les montagnes. On apperçoit l'élite des troupes prussiennes, qui descendait comme un torrent prêt à se précipiter dans Bitche. Aussitôt l'artillerie de la citadelle fait un feu général, elle atteint par-tout l'ennemi dans les Vosges, elle en fait un carnage horrible. Génie de la liberté qui fis jeter le cri d'alarme par les oiseaux du Capitole, c'est toi qui, par un miracle non moins étonnant, sau-

vas, de la main des tyrans, la seule forteresse qui restât, de ce côté, à la république.

Le comité de salut public avait les yeux tournés sur la délivrance de Bitche et de Landau. L'ennemi, chassé du territoire de la république, se trouvait obligé de prendre ses quartiers d'hiver à Manheim, Spire, Worms et Mayence, la frontière des Deux-Ponts étant entièrement mangée. Pour opérer ce résultat, le comité de salut public avait décidé de créer un corps d'armée spécialement destiné à cette expédition. Il avait ordonné qu'il serait formé, près de *Bouquenon* et de *Saverden*, un rassemblement de toutes les forces disponibles des armées de la Moselle et du Rhin. Les trois quarts des garnisons furent à cet effet retirées des villes, et remplacées par des jeunes gens de la première réquisition. L'armée de la Moselle étant celle sur laquelle pesaient le plus toutes les forces de l'ennemi, son général devait avoir le commandement de ce rassemblement ; il y avait déjà fourni quinze

mille hommes pour sa part : mais l'ennemi ayant fait quelques tentatives sur Saverne, on avait été obligé d'envoyer six bataillons de plus à l'armée du Rhin. Ce renfort, pris dans l'armée de la Moselle, l'avait encore affaiblie d'autant.

La résolution énergique que Hoche a prise, ne sera pas ralentie.

Avant tout, il a la précaution de pourvoir à la sureté des villes, dont il va s'éloigner. Dans le cas où les ennemis, entrant avec toutes leurs forces, se seraient avancés sur le territoire de la république, par le côté qu'il est obligé de dégarnir, il donne ordre à Moreau de s'enfermer dans Thionville, et de s'y défendre jusqu'à la mort.

Après avoir fait ses premières dispositions, il harangue l'armée en ces termes :

Républicains Français, de toutes parts nos armes sont triomphantes : nous sommes les derniers à vaincre, mais nous vaincrons. Des patriotes tels que vous, quand ils sont disciplinés, n'ont, pour réussir, qu'à entreprendre. Vous

combattez pour la liberté; il faut, en la propageant, la faire aimer. Vous avez fait des sacrifices pour elle, il en faut faire encore : Vos pères, vos femmes, et vos fils, l'attendent de vous. Que les loix soient exécutées, et que nos ennemis mordent la poussière; que vos armes, ces fléaux des tyrans, soient entretenues; que l'ordre et la discipline règnent dans vos rangs, et la patrie sera sauvée.

Dans une lettre en forme d'instruction, que Hoche avait adressée à ses officiers-généraux, en arrivant au commandement, il avait écrit : *Nos soldats*, etc. — *Il s'est glissé une faute dans ta lettre*, lui écrivit le comité de salut public; *nos soldats . . . Tu le sais, nous ne sommes tous que ceux de la patrie.*

Avant d'arriver à la hauteur de Weissembourg, il fallait renverser vingt-huit mille Prussiens qui s'opposaient au passage, Hoche avait d'abord cru que quinze mille hommes lui suffiraient pour secourir Landau; mais les Autrichiens ayant porté

de

dece côté des renforts considérables, il était dans la nécessité de s'aider de quelques bataillons de l'armée du Rhin. Pichegru les refuse. Il est enfin obligé de céder quelque portion de ces troupes, dont il ne faisait aucun usage : celles qu'il laisse aller arrivent dans un état déplorable, sans bas, sans souliers, dans une nudité absolue. Ce n'est pas assez de ces difficultés : le général B . . . . . s'imaginant, on ne sait pourquoi, qu'il allait être attaqué, fait rétrograder les bataillons qui venaient d'arriver près de Phalsbourg. Toute l'armée de la Moselle était sous les armes ; infanterie, cavalerie, artillerie, tout était disposé ; l'attaque devait avoir lieu à cinq heures du matin : elle est arrêtée par l'imbécillité ou la malveillance de B . . . . . Hoche avait besoin de quinze mille hommes ; à peine en a-t-il trois mille. Au moment d'exécuter son plan, il est privé des moyens sur lesquels il l'a combiné. Ils est affligé, non désespéré. La chose qui le touche le plus, c'est la peine des soldats harassés de fatigue.

Il leur envoie, il leur porte lui-même des paroles de consolation. *Je ne puis faire reposer mes braves compagnons,* écrit-il au général Laval : *dis-leur que je suis bien peiné de les fatiguer aussi cruellement ; mais la patrie exige encore ce sacrifice. Je me souviendrai toujours avec un nouveau plaisir, de l'important service que nos braves frères d'armes rendent à la république. Ajoute-leur particulièrement combien je suis touché de ne pouvoir les soulager ; je ne peux que leur répéter que la patrie est là, et qu'elle est tout.*

Qu'importent à Hoche toutes ces entraves ? Il n'est plus au pouvoir d'aucune volonté humaine de suspendre l'exécution de ses desseins hardis. Tout est possible à l'amant de la liberté.

Il écrit au ministre de la guerre : *Par les coups que je vais porter à la tyrannie, tu pourras juger de ma haine pour les tyrans.*

Au général Vincent . . . . *Le jour de la vengeance approche ; songe qu'elle*

doit être terrible. Je te défends de correspondre avec Kalkreutz, autrement qu'à coups de canon et de bayonnettes. La lettre qu'il écrivit hier a pour objet de connaître le chef de cette armée : je me ferai connaître à lui sur le terrein.

A Taponnier : *Ami, la république, fondée sur les débris du despotisme, ne peut être affermie que lorsque des ruisseaux de sang auront coulé. C'est à nous qu'a été confiée la défense de la patrie, et lorsqu'elle parle, tout autre sentiment doit se taire. Vengeons la liberté ; mais vengeons-la de manière à effrayer tous les tyrans de l'Europe.*

Au même : *Tournons nos regards vers la patrie, et dirigeons nos bayonnettes vers les vils suppôts du despotisme.*

Si la violence de ces lignes faisait douter de la sensibilité de celui qui les écrivait, qu'on apprenne que Hoche fut le plus humain des hommes ; que, le jour d'une bataille, on ne le vit jamais se mettre à table qu'il n'eût auparavant visité lui-même les blessés, et qu'il ne les

eût fait placer commodément dans les hôpitaux.

Et quelles expressions trop vigoureuses pouvait-il employer, pour réveiller l'espérance de la victoire au cœur d'une armée familiarisée avec la défaite ?

Si quelque chose était capable d'ajouter encore à l'énergie des sentimens qui l'animent, ce serait l'exhortation pressante qu'il reçoit des représentans du peuple.

Strasbourg, le 25 brumaire, an 2.

GÉNÉRAL,

» Il faut que sous peu il ne reste pas un
» Prussien, pas un ennemi, pour reporter
» dans son pays des nouvelles de l'Alsace.
» C'est à toi de nous montrer si tu es ca-
» pable d'un coup généreux. Enflamme
» ton armée ; mets en harmonie tes mou-
» vemens avec ceux de Pichegru. Nous
» t'attendons à Landau : nous nous y
» rendrons de notre côté, je l'espère,
» par Fort-Vauban.

Les Représentans du Peuple à l'armée du Rhin;

SAINT-JUST.

J'ai cité cette lettre toute entière, comme un monument historique ; je l'aurais citée comme un modèle de véritable énergie, si le style impérieux dont elle est écrite ne rappelait, en quelque sorte, le coup du fer fatal ; mais les justes ressentimens que réveilleraient, au cœur de quelques victimes, les actes de tyranie de son auteur, n'ont pas dû me faire hésiter de retracer un fait qui peut intéresser l'histoire sous quelque point de vue que ce soit : plutôt mourir que de trahir ou d'altérer la vérité par de timides prétéritions !

De ce que la liberté parut alors la tête élevée dans le ciel, loin de moi la pensée de conclure que ses pieds dussent nager dans le sang. Les sophistes royaux appelleront le récit des faits un appel au carnage ; tout leur est possible, puisqu'ils étaient parvenus à faire supprimer l'hymne de la liberté, en la qualifiant d'hymne de septembre. Ceux qui m'accuseraient de regretter la terreur savent donc bien qu'ils mentent à leur conscience. Pour

louer la terreur, il faudrait avoir à se louer d'elle. Or, quel est celui, Robespierre lui-même, qui n'en ait pas été la victime ? Celui qui écrit ces lignes n'aurait pas eu moins de droit qu'un autre de revendiquer sa part de la compassion publique ; il eût pu mêler quelques justes plaintes aux interminables complaintes de ces messieurs. Lui aussi fut persécuté sous le régime de la terreur ; mais il ne le fut pas moins sous l'autre régime, si improprement nommé, *de la justice* et *de l'humanité*.

Quoique peu convenant de se citer soi-même dans la thèse précisément où l'on attaque le *moi humain*, je ne puis résister à rendre les impressions différentes que produisirent sur moi ces différentes situations. Dans l'une, opprimé par un ennemi personnel, j'étais poursuivi sous le nom de royaliste, (c'était la formule d'alors) ; dans l'autre, opprimé par les royalistes, j'étais poursuivi comme républicain. Si je périssais sous le nom de royaliste, la république me semblait gagner à l'erreur même qui m'immolait ;

car, quel sort le texte de mon injuste condamnation n'annonçait-il pas à la royauté ? Si je périssais comme républicain, la république me semblait perdre, au contraire, immolée par le texte même de ma condamnation ; car, quel sort ne présageait-elle pas à la république ? Eh ! qu'a besoin, la postérité, de savoir si, dans un duel, par un crime, par un assassinat, une tête a failli tomber sous la hache ; mais l'histoire a besoin de savoir les causes, de toucher, pour ainsi dire, le mécanisme des grands ressorts qui, soulevant une nation de vingt-cinq millions d'hommes, l'ont mue si énergiquement contre la coalition des despotes. Le cri des individualités s'use, se perd dans l'espace ; la raison, qui n'á pu comprimer encore les fureurs et les ressentimens, commence à les dépouiller du prétexte d'intérêt public dont ils s'étaient masqués ; elle leur rend le caractère du vil égoïsme, qui est leur exacte définition. La postérité s'achemine, en dépit des indignes clameurs. Que dis-je ! la

postérité ; misérables ! ce n'est pas assez de faire assister notre siècle au scandale de nos querelles, il faut encore que nous y fassions intervenir la race future. Cependant, si, sans usurper la postérité, l'on voulait réclamer une voix moins personnelle que les nôtres ; ce serait celle de ces philosophes étrangers, qui, placés loin des mouvemens qui nous ont froissé les uns contre les autres, n'étant agités ni par l'espérance, ni par la crainte, ni par la haine, ni par l'envie, ont pu contempler, d'un œil équitable, ce grand événement passé sur la scène du monde, comme ils l'auraient lu dans une histoire : cette voix impartiale qui juge notre révolution, comme nous jugerions celle d'une autre planète : cette voix impartiale a déjà prononcé que la terreur, détournée sur la tête des amis de la liberté, fut un crime ; mais que la terreur, dirigée contre les véritables ennemis de la liberté, fut salutaire, et fondatrice de la république. C'est ce moyen suprême que voulait sans doute indiquer *Platon*, le plus

humain des philosophes, lorsque, dans le livre quatrième de ses loix, il dit : *Que pour fonder un état, il faut un tyran.*

Pour vaincre l'Europe conjurée, sans doute fallait-il des ressources extraordinaires ; les forces réelles de la république, non encore organisées, étaient insuffisantes : il fallait y suppléer par les forces morales ; parler à l'enthousiasme national. Or, comment trouver cet enthousiasme dans les ruines d'une monarchie qui avait eu la précaution de lier tous les intérêts au soutien de sa prérogative ? Pour l'obtenir, fallait-il moins qu'un moyen terrible, qui, comprimant les regrets, anéantissant, pour ainsi dire, l'ancien régime, dégageât la volonté générale de toutes les entraves des volontés particulières, et pût lancer vigoureusement cette grande masse contre les tyrans, comme ces béliers redoutables que lancaient jadis les anciens contre les murailles des villes qu'ils assiégeaient ? Mais, obligés de confier aux chefs du gouvernement un pouvoir assez fort pour

terrasser l'ennemi commun, les républicains se trouvèrent avoir donné contre eux-mêmes cette immense délégation de leurs vies et de leurs fortunes; et alors il leur arriva ce que dit Gordon sur Salluste : *Un homme se fait un grand nom, il devient l'idole du peuple qui se confie à lui sans réserve...... Le peuple le rend considérable, le met sur la voie de l'autorité......... Les citoyens élèvent si fort leur chef, et lui donnent un si grand pouvoir, qu'il devient leur maître, avant qu'eux le deviennent du parti opposé; ils se jettent dans la servitude...... Les mortels ont donc bien besoin de veiller sur leur propre cœur.*

La bouillante activité de Hoche avait tout réorganisé; une commission militaire, instituée par Richaud et Soubrany, jugeait les pillards avec une sévérité inexorable; l'ordre était rétabli, l'armée s'était corroborée d'une forte discipline; son jeune général lui avait communiqué l'enthousiasme dont il est rempli.

Ses légions sont trop éparses, il les rap-

proche. C'est, en leur faisant voir l'ennemi de près, qu'il veut les aguérir ; il les dispose, selon le plan d'attaque qu'il a conçu. Aussi savant dans ses détails, que vaste et profond dans son ensemble, ce plan sublime est de repasser, en présence des Prussiens, la Sare, sur la rive gauche de laquelle les Français avaient été repoussés ; de suivre les cordons des montagnes des Vosges, pour aller attaquer les ennemis retranchés jusques aux dents, sur les hauteurs de Kayserslautern ; et descendre ensuite directement sur Landau. Ses mesures sont telles, qu'en cas d'insuccès à l'attaque de Kayserslautern, il se ménage un dernier moyen de débloque Landau : ce moyen est de replier son centre sur la droite, de traverser au nord-est de Bitche, cette chaîne prolongée de montagnes qu'il n'aurait pû prendre à revers à Kayserslautern, pendant que, sur ce dernier point, son aile gauche, qu'il faisait partir de Sare-Libre, tiendrait quelque temps en échec la masse principale des forces ennemies, qu'il aurait réussi à y attirer.

Etonnante production, dont l'envie voulut, dans le temps, ravir la gloire à son véritable auteur; mais que l'histoire doit s'empresser de restituer à Hoche, âgé alors à peine de 25 ans.

Le 27 brumaire de l'an deux, l'armée se met en marche sur trois colonnes; celle de de droite débouche du côté de Saralbe; celle de gauche, par Sare-Libre; et le centre, par Frandenbourg. Hoche avait eu la précaution de n'ébranler son centre, qu'au moment où ses deux ailes étaient assez avancées, pour le seconder. L'ennemi, étonné d'une attaque aussi prompte et aussi vigoureuse, quitte la Sare : battu complettement, il se retire sur les hauteurs de Blisecastel; mais Hoche a déjà passé la Blise, s'est emparé de Bising et de Blisecastel, après un combat où il a tué 700 hommes à l'ennemi. Brunswik fuit sur Deux-Ponts, bientôt jusques sur Kayserslautern. Là se réunissent toutes les forces des Prussiens. On se rappelle que la prise de ce fort devait opérer à l'instant le déblocus de Landau. Ce point était bien

important, quand on pense qu'il assurait, dans le Palatinat, la défaite entière de l'ennemi, qui, resserré dans un espace très-étroit et placé entre deux feux, se trouvait en même temps dans l'impossibilité de repasser le Rhin. Hoche s'est avancé avec la rapidité de l'aigle, il a culbuté tous les corps qui s'opposent à son passage, il est au pied des hauteurs escarpées de Kayserslautern. Après plusieurs combats très-vifs, il gravit la montagne, et vient affronter l'ennemi sur le plateau même où il s'était si bien retranché; là il se décide sur le champ à donner bataille : un premier coup de canon ayant donné le signal, Hoche s'élançant hors des rangs, jette son bonnet en l'air, en s'écriant *vive la république !* d'une voix si tonnante que ce cri, cher à tous les Français, se prolonge long-temps retentissant dans l'immense front de son armée. L'attaque se fait avec audace. La résistance est opiniâtre. Quarante mille hommes contre quarante mille, auxquels l'avantage de leur position donne la supé-

riorité d'un nombre triple. Cent bouches d'airain tonnent et vomissent la mort de part et d'autre. On se bat pendant deux jours avec rage, les 9 et 10 frimaire ; l'artillerie légère, commandée par Debelle, fait des prodiges ; mais comme elle n'occupait que la corde de plus d'une demie circonférence, sur laquelle les redoutes ennemies étaient placées, elle fut maltraitée, au point que plusieurs batteries furent entièrement détruites ; canonniers, charretiers, chevaux, pièces et caissons, tout était par morceaux. Hoche voit, avec une indignation la plus vive, son plan d'attaque manqué en partie. La division de gauche, la plus éloignée, s'était trompée de route ; elle se trouve dans le même chemin que la voisine, ce qui fit naître le désordre et manquer le but principal de cette colonne, qui devait tourner jusque derrière la position de Kayserslautern. Le brave Hoche vit cet accident à plus de trois lieues d'éloignement ; sa vue était perçante et étendue, il discernait les objets à des distances que ne peut faire découvrir l'aide

de la lorgnette : il frémit de cette fatale erreur, et fermant son poing avec contraction, il mord avec force ses doigts sur les plis des secondes phalanges (telle était son habitude, quand il éprouvait quelque violente contradiction; souvent, en société, ses amis le voyaient mordre ainsi son poing, sans deviner la cause majeure sans doute, qui opérait en lui cette légère convulsion.) Il vole, comme le vent, au lieu où il a vu le désordre. Aussitôt son plan change. Les ordres circulent comme des éclairs; il envoie six bataillons d'infanterie attaquer une redoute qui incommodait sa droite; à sa voix, ces intrépides soldats ne connaissent point d'obstacles, ils ont à soutenir tout le feu de l'ennemi : des rangs entiers sont emportés, sans qu'ils se déconcertent. Le plan de la sagesse, qu'une méprise a rendu inutile, est heureusement suppléé par l'audace. Hoche sourit à la victoire, la nuit vient la lui enlever. L'armée française n'aurait point cédé au désavantage du terrein; mais le feu terrible qui durait depuis deux jours, et dont,

au dire des anciens militaires même qui avaient servi dans les guerres d'Hanovre, il n'y eut jamais d'exemple, avait consommé toutes les munitions : on vient annoncer à Hoche qu'elles manquent absolument : il ne restait pas une gargousse. Il ordonne la retraite. Mais l'expérience du sexagénaire va céder à la fougue du jeune général de 25 ans ; car il ne pourra empêcher, qu'à l'aube du jour, ses formidables retranchemens ne soient emportés par la bayonnette des républicains, qui sont devant lui.

Mais un coup de canon, parti du camp ennemi, trouble le silence de la nuit ; Hoche ému, pince fortement le bras de son voisin : *des munitions leur arrivent*, s'écrie-t-il. Sa conjecture est bientôt confirmée par les cris de joie tumultueux qui s'élèvent dans le camp ennemi. C'est ici que le jeune Hoche devient supérieur à lui-même : retenant au fonds de son cœur le chagrin qui le dévore, il ne laisse appercevoir qu'un front calme et même gai. Forcé de songer à la retraite, *qu'on batte*

la

la marche rétrograde ! s'écrie-t-il ingénieusement; le mot de retraite lui semblait mal sonnant à des oreilles républicaines : il craignait qu'un plus grand désordre venant à se mettre dans son armée, il ne lui fût plus possible de suivre la seconde partie de son plan. Il se retire dans l'ordre le plus parfait, avec une célérité qui ne permet pas à l'ennemi de l'entamer, quoique supérieur en nombre et en moyens. Comme il revenait en silence, deux représentans du peuple accourent vers lui, très-mécontens de la retraite, et même se répandent en menaces. Hoche, froid et tranquille, leur répond en souriant : *que ne preniez-vous un petit bout d'arrêté pour fixer la victoire ? Elle a tenu à si peu de chose; mais ne vous inquiétez pas, j'ai d'autres moyens.*

Chaque trait de sa vie, est une preuve de son peu de disposition à plier sous aucun joug tyrannique. Le ministre de la guerre avait, depuis quelque temps, destitué le général Hédouville, chef de l'état-major de l'armée de la Moselle. Hoche,

regardant cette destitution comme une injustice, n'avait voulu en faire aucun usage; il avait déclaré au ministre qu'il ne pouvait laisser partir Hédonville qui lui était indispensablement nécessaire. Arrive un ordre du comité de salut public, qui met en arrestation Hédouville. Forcé d'obéir, Hoche ne craignit point de l'embrasser en pleurant devant les agens même du comité qui venaient d'exécuter l'ordre.

Désolé, il appelle le jeune Grigny, il lui fait part de cet acte qui l'indigne; il le consulte sur le mérite de quelques hommes qui pourraient remplir la place vacante de chef d'état-major. Pendant que Grigny lui indiquait des sujets capables, Hoche le regardait avec intérêt. Emu jusques au fond de l'ame, de ce regard fixe. Grigny ne savait ce qu'il allait entendre. *Mon choix est irrévocablement fixé,* lui dit Hoche, *c'est toi que je prends pour me seconder.* Grigny, pétrifié de ces paroles fortement prononcées, tremble; il voit l'arrestation

de celui qu'il remplacerait. Hoche, appercevant son trouble, *je te donne,* lui dit-il, *un quart-d'heure pour accepter.* Il le laisse seul dans cette position; rentrant l'instant d'après, il lui saute au cou en riant : *A la bonne heure; le voilà décidé. J'aime un pareil dévouement.* En même temps il lui mettait sous le bras le travail du département de l'armée. *Marche*, lui ajoute-t-il, *il y va du salut de Landau; je me confie à toi; je pars pour Bitche, où je t'attends; mon avant-garde y est déjà.* Qu'on juge par ce trait du caractère tranchant et ferme du jeune général: Grigny était le vingtième adjoint d'un état-major, où se trouvaient quatre adjudans-généraux : Qu'importe cet intervalle de grades dans une république qui a besoin de talens? Il a jugé Grigny capable; il passe pardessus toutes considérations routinières; il l'élève subitement à la deuxième place de l'armée, et fait aussitôt confirmer sa nomination par les représentans du peuple Lacoste et Baudot.

Beaucoup de personnes, voyant l'armée revenir de Kayserslautern dans l'état de morcellement où l'avait réduite cet échec, crurent qu'il n'y avait plus d'espoir, et regardèrent Landau comme pris. Les Autrichiens avaient répandu par-tout que cette ville épouvantée s'était rendue, et que l'armée française était anéantie; la perte du fort Vauban venait affermir cette opinion, et ceux pour qui ces nouvelles désastreuses n'étaient pas encore assez mauvaises, s'évertuaient à semer que la république avait été trahie, et qu'elle était perdue sans ressource.

C'est dans ce moment que les deux lettres suivantes parviennent au général Hoche.

Bitche, 12 Frimaire, l'an 2e. de la République.

» Tu as pris, à Kayserslautern, un
» nouvel engagement; au lieu d'une
» victoire il en faut deux. L'ennemi,
» à ce qu'il paraît, s'était retranché
» jusqu'aux dents, rend lui la pareille
» à *Rentel*, *Saussekil* et *Auweiller*,

» sur les hauteurs desquels il faut pra-
» tiquer des redoutes et des batteries.
» Tu as pris de sages mesures en faisant
» retrancher toutes les gorges de Pir-
» masens; nous y avons envoyé des
» hommes intelligens, pour hâter les
» travaux : donne de nouveaux ordres
» pour rendre le pays impraticable. Ces
» ouvrages contribueront beaucoup à
» favoriser les efforts qui seront dirigés
» contre Weissembourg et Landau. Ne
» t'arrête point aux difficultés d'établir
» tes batteries, il n'est point de fardeau
» que ne soulève l'audace d'un homme
» réfléchi.

« Nous ne pouvons te voir demain,
» nous reviendrons bientôt. Nous te
» conseillons, si l'ennemi s'avance contre
» Deux-Ponts, de l'y attendre, mais de
» l'attaquer toujours, sans souffrir qu'il
» te prévienne; c'est le moyen d'entretenir
» le courage et l'espérance parmi les
» soldats. Tu as tout à craindre si l'on
» t'attaque.

» Mets le plus grand concert entre

» tes mouvemens et ceux de toutes les
» divisions de la droite, jusqu'à *Brumpt.*
» Il faut que toute la ligne frappe à
» la fois, et frappe sans cesse, sans que
» l'ennemi aït un moment de relâche.
» Il faut que tous ceux qùi commandent
» les mouvemens combinés de ces armées
» soient amis; mets la plus grande rapi-
» dité dans ta marche sur Landau : le
» français ne peut s'arrêter un moment
» sans s'abbattre. Fais faire des mouve-
» mens continuels à ton armée de la
» Moselle, pour occuper l'ennemi et
» l'empêcher d'envoyer des renforts aux
» troupes qui cernent Landau. »

Adieu,

Signé SAINT-JUST, LEBAS.

Les Représentans du peuple, composant le comité de Salut public,

Au Général Hoche.

Paris, 15 Frimaire, an 2e.

» UN revers n'est pas un crime, lors-
» qu'on a tout fait pour mériter la vic-

» toire ; ce n'est point par les événemens » que nous jugeons des hommes, mais » par leurs efforts et par leur courage ; » nous aimons qu'on ne désespère point » du salut de la patrie. Ton armée est » bonne ; elle sera meilleure encore quand » nous l'aurons délivrée des traîtres et » des lâches qui compromettent sa gloire. » Notre confiance te reste, rallie tes » forces, marche, et dissipe les hordes » royalistes. Nous t'envoyons dix mille » hommes de l'armée des Ardennes, » tâche d'instruire Landau que tu viens » à son secours, et vois en attendant si » en te joignant à Pichegru, il te serait » possible de battre l'armée ennemie qui » le retient devant Strasbourg. »

Signé, *Les membres du comité de Salut public.*

Ces paroles, presque consolatrices d'un gouvernement sévère, qui ne prodiguait point les consolations, vinrent seconder les résolutions énergiques de Hoche. Le sentiment qui n'abandonne jamais les

républicains, le soutenait toujours; le génie de la liberté parlait à son cœur. Un de ses officiers paraissait abbattu des revers que l'on venait d'essuyer : *Ne t'afflige pas*, lui dit Hoche, lui frappant sur l'épaule, *les ennemis viennent de m'échapper, sous peu je leur porterai un coup vigoureux auquel ils n'échapperont pas.*

La nature l'avait doué de cette puissance si rare et presque divine, d'élever, de dominer les ames, de relever l'infortune, et de donner à l'adversité d'une défaite, l'espérance de la victoire. Il sent qu'il ne faut qu'un coup de vigueur et d'éclat pour étonner les ennemis; il fait passer toutes les troupes qui ne lui étaient pas strictement nécessaires, à Niderbron, où les Français venaient encore d'essuyer un échec. Il occupe les points importans de Pirmasens, Horneback, Blisecastel et Saint-Imbert, qu'il fait retrancher le plus promptement possible.

Dès son arrivée à l'armée de la Moselle, il avait supprimé les tentes comme embar-

rassantes à la guerre, et indignes de soldats républicains. La marche sur Kayserslautern s'était faite en bivouaquouant constamment au sein d'un hiver très-dur. On était fort heureux, quand vers la nuit on pouvait se trouver près d'un bois; on faisait un grand feu avec les arbres. Le lendemain, on étaït étonné de ne plus voir de forêts; les branches avaient servi de lit, et le matin on brûlait les lits avant de se mettre en marche.

Cette fois les soldats avaient cru leurs souffrances terminées par la fin de la campagne; mais Hoche ne peut le croire ainsi, tant que Landau n'est pas délivré.

La saison devenait plus rigoureuse. En attendant que ses nouvelles mesures soient prises, il veut faire baraquer les troupes. Les ordres sont donnés pour construire des baraques. Le soldat murmure hautement, refuse même d'obéir et demande à entrer en quartier-d'hiver. Hoche apperçoit un régiment qui se fait remarquer entre les autres par sa mauvaise volonté. Le parti qu'il prend pour arrêter

la contagion de la mutinerie, est un heureux trait de cette sévérité bien entendue dont le véritable honneur est le point d'appui : il met à l'ordre, *que les soldats du régiment de.... n'auront pas l'honneur d'aller au premier combat.* Ceux-ci viennent, les larmes aux yeux, se jeter devant lui; la grace qu'ils invoquent est d'être placés à l'avant-garde. Hoche la leur accorde. Ils ont expié leur faute par des prodiges de valeur.

Hoche a reconnu la nécessité de ne point laisser de repos aux troupes. L'oisiveté qui est funeste dans un particulier, lui paraît l'être bien davantage encore dans une armée. Le repos est la rouille du courage, et la source de tous les vices. Pour échapper à leur fatale influence, il faut que le soldat soit sans cesse actif, sans cesse faisant du mal à l'ennemi; mais c'est dans le silence qu'il prépare ses dispositions. Il affecte, aux regards de l'ennemi, une torpeur léthargique, afin de lui déguiser ses desseins; il donne les ordres les plus singuliers;

visitant lui-même, nuit et jour, les avant-postes, il répand qu'il craint une attaque; il veille constamment; s'il se couche par hazard, c'est tout habillé, tout botté. Il reçoit lui-même toutes les ordonnances qui arrivent à son quartier-général; il répond à tout lui-même : on l'entendit même dire alors que, *s'il croyait que son bonnet eût envie de savoir quelque chose de ses desseins militaires, il le jetterait au feu.* Il avait le grand art d'être bien servi en espions; lui seul les voyait, les interrogeait, leur traçait leur conduite, marche bien plus sûre que celle généralement suivie d'avoir un bureau nommé ouvertement de partie secrette, dont les secrets s'échappent comme par transpiration. Pendant ce temps, il faisait construire secrettement des ponts de bois, pour remplacer ceux qu'il avait fait rompre. Autorisé, par plusieurs indices certains, à croire que la malveillance était la cause de l'insuccès de Kayserslautern, et qu'elle avait pu trouver dans la publicité de son plan le

moyen de le contrarier; défiant aujourd'hui de son ombre même, à peine osait-il confier ses pensées au papier.

Craignant que Landau ne se laissât aller au désespoir, il fait placer de fortes pièces sur les points les plus élevés des environs de Blisecastel, et pendant le silence de la nuit il cherche à faire entendre, par des coups tirés d'intervalle en intervalle, qu'il vient au secours de cette ville.

Malgré les correspondances les plus suivies pour aiguillonner l'inactivité de l'armée du Rhin, rien n'avançait de ce qui devait être du fait de Pichegru. Hoche bouillait d'impatience. Sans habits, sans souliers, réduits à la plus affreuse nudité, les soldats n'avaient d'autre soutien que ses encouragemens. Il fait mettre à l'ordre l'adresse suivante :

Lazare Hoche, général des armées de la république, aux Défenseurs de la patrie.

Braves ennemis des rois que vous avez vaincus, encore un peu de patience, et

vos maux seront finis. Votre valeur a délivré un département; votre constance vous obtiendra des quartiers - d'hiver. Votre repos est assuré, si vous supportez les fatigues encore deux jours. Je le dis hautement, parce que, fier de vous commander, je méprise ces vils satellites des tyrans que nous avons à combattre.

Ce langage fier et élevé paraîtra peut-être trop superbe et dédaigneux envers les ennemis ; mais, dans la bouche de celui qui les a vaincus, il peut être regardé comme un trait de modestie plutôt que d'orgueil ; car n'est-ce pas atténuer sa propre gloire que d'humilier la valeur des ennemis que l'on a battus ?

Agésilas, qu'on ne peut accuser de fanfaronade, crut, dans une circonstance pareille, que le moyen de donner de l'assurance à ses soldats, était de leur inspirer le mépris de l'ennemi. Se mocquant de la mollesse des Perses, qui jamais ne se déshabillent en plein jour, ne font aucun exercice, et ne vont jamais à pied, Agésilas ordonna que tous ceux qui se-

raient pris dorénavant par les coureurs, fussent vendus tout nuds, afin que les Grecs, leur voyant la chair si blanche et délicate, crussent ne faire la guerre qu'à des femmes.

Une cause principale des revers éprouvés jusqu'ici, avait été l'égoïsme et la morgue des généraux, qui, voulant sans cesse isoler leurs divisions les unes des autres, n'avaient jamais fait que des attaques partielles, funestes, ou inutiles au moins; tandis que, par une attaque générale, l'ennemi devait être culbuté dans un jour. Ces abus vont cesser. Hoche ne connaît point ces distinctions nées de l'orgueil; l'armée entière doit être une masse unanime, qui tombe de tout son poids sur les tyrans.

Dans vingt-quatre heures l'armée reçoit ordre de se mettre en marche. Toutes les mesures sont prises; le jour de l'attaque est arrivé : c'est Hoche qui la commande en personne; elle est terrible. L'ennemi ne peut y résister; un jour suffit pour le mettre en pleine déroute, et

le chasser au-delà de Wert. Dès ce moment, dit le brave Hoche, (ce sont ses paroles sur le champ de bataille) *dès ce moment, mes amis, Landau est libre*. Bientôt il conduit l'armée dans les plaines de Weissembourg ; il livre un combat général aux forces réunies de l'ennemi ; il le culbute, lui enlève ses redoutes à la bayonnette, s'empare de son artillerie. Marchant sur son flanc droit, il le contraint à abandonner la position d'Haguenau, que le pusillanime Pichegru s'obstinait à regarder comme inabordable. Ce coup de force facilite à l'armée du Rhin le passage de la forêt, et le moyen de faire sa jonction. Elle s'opère enfin, après quatorze jours de marche à travers les frimats et les neiges, après quatorze jours de combats livrés par le seul Hoche.

La joie brillait sur son front. *Nous voilà donc réunis*, dit-il à Pichegru, en l'embrassant. Celui-ci répond à peine à ce brûlant accueil. Les trophées de Hoche le font sécher d'envie, il ne peut contenir son dépit. Que l'expression de ces deux visa-

ges était différente dans ce moment ! C'est à ce moment de gloire fatale que remonte la source des malheurs de Hoche.

Cependant les représentans du peuple, Lacoste et Baudot, arrivent, en même temps que Saint-Just et Lebas. Ils délibèrent long-temps lequel des deux généraux, Pichegru ou Hoche, prendra le commandement des deux armées, réunies par les efforts d'une seule. Enfin le choix se fixe sur celui qui était couvert de sueur et de poussière. Hoche est proclamé général en chef des deux armées. Pichegru lui donne quatre divisions de l'armée du Rhin, et se retire, allant observer en silence les nouveaux efforts de son jeune rival.

Quoique la carrière de Hoche commence à peine, il n'était point arrivé à 25 ans sans que son esprit observateur, auquel rien n'échappe, n'eût déjà jugé les dangers de la gloire, et les ressentimens implacables de la jalousie. En revenant, il avait dit à un de ses amis : *Que ce Pichegru est flegmatique ! Les joues*

joues de cet homme m'ont paru comme du marbre. Ne me félicite pas, avait-il ajouté en pleurant dans le sein de ce même ami, *si j'ai anéanti un grand nombre d'ennemis de la république, je m'en suis fait par-là de puissans et de terribles dans la république. Mais n'importe, encore un coup.* . . . . . Il est investi du commandement des deux armées : c'est alors qu'il va développer le grand mouvement. Les ponts étaient prêts. L'ennemi, qui déjà se croyait maître de *Deux-Ponts*, est tout étonné de se voir attaqué à Kibelberg par une division de l'armée française, et dans les gorges de Dahn et d'Auweiller encore par une autre division. Ni les mauvais temps, ni les mauvais chemins n'ont pu suspendre un moment la marche, ou plutôt la course de Hoche.

Ces succès lui valurent le bref compliment qui suit.

Niderbron, 3 Nivôse.

» Nous félicitons l'armée et toi. Courage, camarade, la fortune est pour la

» république. Nous écrivons à Pichegru » de profiter de ce succès pour tomber » sur Haguenau et les redoutes que l'en- » nemi a construites depuis la forêt jus- » ques aux bords du Rhin. Ecris-nous à » Brumpt. » *Signé* SAINT-JUST, LEBAS.

Il a franchi des monts inaccessibles à tous autres qu'à des Français. Aussi prompt que l'éclair, il s'élance sur les lignes de Weissembourg ; elles sont défendues par toutes les forces des Autrichiens et par l'armée des émigrés, commandée par Condé. Il les attaque brusquement, les enlève. Si un général de cavalerie, nommé * * *, eût obéi à son ordre de tourner le Geisberg, (position de l'ennemi) en enfonçant, avec douze escadrons, trois bataillons de Pandoures, l'armée des coalisés mettait bas les armes. Elle s'enfuit pêle-mêle, laissant ses hôpitaux et ses magasins. Hoche sautait de joie ; ivre de bonheur, il embrasse Grigny : *La fleur des coalisés*, lui dit-il, *Kalkreutz, Brunswick, Clairfait, Hohenlohe, et la fleur des émigraillons, Condé, Bour-*

bon, *Enghien*, etc. *tout ce beau monde était au bal. Ils s'en sont allés à poil, sans donner d'ordre. Travaillons à les achever.*

Pichegru, spectateur tranquille de la bataille gagnée par Hoche, avait jugé plus surement que lui. Accompagné de ses aides-de-camp et de quelques chasseurs à cheval, Pichegru court près de Landau, avec Saint-Just et Lebas ; et c'est de là que le plus beau rapport est dressé sur le déblocus de Landau, daté de Landau même, et signé Pichegru : c'est le même qui vole dans la bouche de Barrère.

Barrère dit à la tribune de la convention nationale, *que l'armée s'était constituée en victoire permanente* : il ne prononça pas le nom de l'auteur de toutes ces victoires.

Elles avaient été vivement disputées; pour les déterminer en faveur des républicains, il n'avait fallu rien moins que leurs bayonnettes, et l'enthousiasme dont leur général les avait transportés : pour

lui, plein du dieu qui l'anime, par quels prodiges ne le vit-on pas se distinguer dans ces momens décisifs ? C'est-là qu'on vit le jeune Hoche, par la fécondité de son génie, parer à toutes les circonstances imprévues; changeant avec rapidité ses ordres, les faisant exécuter devant lui, les exécutant lui-même : partisan, soldat, aide-de-camp, toujours général, il s'était multiplié pour vaincre ; et c'est ainsi que son triomphe offrit en un instant le tableau de toutes les vertus requises dans un grand militaire ; heureuse combinaison d'audace et de prudence.

A Freischeweiller, dans un moment de chaleur, il met à l'encan les canons qui tonnaient sur son armée. Il volait devant les bataillons républicains, et criait, avec un rire qui présageait la victoire : *A six cents livres pièce les canons, mes camarades !* Cette saillie, en faisant sur l'esprit français l'impression la plus joyeuse, produisit tout l'effet que le général Hoche en attendait : *adjugez*, cria-t-on dans plusieurs endroits de la ligne ; (elle s'a-

vançait au redoutable pas de charge.)

Les représentans du peuple, Lacoste et Baudot, en décernant des récompenses aux vainqueurs, tinrent comme sacré l'engagement que le jeune Hoche avait pris sur le champ de bataille : le troisième régiment d'hussards reçut 3,600 l. pour six pièces ; le quatorzième de dragons, 2,400 l. pour quatre ; le deuxième bataillon du cinquante-cinquième, 2,400 liv. ; le quatrième bataillon du Bas-Rhin, pareille somme : ainsi furent payées dix-huit pièces de canon sur vingt-deux qui furent prises aux Autrichiens.

Si le jeune Hoche était impétueux et terrible dans le feu de l'action, il n'était pas moins sage et prudent dans ses dispositions. *La réflexion doit préparer*, disait-il ; *la foudre exécuter*. Mais la veille même de ses victoires, quand il avait ordonné toutes les mesures que dictent les calculs de la prévoyance humaine, on le voyait dormir aussi tranquille qu'Alexandre la veille de la ba-

taille d'Arbelles. Il était assez fort de sa vigilance pour se permettre de prendre, avec sécurité, le court moment de repos que la nature lui commandait.

La sécurité de son sommeil annonce déjà celle qu'il va montrer dans le combat.

Une des qualités que l'on remarque avec le plus d'estime dans les grands capitaines, celle dont la postérité leur tient compte avec le plus de raison, que la philosophie n'hésite pas d'égaler à la plus brillante des vertus militaires, c'est le sangfroid dans les batailles. Cet art admirable de se posséder soi-même dans la chaleur des combats, l'histoire le loue dans *Annibal*, dans *Scipion*, dans *Spinola*, dans *Turenne*, et le louera dans *Buonaparte*, bien plus que leur haute intrepidité.

Quelle distance, en effet, entre deux vertus, dont l'une consiste à braver aveuglément le danger, l'autre à le braver en le voyant. La valeur, il est vrai, se précipite dans des abîmes ; mais souvent l'enthousiasme qui la transporte lui en

a dérobé la vue ; elle s'est étourdie d'avance ; le sangfroid n'affronte pas moins le danger, mais il a la force, bien plus grande, de l'envisager, de le contempler fixement, de ne jamais fermer les yeux devant lui. Ces deux vertus ne sont donc pas égales, mais elles s'aident mutuellement ; et la valeur qui, seule, isolée, ne mérite guères plus d'estime que la fièvre, quand elle est accompagnée du sangfroid, prend alors un caractère respectable, digne de l'admiration la plus légitime.

Ces deux qualités se trouvaient éminemment réunies dans Hoche. Il était brave ; telle était sa nature : il n'avait pas besoin de l'exagérer, il lui suffisait de la suivre. Son courage, toujours présidé par la réflexion, ne parut jamais monté au ton de la colère, jamais déshonoré par les dehors de la fureur.

L'ingénieuse évasion dont il se servit, après l'insuccès de l'attaque de Kayserslautern, pour dissimuler sa retraite, prouvait sa présence d'esprit. Le mot qu'il

dit à la bataille de Wert, l'unedes plus meurtrières dont les annales de la guerre fassent mention, n'est pas un trait moins remarquable de son sangfroid.

Un boulet vient couper en deux un arbre sous lequel Hoche était à cheval; les branches tombent sur lui, le poids de leur chûte faillit l'écraser : tranquillement il s'en débarrasse, et, sans s'émouvoir, continue à donner ses ordres. Il n'était pas encore démêlé de cet embarras, qu'un nouveau boullet vient lui tuer son cheval entre les jambes : ce nouvel accident est loin d'altérer son visage; il demande, en riant, le cheval d'un dragon qui l'accompagnait. *Ces messieurs voudraient*, dit-il, *me faire servir dans l'infanterie.*

Avec quel discernement le jeune Hoche ne s'occupe-t-il pas de reconnaître dans les compagnons de sa gloire, ceux dont le mérite doit un jour servir si utilement la patrie! Quel zèle à les avancer dans les grades qu'ils ont conquis par leur valeur!

C'est ici, sensible *Grigny*, que vous futes nommé général de brigade; intrépide *Lefevre*, porté général de brigade, et bientôt divisionnaire; c'est ici que le fougueux *Debelle* fut nommé général de brigade; le jeune *Grenier* qui, sous Jourdan, fit des actions si glorieuses, général de division; et vous, modeste *Andréossi*, depuis apprécié par Buonaparte, Hoche avait dès-lors apperçu vos talens; il vous désignait aux représentans du peuple comme divisionnaire dans votre arme; mais, modeste alors comme depuis, vous refusâtes l'honorable récompense que les représentans du peuple s'étaient empressés d'accorder au témoignage de Hoche. Vous, brave *Détré*, qui veniez de perdre une main à Kayserslautern, sans quitter les redoutables tonnerres de votre artillerie légère, vous ne fûtes point oublié dans les distributions civiques de Hoche. *Hatry, Desaix*, vous qu'il distingua si particulièrement parmi les généraux de l'armée du Rhin; *Championnet*, vous qu'il aimait si ten-

drement, hommes illustres par vos conceptions militaires, par votre bouillante audace et par votre brûlant patriotisme, c'est à vous qu'il appartient de mesurer la grandeur de celui qui devina la vôtre. Vengez-le des outrages de la calomnie; vengez-le de l'envie qui poursuit votre gloire dans la sienne ; mais vengez surtout sa bonté, sa sensibilité, sa tendresse inépuisables. Dites à la postérité combien il était affectueux : c'est dans votre cœur que son cœur s'ouvrait sans réserve. S'il parut sévère et repoussant envers tant de mortels indignes de son amour, c'est qu'il vous l'avait donné tout entier.

Alors le comité de salut public ordonna que le fort Vauban serait masqué par un corps de troupes, tirées de l'armée du Rhin, suffisant pour interdire le passage à l'ennemi. Un corps de l'armée de la Moselle, réuni à dix mille hommes qui seraient arrivés de l'armée des Ardennes, devait garder les Vosges près de Kayserslautern, observer l'armée prussienne, et couvrir la gauche de l'armée du Rhin;

les forces qui resteraient disponibles devaient être employées à poursuivre les débris de l'armée ennemie dont Hoche achèverait la déroute et la désorganisation.

Jamais vainqueur n'a plus activement recueilli les fruits d'un triomphe. Il poursuit l'Autrichien déconcerté, sans lui laisser un instant de relâche ; il atteint et morcelle son arrière-garde ; il enlève le poste de Germersheim, et donne en même temps les ordres les plus vigoureux pour fortifier ce point important. Bientôt Worms et Spire lui ouvrent leurs portes. Restait le fort Vauban ; les ennemis, en se retirant de Spire, s'étaient portés rapidement sur cette place : c'est le général Lefevre que Hoche charge de la reprendre. *Vas, cours,* lui dit-il, *pour vaincre à la guerre que les hommes libres font aux rois, il suffit de l'intelligence que tu as, et sur-tout du patriotisme et de l'audace. Il ne faut pas être Vauban pour prendre le fort Vauban.* Bientôt cette importante forteresse est reconquise.

Les deux états-majors de l'armée de la

Moselle et du Rhin avaient été réunis en même temps que les deux armées ; les deux armées se séparant et reprenant leurs premières limites, après les opérations qui avaient nécessité leur jonction, les deux états-majors se partageaient également : on était en discussion sur les individus qui appartiendraient à l'une ou l'autre armée : *Quels officiers prendrai-je avec moi?* demanda Pichegru. *Tous ceux qu'il vous plaira*, lui répondit séchement Hoche. Il se sentait la puissance de rendre bons ceux qui resteraient avec lui.

L'instant semblait arrivé de donner quelque repos à l'armée. Pichegru se hâte de mettre ses troupes en cantonnemens ; l'infatigable Hoche ne peut consentir à laisser les siennes un seul moment dans l'inaction. *Nil actum reputans, si quid superesset agendum.*

Son intention était de faire un rassemblement simulé de huit à dix mille hommes de réquisition vers Huningue, où se portait l'attention de l'ennemi ; et pendant que ses regards étaient fixés sur cette

partie, d'opérer un passage du Rhin à Strasbourg, Offendorf ou Selltz. Vingt-cinq mille hommes lui paraissaient suffire pour porter l'épouvante au cœur de l'Allemagne. Les difficultés qu'on pouvait entrevoir à l'exécution de ce projet, lui paraissaient levées, si on en chargeait une tête révolutionnaire. L'amour de la patrie, de la gloire, la confiance dans les troupes républicaines lui garantissaient qu'il réussirait, aussitôt qu'il serait entrepris avec chaleur.

Egaré par les suggestions envieuses de Pichegru, le comité de salut public, qu'on ne peut accuser de pusillanimité, refusa d'adhérer aux vues présentées par Hoche. Saint-Just, prétendit que ce serait remettre en problême le salut de la ci-devant Alsace; il fut arrêté que l'armée de la Moselle, rentrant dans les limites qui lui étaient assignées depuis Bitche jusqu'à Longwy inclusivement, prendrait de suite ses cantonnemens, et s'occuperait de son organisation, du complettement de ses cadres, et de tout ce qui pourrait

augmenter sa force et son instruction.

L'horreur qu'on a vu le général Hoche témoigner contre l'inaction, semble le pressentiment des épreuves d'un nouveau genre qu'il devait y rencontrer.

Quand les ennemis de la république ont perdu l'espoir de la vaincre par la force des armes, ils ont eu recours à la corruption; quand ils ont vu les tentatives de leur or échouer contre la probité de nos généraux, ils ont tâché de les séduire par des artifices moins directs. Les rois ont épié les faiblesses de l'humanité; celui qu'ils ont trouvé inaccessible aux attraits de l'or, ils ont essayé de le prendre à des amorces plus irrésistibles. Ainsi ont-ils calculé qu'un jeune homme, dans la vigueur de l'âge, devait être sensible aux charmes du sexe : ils ont lancé contre sa jeunesse des *Laïs* et des *Phryné*. Habiles dans l'art d'obtenir un secret par de perfides embrassemens; élevées dans les cours à cet horrible métier de trahison, on a vu ces cruèlles *Circé* souvent dénaturer des hommes sortis triomphans de

toutes les épreuves, et la vertu qui, jusqu'alors intacte, avait paru supérieure aux faiblesses humaines, est tombée dans ce piège honteux.

Nos ennemis espéraient attirer Hoche dans ce précipice couvert de fleurs. Il venait de remporter une victoire signalée. Pendant la marche rapide de l'occupation du Palatinat, lui-même s'étant mis à la tête de l'avant-garde, le quartier-général resta sur le derrière. On l'attendait à souper dans une petite ville; on l'y avait fait inviter par un de ses généraux; il arrive, il trouve un repas magnifiquement servi. A ce repas, se rencontrait, comme par hazard, une femme d'une beauté surprenante, relevée par les soins de la parure la plus recherchée. Le maître de la maison, d'un air fort naturel, plaça la Vénus près du général Hoche. Il n'est sorte d'agaceries, de provocations gasées par les dehors de l'innocence, qu'elle ne lui fit pendant le repas. Quelques amis de Hoche paraissaient s'amuser du complot, et souriaient d'avance à sa défaite.

Le jeune Cyrus refusait à Araspe de rendre visite à la femme d'Abradate ; *je craindrais*, disait-il, *que sa beauté ne m'engageât à retourner la voir trop souvent ; et que moi, qui n'ai pas de temps à perdre, ne négligeasse mes affaires pour me tenir incessamment auprès d'elle*. Hoche était assez sûr de lui-même pour ne pas craindre une pareille rencontre. Il n'est point de charmes qui pussent lui faire négliger ses devoirs. L'air mécontent et préoccupé, il avait feint de ne pas appercevoir l'intention du voisinage qu'on lui avait donné ; il était demeuré plus froid que le marbre : cependant la belle séductrice ne croyait pas avoir perdu ses avances. Hoche était engagé à coucher dans sa maison : quelle fut la surprise de l'hôte, en le voyant, à deux heures du matin, faire seller ses chevaux, partir à l'instant et malgré la fatigue dont il était accablé, se résoudre à faire encore huit lieues pour s'en retourner coucher à son quartier-général !

O!

O continence digne de Scipion ! ô victoire remportée par l'empire de soi-même, bien plus grande que toutes les victoires obtenues par la force des armes !

Ce n'est pas que Hoche fût effectivement de marbre, comme sa froideur apparente semblait l'annoncer.

La nature l'avait doué d'une organisation très-susceptible de sensibilité. Il a eu des passions très-vives, il a connu l'amour; mais différent de Charles XII, qui s'interdisant l'usage du vin, fuyant les femmes, semblait ainsi reconnaître leur puissance et craindre sa propre faiblesse, Hoche ne redouta point l'amour : il le connut, il s'y livra, mais sans y céder ; il s'y abandonna sans y succomber. Non-seulement il le soumit à ses devoirs, il s'en servit encore comme d'un moyen plus sûr pour les remplir ; et la femme qui crut un moment l'avoir enlacé dans ses liens, se trouva souvent n'être alors même dans sa main qu'un instrument flexible dont il se servit pour saisir et déjouer les complots de nos ennemis. Quel est celui de nous qui ne

se sente élevé, par un mouvement d'orgueil, en voyant un jeune héros venger la faiblesse commune, sur-tout à son âge, remporter sur lui-même la victoire la plus rare, remettre le sexe féminin à sa place, et reprendre, au nom du nôtre, le rang qu'il a souvent perdu par les illusions de l'amour? Hoche est alors au-dessus de lui-même. N'hésitons pas de rendre à sa vertu tout l'hommage qu'elle mérite; car, en lui accordant le juste tribut d'admiration qu'impose cette force d'ame supérieure à la ruse, qui subjugue tous les autres mortels, n'est-ce pas un moment recouvrer notre dignité, nous absoudre de l'humaine misère, et nous associer, en quelque sorte, à sa victoire?

Une ame douée de la vertu la plus haute, était seule capable de remporter un pareil triomphe. Celui qui pût garantir son cœur contre des atteintes irrésistibles, celui-là avait besoin de déposer sa force dans un autre lui-même, de se délasser de la contention de la résistance, de quitter un moment la gêne et

la difficulté de cette attitude: semblable à ces preux chevaliers qui, vainqueurs dans la lice, dépouillant leur armure, la donnaient à garder à leur fidelle compagnon d'armes, il lui fallait trouver une ame aimante, dans laquelle il pût jeter son ame entière avec sécurité.

La douceur de ses affections le portait au mariage. Dans l'une des fêtes célébrées à Thionville, au temple de la Raison, ses regards s'arrêtèrent sur une une jeune fille de quinze ans. L'air de candeur et d'honnêteté qui l'avait frappé, ne tarda pas à fixer son choix. Il la fait demander à la famille par un de ses amis, qui en était connu. La lettre qu'il écrit à ce sujet à cet ami, peint naturellement la pureté de son cœur.

Au quartier-général de l'armée de la Moselle, à Boussonville, 28 pluviôse, an 2 de la République.

L. Hoche, à Privat son ami.

Ne l'oublies pas, mon cher Privat, j'ai besoin de tenir à quelqu'un. Je

demande le cœur, et point de richesses; cela te doit servir de base pour la conduite à tenir. La femme que j'aurai peut être assurée qu'il ne lui manquera que ce qu'elle ne demandera point. Le général Hoche ne manquerait pas de femmes, tu le crois sans peine; mais le républicain Hoche tient trop aux principes de la nature, pour forcer jamais les inclinations d'une personne destinée à faire son bonheur.

Hoche était loin d'avoir pris garde à la distance que pouvaient encore laisser les préjugés vulgaires, entre lè rang d'un général en chef, et la place d'un garde-magasin des vivres. Le citoyen Dechaux, (c'est le nom du père de la jeune fille) fut tout étonné de la hauteur du parti qui se présentait. *Effrayé*, disait-il, *de l'honneur que voulait lui faire un grand général,* il va trouver un matin son gendre futür. On annonce le citoyen Dechaux : Hoche l'embrasse. Le court entretien que je rapporte, est toute l'histoire de son mariage.

Le citoyen Dechaux. —L'honneur que vous voulez bien nous faire est au-dessus de ce que ma femme et moi nous pouvions espérer : notre fille n'est point faite pour un général ; elle est destinée pour un soldat, un sergent, ou tout au plus un lieutenant.

Lazare Hoche. — Je suis général républicain ; j'étais sergent, il y a quatre jours.

Le cit. Dechaux. — La manière honorable dont nous vivons, peut faire croire que nous avons plus de fortune que nous n'en avons véritablement.

L. Hoche. — Vous me faites outrage. Ce n'est point une dot, c'est une femme que je veux épouser.

Le cit. Dechaux. — Pardonnez, citoyen général, les observations que je vais vous faire : il est d'usage, quand un mari se présente, que les parens de la fille qu'il demande prennent des informations.

L. Hoche. — Ces informations seront courtes et simples. Elles vous apprendront que je suis né à Versailles :

ma mère est morte en me donnant le jour ; mon père vit encore, et demeure à Paris. Je m'appelle Lazare Hoche, soldat dès l'âge de seize ans.

Le cit. Dechaux. — Mais, ma fille est bien jeune; pas encore quinze ans . . . .

L. Hoche. — Je veux une femme neuve, que je puisse former moi-même : votre fille réunit toutes les qualités que je recherche ; je conclus, citoyen Dechaux, de toutes vos observations, que je serai votre gendre.

Le cit. Dechaux. — Citoyen général, vous avez pris d'assaut votre beau-père.

L. Hoche. — Après avoir entendu toutes vos observations, j'en ai, pour ma part, une seule à vous faire : *votre fille a-t-elle le cœur libre ?*

Le cit. Dechaux. — Je le crois.

L. Hoche. — Je vous demande une heure d'entretien avec elle, pour m'en assurer moi-même.

L'heure est accordée : cette heure suf-

fit à Hoche pour se convaincre que le cœur de la personne est libre, et de plus que ce jeune cœur est tout disposé à l'aimer. Quelques jours de pourparlers décident son mariage ; il est uni à celle qui doit faire le bonheur de sa vie.

L'envie, qui s'attache aux choses les plus innocentes, ne pouvait voir d'un œil tranquille la joie pure de ce couple intéressant : l'union la plus louable devint l'occasion des dénonciations les moins fondées. Hoche trouvait sans doute dans sa conscience honnête assez de motifs de sécurité contre la calomnie ; mais, novice encore sur la scène du monde, son ame virginale ne pouvait s'accoutumer au spectacle de méchancetés qui s'y donne tous les jours. Celles dont il se voyait l'objet l'affectaient vivement : il avait besoin d'épancher sa peine dans le sein de ses amis.

Il faut bien aimer son pays, écrivait-il à l'un d'eux, *pour rester en place dans ces momens. Eh quoi ! la noire envie me poursuivra-t-elle jusque dans*

l'intérieur de ma maison ? Si j'étais charpentier ou couvreur, je serais heureux : parvenu à l'une des grandes places de la république, je ne puis trouver le bonheur. Malheureux intrigans ! l'honnête homme sera-t-il toujours votre jouet ? Que veulent de mon union des êtres sans mœurs, dont l'impureté s'oppose à ce qu'ils en forment une pareille ? Ne m'alliai-je pas à la vertu ? je ne parle pas de la beauté. Les parens de mon épouse ne sont-ils point patriotes ? Grand dieu ! s'il faut toujours souffrir ainsi, faites que je rentre dans la poussière !

Tant de gloire si justement acquise, semblait devoir, si non le mettre à couvert des traits de l'envie, au moins lui donner la consolation de l'estime publique. Mais cette gloire même, on la lui disputait : ses succès étaient défigurés à la tribune de la convention nationale, par Saint-Just ; Pichegru cherchait bassement à se les approprier. Les journaux anglais étaient les seuls qui rendissent avec fidé-

lité les opérations mutilées par les journaux français.

Hoche s'exprimait sur les faits avec la franchise d'un vrai brave. *Je supplie le comité de salut public*, écrivait-il, *de se faire représenter mes registres d'ordre de correspondance, et ceux de Pichegru, afin de connaître celui qui commandait à Wert, à la bataille de Weissembourg et à la reprise des lignes ;*

Qui a ordonné la prise de Lauterbourg, celle de Germersheim, Spire et Worms ;

La marche sur Landau, l'attaque des gorges d'Auweiller, la marche sur Kayserslautern, celle sur Kreutznach.

Ne comprenant rien aux persécutions auxquelles il se trouvait en butte, une noble défiance de lui-même le portait à se chercher plutôt des torts réels qu'à croire à la profonde perversité de ses ennemis. Un soir, il prend à part l'adjudant-général Chasseloup . . . . *Je suis jeune*, lui dit-il ; *par les quelques années que tu as plus que moi, je te conjure de*

me prouver que tu es un honnête homme en m'avertissant des fautes que je pourrais commettre, et me disant toujours franchement la vérité.

La franchise était effectivement la première qualité qu'il requérait dans ceux dont il voulait faire ses amis. Il savait bien que toute vérité ne pouvait pas être un compliment. Or, cette tranquillité continuelle d'un langage que rien n'altère, et qui ne s'échappe jamais à être rude, lui paraissait la pierre de touche infaillible de la fausseté. Un jour qu'il voyait entrer chez lui l'un de ses officiers, de la bouche duquel il n'avait jamais pu obtenir que des choses flatteuses, il écrivit sur la glace avec de la craie :

Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.

Une logique nerveuse présidait à ses discours. Ils étaient clairs et brefs, comme son ame était pure et son esprit droit. La précision de son langage et l'austérité de son visage, semblaient dire aux bavards, comme ce roi de Travancore : *Ne soyez pas long ; la vie est courte.*

Le laconisme austère de ses lettres avait mécontenté plusieurs de ses subordonnés. On l'accusait d'être haut, parce qu'il était digne; d'être fier, parce qu'il n'était point bavard; d'être dur, parce qu'il était sévère. Il crut ne pouvoir mieux répondre que par ses œuvres mêmes; il prit le parti d'envoyer au ministre de la guerre le recueil de ses ordres et de sa correspondance. L'officier chargé de cette mission, partait; Hoche l'appelle : *Si on t'interroge à Paris sur mon compte :* —Que dirai-je, général ? — *Tout ce que tu sais*, lui répondit Hoche.

Hélas ! que lui servait de démontrer si vivement son innocence ? Les preuves les plus certaines qu'il en pût donner, étaient des titres plus certains de proscription. Il avait blessé l'orgueil implacable du plus orgueilleux des hommes, de Saint-Just. Différentes versions ont été données des causes de la haine que lui portait le farouche proconsul; je crois devoir ici faire discerner les véritables.

Un estimable officier qui m'a fourni des

notes intéressantes, m'a raconté (je rapporte ses propres expressions) « que
» Saint-Just voulant absolument mettre
» Hoche dans le parti de Robespierre,
» lui proposa 50,000 écus après le dé-
» blocus de Landau, en lui disant que
» ce n'était pas comme agent du gou-
» vernement qu'il les lui offrait, mais en
» son propre et privé nom, et comme pa-
» triote; que Hoche, pressé par la grande
» influence de Saint-Just, et se sentant
» perdu s'il refusait, avait accepté les
» 50,000 écus, mais les mit dans la caisse
» extraordinaire de l'armée; que cette
» délicatesse extrême était la source des
» persécutions qui lui avaient été sus-
» citées. »

Si l'historien croit quelquefois de son devoir de rapporter les bruits et les opinions auxquels il porte le moins de créance, son jugement doit sans doute lui servir à ne pas leur donner plus de valeur qu'ils n'en méritent. Je croirais donc présenter une fable ridicule, et dont le bon sens du lecteur devrait faire

justice, si je disais que Robespierre ou Saint-Just employassent des moyens d'insinuation, d'argent, pour mettre les gens de leur parti. Ni l'un, ni l'autre ne furent des corrupteurs; ils avaient alors des moyens beaucoup plus courts et plus expéditifs que la corruption.

Voici l'exacte vérité des faits.

Ceux qui ont connu Saint-Just s'accordent à dire qu'il était un despote indomptable. Dans ses missions à l'armée, il s'intitulait le représentant du peuple, envoyé extraordinaire. A la faveur de ce titre suprême, il dominait, ou plutôt opprimait ses collègues. Plusieurs fois il avait contrarié les réformes salutaires que voulaient opérer Lacoste et Baudot; La souplesse et la docilité, qu'il avait trouvées dans Pichegru, l'avaient incliné vers le servile exécuteur de ses volontés : il le traitait avec une prédilection particulière. Le caractère tout différent de l'inflexible Hoche, qui ne reconnaissait de maître que son devoir et la loi, l'avait fait traiter d'une manière toute contraire.

Lors de la jonction des deux armées,

de la Moselle et du Rhin, j'ai dit que *Saint-Just* voulait donner le commandement en chef à Pichegru ; Lacoste et Baudot voulurent le donner à son rival, dont ils avaient jugé les talens supérieurs et la bouillante activité ; *Hoche, Hoche, c'est Hoche qu'il faut absolument,* s'étaient-ils écrié dans la délibération ; leur avis avait prévalu. Les succès qui couronnèrent si bien la justesse de cet avis, n'étaient pas faits pour appaiser la colère de *Saint-Just ;* le trait suivant ne contribua pas peu à l'augmenter. Cinq jours avant la bataille de Weissembourg, dans laquelle les lignes furent reprises, Saint-Just et Lebas demandèrent à Hoche communication de son plan ; celui-ci se rappellant que l'attaque de Kayserslautern avait échoué par la divulgation de son projet, s'obstina à le leur refuser par cette raison : *J'ai besoin du secret,* leur avait-il dit, *je réponds de la victoire* ; et la victoire avait justifié son refus. Rien ne pourra désarmer l'orgueil féroce qu'il a blessé.

Les ordres qu'il reçoit du comité de

salut public, lui prouvent clairement qu'il est devenu suspect : il propose l'invasion du pays de Trèves, son plan est rejetté. Il s'est adroitement ménagé des intelligences dans Luxembourg ; cette forteresse, placée si près de lui, manquait de moyens de défense : il en prévient le comité, seul capable alors de trancher le nœud de cette savante intrigue ; le comité renvoie, avec hauteur et mépris, un projet si politique.

En vain cherche-t-il, dans l'immensité de ses occupations, une distraction aux peines que l'animosité lui suscite ; en vain se prépare-t-il à vaincre ses ennemis par de nouveaux triomphes. Sans doute l'armée de la Moselle va recueillir les fruits de l'active organisation qu'elle a reçue de son jeune chef. Je la vois suivre l'heureuse impulsion de victoire qu'il lui a donnée ; mais à Arlon, à Charleroy, à Fleurus, c'est un autre héros qui la commandera ; Hoche n'est plus au milieu d'elle.

Il n'était pas facile d'arrêter Hoche ;

au sein d'une armée dont il était adoré. Pour oser, sur lui, cet acte de tyrannie, il fallait le séparer des compagnons de sa gloire, l'isoler des monumens de ses triomphes. On ne pouvait le dépouiller de son commandement, sans un prétexte plausible : sur les perfides insinuations de Saint-Just, le comité trouva celui de le nommer général de l'armée d'Italie ; on lui donne ordre de se rendre, en conséquence, à Nice. Hoche était bien loin d'appercevoir le sort qui l'attendait. La peine qu'il éprouve à quitter ses amis est consolée par l'espérance qu'on lui présente, de servir ailleurs plus utilement sa patrie. Les adieux touchans qu'il fait à l'armée peignent la tranquillité de son ame, et son empressement à voler partout où l'appellent son devoir et le service de son pays.

Après quelques jours d'une marche forcée, il venait d'arriver à Nice. Sa première pensée, en descendant de voiture, était de dérouler ses cartes de guerre. Il s'occupait déjà de dresser le plan

plan de la campagne qu'il croyait entreprendre; il faisait, avec son fidelle Mermet, un frugal repas composé de pain et d'olives; il n'avait pas pris un moment de repos, il n'avait pas encore tiré ses bottes, qu'il voit entrer dans sa chambre le général ****. Croyant avoir affaire à l'un de ses subordonnés, il lui offrait gracieusement de s'asseoir à la table fraternelle; celui-ci refuse. C'était l'agent du comité de salut public, qui, chargé de l'exécution du mandat d'arrêt, se trouvait à point nommé pour saisir sa proie; il fait connaître sa mission. *Pardon, général*, lui dit froidement Hoche, *j'ignorais que vous fussiez un gendarme, j'allais me coucher, j'ai besoin de repos, et ma conscience me permet de dormir. Je ne puis être à vos ordres avant demain matin.*

La seule pensée qui fût venue dans la tête de Hoche, en se sentant ainsi frapper, c'est que son arrestation était l'effet d'une méprise. Rien ne lui paraissait plus rassurant que le voyage de Paris. Fort de son

innocence, il avait l'ingénuité de croire qu'il lui suffisait d'être entendu pour être renvoyé plus glorieusement à ses fonctions. Il obtient des gendarmes qui l'amènent, d'être conduit directement au comité de salut public. Saint-Just l'apperçoit, en passant dans l'anti-chambre, c'est à lui-même que Hoche s'adresse, demandant justice. *On vous fera tout-à-l'heure celle que vous méritez*, lui répondit sèchement le proconsul, insultant au malheur, et ne pouvant contenir la joie qu'il éprouvait d'avoir en sa puissance la victime de sa haine. L'instant d'après, il sort du comité, donne lui-même aux gendarmes l'ordre de conduire Hoche en prison. Il est d'abord mené aux Carmes, bientôt transféré à la Conciergerie.

Jusqu'ici nous avons vu Hoche dans une position pleine de hasards et d'obstalces. Pour percer la foule, il lui a fallu plusieurs fois dévouer sa vie ; c'est par des fatigues, par des sacrifices ; c'est en s'élançant au-delà des bornes connues de la valeur, qu'il a vaincu ses rivaux. Son

élévation est le prix des efforts d'une intrépidité surhumaine ; mais dans les dangers il était soutenu par les espérances du succès, par tous les prestiges de la gloire, par l'enthousiasme, par la fièvre de l'honneur. Plusieurs fois la mort avait failli l'atteindre ; mais la généreuse ambition qui le consumait, lui en dérobait la vue. La mort même entrait dans ses calculs et dans ses vœux, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi ; car, s'il mourait au champ de bataille, sa carrière était remplie, puisqu'il descendait dans la tombe accompagné de l'estime de ses concitoyens.

Ici la scène change. Ces journées brillantes de tant d'éclat s'obscurcissent tout-à-coup ; ces bras, si terribles aux ennemis de la France, sont chargés d'indignes chaînes. Cette moisson de lauriers est penchée, flétrie ; ce théâtre de gloire se change en un cachot. Hoche entre à la Conciergerie.

C'est dans ce changement de scène qu'il est curieux de suivre l'homme ; c'est dans les vicissitudes de la fortune qu'il est pos-

sible de le juger avec certitude, et l'épreuve de l'adversité donne la véritable mesure de son caractère.

Hoche est loin de démentir, dans le malheur, la force d'ame qu'il a annoncée dans les missions difficiles confiées à son courage. Sans doute le sentiment de l'indignation profonde l'accompagne dans la prison où l'injustice l'a plongé ; mais, au milieu de la douleur de tant d'autres victimes, il se croirait *méprisable* de sentir la sienne. L'oppression la moins méritée ne lui semble pas donner le droit de l'arrogance, et cette jactancieuse sensibilité ne lui paraît autre chose que de l'égoïsme. La peine qu'il endure ne doit pas lui être plus cruelle que celle soufferte hier par son concitoyen. Le jour où il s'est jetté dans le torrent de la révolution, il a dû prévoir qu'il pouvait être entraîné par elle ; il sait que

> . . . . Les persécutions
> Sont l'ordinaire effet des révolutions.

Sa tête peut tomber ; mais, le 14 juillet 1789, ne l'a-t-il pas donnée à la patrie ?

mais sa plainte personnelle doit-elle être préposée à celle de ses compagnons d'infortune ? ses cris doivent-ils retentir exclusivement dans l'Europe et dans l'immensité des âges ? Non. Il fut modeste dans la prospérité, il sera décent dans le malheur ; *Anitus et Melitus peuvent bien le faire périr, mais ils ne peuvent lui nuire.*

Alors la mort, la mort aveugle se jouant de la vie des meilleurs citoyens, précipitait dans son urne profonde les amis et les parens ; la tyrannie se faisait un amusement bizarre de rapprocher dans le tombeau les partis, et d'accoupler, dans le même instant du supplice, les hommes dont la vie offrait le spectacle de l'opposition la plus diamétrale, et souvent de l'inimitié déclarée ; alors l'innocence elle-même était bien loin d'être une défense contre le glaive. La sécurité que Hoche trouve dans la sienne, lui donne une tranquillité parfaite ; il est calme comme il est pur.

Il avait porté quelques livres dans sa

prison. Il en avait fait un choix analogue au goût de son esprit, naturellement disposé à la philosophie : c'étaient, entre autres volumes, *les Epîtres de Sénèque* et *les Essais de Montaigne*. Il avait espéré rencontrer quelque soutien dans ces lectures. Les épîtres de Sénèque lui avaient semblé devoir présenter des leçons de morale propres à sa position particulière. Dans ces beaux chapitres de stoïcisme, il rencontrait beaucoup de passages qui répondaient à la vigueur de son esprit ; mais il n'y trouvait rien qui le satisfît par une ressemblance assez précise avec sa circonstance personnelle. C'est que son ame était montée à un ton de résolution tellement énergique, qu'aucun conseil, aucune consolation de la philosophie, ne pouvaient égaler la hauteur où il s'était placé. Une épître cependant avait fixé son attention, c'est la *quatre-vingt-onzième*. Après avoir, dans cette épître, parlé de l'incendie qui venait de consumer la ville de Lyon, Sénèque passant, pour ainsi dire, en revue toutes les misères humai-

nes, démontre qu'il est possible au vrai sage de se placer hors de leurs atteintes. Hoche avait été particulièrement frappé de la dernière phrase, qui finit ainsi : *Non sumus in ulllius potestate , cùm mors in nostrâ potestate est;* Nous ne sommes au pouvoir de personne, quand la mort est en notre pouvoir.

Cette dernière phrase lui paraissait, elle seule, valoir tous les volumes composés sur la philosophie. Il l'appelait le code entier du courage. On lui a souvent entendu dire depuis, que celui-là n'était pas républicain, qui n'avait point pris dans son cœur cette résolution supérieure à la puissance de tous les tyrans.

Aux Carmes, il avait fait connaissance avec la citoyenne Beauharnais, (depuis femme Buonaparte) ; à l'aide d'un miroir, elle l'instruisait des assassinats qui signalaient chaque jour.

Il était condamné à voir bientôt de plus près ces scènes horribles à la Conciergerie. Tous les jours quelques-uns de ses camarades de chambre montaient

au tribunal révolutionnaire, c'est-à-dire, à l'échafaud ; mais comme si le spectacle de la mort ne se reproduisait pas à ses yeux d'une manière assez fréquente, les choses les plus étrangères semblaient concourir à lui en retracer l'image. Par une inconcevable singularité, ouvrait-il le volume des *Essais de Montaigne*, la page sur laquelle il tombait, se trouvait toujours être celle du chapitre intitulé :

Que c'est philosophe que d'apprendre à mourir.

La personne dont il tenait le livre avait sans doute été malheureuse, elle l'avait souvent ouvert à cet endroit, et le plis dont le livre avait contracté l'habitude, le faisait naturellement ouvrir au chapitre de la mort, comme pour y ramener sans cesse son lecteur.

Hoche, dans toutes les circonstances de sa vie, avait envisagé la mort d'un œil assez fixe, pour prouver combien il la méprisait ; mais, soit qu'il fût ennuyé de disserter avec elle ; soit que son ame, concentrée au-dedans d'elle-même, rejetât tout autre aliment que celui de la

méditation ; soit que, déjà dégagé dans sa pensée des liens terrestres du corps, son esprit regardât comme peine inutile toute culture nouvelle ; soit que la philosophie, qui a pour objet d'apprendre à mourir avec fermeté, lui semblât avoir atteint son but, lorsque ses mâles leçons nous ont pénétré de cette disposition, il jetta les livres, et renonça tout-à-fait à la lecture.

L'air pensif que ses camarades avaient jusqu'alors remarqué en lui, que quelques-uns avaient pris pour de la tristesse, cet air sombre fit place à l'enjouement. La gaieté folâtre effaça cette teinte de mélancolie qui l'avait dominé ; on ne vit plus Hoche occupé que de rire, de dormir, et même de boire ; car, violant alors les règles de sobriété dont ils était l'exemple, il se livra à la table. La bonne chère lui parut pour un prisonnier attendu par le tribunal révolutionnaire, une distraction plus certaine que tous les écrits de la philosophie ; il eut des liaisons amoureuses, avec des femmes connues jusqu'alors par leur honnête-

té, que la prison seule peut-être avait rendues galantes, et que la ressemblance d'infortune réunissait, dans le même projet de conduite. A voir le régime purement physique que suivait Hoche à cette époque, on eût dit qu'il voulait dépenser toute sa vie, afin d'en laisser le moins possible au bourreau.

Cette ivresse passagère ne lui avait rien ôté de sa présence d'esprit; mais ses paroles, sérieuses auparavant, étaient devenues des bons mots.

C'est bien dans ces temps affreux, où la mort saisissait au hasard ses victimes, celles que la réflexion avait pu préparer, et celles que la raison avait le moins prémunies contre l'instant fatal; c'est bien alors que le philosophe, assez malheureux pour assister à ce spectacle de carnage, a pu vérifier sur les autres et sur lui-même les données qu'il avait cru apercevoir dans un temps tranquille. Les observations les plus communes ont fourni la preuve que le caractère de l'homme le suit dans les derniers momens, et que

ses traits, déguisés par une longue suite d'efforts, percent et reparaissent alors avec plus de force ; l'avarice, l'amour du jeu, toutes les passions dominantes ne s'éteignent pas même près du tombeau.

Un notaire venait d'être condamné ; le bourreau lui coupait les cheveux. Alors même qu'il était à jamais retiré du monde par son irrévocable arrêt, on le voyait retenir dans ses mains les titres et contrats qui avaient été la cause de sa condamnation.

Un financier fort riche, dont la vie entière avait été macérée de privations, ne fut pas moins remarquable par son avarice. Au moment de monter dans la voiture fatale, Hoche l'aperçut cachant dans ses souliers des assignats et des pièces d'argent qu'il était parvenu à soustraire à l'investigation du geolier. *Que veux-tu faire de cet or, malheureux!* lui demanda-t-il. — *Parlez plus bas*, lui répondit le financier.

A la Conciergerie, dans la chambre de Hoche, il y avait un poëte ; on pense bien que ce poëte faisait des vers, il lui

fallait des auditeurs. Desireux d'obtenir le suffrage de Hoche, il le persécutait depuis quelques jours, pour lui lire une tragédie qu'il venait de composer. Après beaucoup de résistance, Hoche consent à l'entendre, l'ennui le gagne, bientôt le sommeil; le poëte poursuivait sa lecture, sans s'appercevoir de lam anière peu attentive dont il était écouté. Sa lecture est achevée, il se jette sur Hoche, le réveille et lui demande avec instance, son opinion sur sa pièce. *Je pense*, lui répondit froidement Hoche, *que vous êtes placé ici par le comité de salut public pour avancer mon supplice par le supplice de l'ennui.*

Hoche avait l'habitude de se faire apporter des bouquets de fleurs dans sa prison; il aimait à recréer sa vue par quelques souvenirs de la campagne, il voulait se délasser de la mechanceté des hommes, par quelques images de la nature. Un jour on lui avait envoyé un bouquet de roses; il croyait ce jour là même paraître au tribunal révolutionnaire, il dis-

tribua une rose à chacun de ceux qu'il croyait accompagner à l'échafaud. Son jugement fut différé, tous ses camarades furent condamnés, tous périrent la rose à la bouche.

Mais cette gaieté folâtre était loin de lui donner le contentement dont elle était l'apparence ; il ne pouvait trouver le bonheur dans les objets extérieurs, il va le chercher au-dedans de lui-même ; son oisiveté lui devient d'ailleurs tous les jours plus à charge, il a besoin d'exhaler quelques-unes de ses pensées, il voudrait fixer, sur le papier les souvenirs de ses observations. Le morceau, échappé de sa plume m'a paru d'une originalité trop piquante, dans sa situation malheureuse, pour ne pas le citer tout entier.

« En ce temps-là je rêvai que, pour » mes pêchés, mes bons amis, toujours » enthousiastes de mon salut et de mon » repos, m'avaient fait conduire à la » Conciegerie ; c'était le 27 de la lune de » G.... Je ne raconterai pas les détails » du voyage, quoique piquants ; j'espère

» bien, ainsi que de raison, en dédomma-
» ger le lecteur entre les mains duquel
» tombera ce manuscrit, qui n'est qu'un
» effet de l'imagination engourdie par les
» fréquentes libations d'un dîner pris chez
» un amateur. . . . .
» . . . .

» Après ces tristes images qui, je dois
» le dire, n'avaient aucune vraisemblance,
» je me trouvai tout à coup transporté
» dans le quartier des femmes ; et, en
» ma qualité d'observateur, je me mis à
» regarder ; et afin de donner moins de
» doute sur mon plan, je ne parlai que
» très-peu, buvant beaucoup, et en ap-
» parence dormant de même ; je réussis
» à me faire passer pour le plus stupide
» des hommes, ce qui, suivant la vrai-
» semblance, dût m'humilier beaucoup
» et réjouir les *beaux esprits*, avec les-
» quels j'étais *encloaqué*.

» A l'aide de mon masque, je préten-
» dais découvrir les signes de certaines
» personnes qui s'offraient à mes regards,
» et les frappaient par différentes attitu-

» des ; je m'étonnais de voir, en un pa-
» reil lieu, des gens que, pendant mon
» réveil, j'avais vu donner des lois à la
» France ; et, comme certains griefs,
» que j'avais jadis approfondis, m'aigris-
» saient contre eux, je dois à la vérité
» d'avouer que j'étais prêt à m'en réjouir,
» lorsque la réflexion naturelle que j'y
» étais moi-même, vint frapper mes sens
» étonnés.

» J'en étais là ; lorsque je me vis envi-
» ronné tout-à-coup, et, comme par mi-
» racle des *préjugés* que j'avais frondés
» avant ma prétendue détention ; avec eux
» étaient des spectres qui m'adressaient
» les discours les plus ridicules. *Ah!* leur
» dis-je, *messieurs veuillez bien dispa-
» raître encore, et entraîner avec vous
» dans l'abîme votre estimable livrée ;*
» ce qu'ils firent, en poussant des cris
» singuliers qui attirèrent un orage voi-
» sin qui faillit m'engloutir avec ces mons-
» tres. Le calme ayant succédé, du sein
» d'une épaisse fumée sortirent les per-
» sonnes, que je vais entreprendre de

» décrire ; elles étaient presque nues : » avec qu'elle facilité ne les jugeai - je » pas ?

» La première, qui se présenta à mes » regards étonnés, fut une grasse personne » qui, au milieu d'un cercle, s'occupait, » avec une gravité germanique, à man- » ger une *tartine* de pain et de beurre, » pour l'édification de ses 76 quartiers : » cette dame, avec la figure la plus rubi- » conde, retraçait aux yeux la délicate » princesse de Theudertontronck, dont » elle descendait. Les critiques des quar- » tiers, qui sont ceux qui s'emparent or- » dinairement des nouveaux arrivés, me » dirent qu'elle était là pour avoir patrio- » tiquement excité une discussion matri- » moniale, entre un ex-chanoine, prési- » dent du district de la dame, et un petit- » collet, membre d'un département voi- » sin, et trompette juré-crieur de la so- » ciété du lieu. Il est à remarquer que, » pour ce scandale, les trois parties avaient » été amenées et accusées, selon les *us*, » de contre-révolution.

» *Remarquez*

» *Remarquez-vous*, dit un grand
» homme sec qui se trouvait à mes côtés,
» *la dame que vous voyez tricoter à la*
» *gauche de madame de L.....; avec*
» *l'air le plus doux et le plus affable*,
» *le son de voix le plus enchanteur; elle*
» *est la fille d'un roturier estimable*,
» *qui l'eut été d'avantage si, par la sot-*
» *tise de l'éducation qu'il souffrit qu'on*
» *donnât à son enfant*, *elle n'était pas*
» *devenue un modèle de ridicule. Vous*
» *en serez amoureux si elle vous lance*
» *un regard*, *et lui tournerez le dos si*
» *elle entreprend de vous parler de gens*
» *comme il faut. Elle a été bonne mère*,
» *bonne épouse*, *mais toujours dédai-*
» *gneuse amie; elle eut pu faire une*
» *citoyenne estimable; mais.....*

» *On n'a pas plus l'air de la bonne*
» *compagnie que la citoyenne F.....*
» *Elle dessine et peint passablement;*
» *elle peut être aimable; les dégoûts*
» *d'un premier mariage l'empêcheront*
» *d'en contracter un second. Elle joue*
» *la petite santé*, *et voudrait qu'on la*

» *crût accomplie ; mais elle fait des*
» *mines ..... Sa tournure, qu'elle s'ef-*
» *force de rendre voluptueuse, n'est que*
» *nonchalante ; du reste elle a un juge-*
» *ment passable des bonnes choses ; il*
» *est fâcheux qu'elle soit détenue elle*
» *ferait les délices d'un rentier.*

» *Sophie qui vient ensuite, est une*
» *bonne grosse fille, qui ne sait trop*
» *comment se tenir : aussi marche-t-elle*
» *en tricotant du matin au soir. Elle a*
» *le teint plus éclatant que sa sœur, et*
» *est moins réfléchie. Quoiqu'elle ait la*
» *vue basse, elle aurait été bonne mer-*
» *cière ; sa sœur peut faire l'épouse d'un*
» *architecte.*

» *Des trois femmes qui ferment le*
» *cercle, l'une est une bonne mère, que*
» *la tendresse, pour son fils, a conduite*
» *ici ; la seconde mange comme la troi-*
» *sième parle, c'est-à-dire, autant que*
» *quatre.*

» *Revenez ici tous les jours ; vous ver-*
» *rez le cercle tel qu'il est maintenant.*
» *A voir ces femmes, vous les croiriez*

» *parfaitement unies; point du tout : la*
» *nature humaine est ici ce que vous*
» *l'avez connue ailleurs; par-tout elle*
» *se ressemble. Les ânes doivent baire,*
» *et les femmes médire les unes des*
» *autres. Prenez ces femmes séparé-*
» *ment; vous m'en direz des nouvelles.*
» Je me le promis bien; mais comme je
» connaissais celle dont j'ai parlé plus
» haut, je préférai m'entretenir d'autres
» objets. Je pressai mon dîner; et bientôt
» après je revins à ma grille ordinaire,
» où bientôt je trouvai l'occasion d'exercer
» la discrétion d'une de ces dames, qui
» dînait avec son mari, logé dans la cham-
» bre où je me trouvais. En bonne pa-
» triote, elle trouvait assez agréable de
» me faire part de quelques détails sur
» les aristocrates qui formaient tableau
» près du quatrième pilier; après m'avoir
» entretenu particuliérement, elle me
» parla en ces termes :

» *Il est fâcheux que vous ne puissiez*
» *entendre les conversations de ces da-*
» *mes; elles vous édifieraient : tant sont*

» *jolis les principes qu'elles professent !*
» *l'une, fille d'un commissaire qui*
» *lui fit une dot de 100,000 livres, a été*
» *dénoncée par son époux, président du*
» *club de leur ville, pour avoir, par les*
» *conseils d'un prêtre réfractaire, mé-*
» *dité un divorce tendant à faire remet-*
» *tre les 100,000 livres; elle ne veut ab-*
» *solument parler qu'à des nobles. At-*
» *tendez trois heures, vous la verrez*
» *s'entretenir avec un laquais, qu'elle*
» *croit capitaine de cavalerie et émigré.*
» *Sa voisine a eu onze enfans, dont*
» *neuf vivent et sont en bas âge; elle*
» *est ici, pour avoir voulu dignement*
» *soutenir le nom de son époux qui sert*
» *sous Condé....... Comment*, m'é-
» criai-je, *la vanité peut entrer ainsi*
» *dans la tête d'une mère de famille !*
» *elle oublie ses enfans, pour soutenir*
» *de vains noms ! O père de la nature,*
» *nous fis-tu différens les uns des autres,*
» *et pourquoi nous forme-tu avec des*
» *cœurs si vils !.... Oh !* répliqua la per-
» sonne qui entendait ma sotte exclama-

» tion, *ne vous y trompez pas : les*
» *préjugés sont enfans de l'erreur et non*
» *de la nature.*

« *Poursuivons : Vous voyez ces deux*
» *femmes qui viennent de s'accabler de*
» *politesses ; elles ne se sont vues qu'ici ;*
» *connaissant leurs noms réciproques,*
» *elles sont devenues amies inséparables ;*
» *et comme leur cas est des plus graves,*
» *elles font retentir ces sombres voûtes*
» *de phrases qui annoncent qu'elles veu-*
» *lent, ne pouvant faire autrement, aller*
» *à l'échafaud pour le roi et la religion*
» *de leurs pères. Chacun sait pourtant*
» *qu'elles étaient, lors de l'existence*
» *de l'un et de l'autre, femmes galantes*
» *et esprits forts, jusqu'au scandale de*
» *leur sexe !*

» *Les trois autres sont deux conseil-*
» *lères et une baillive, qui invectivent*
» *la terre et les cieux d'avoir perdu et*
» *leurs terres et leurs gens.* »

Après avoir lu cette piéce on est étrangement surpris de ce qu'elle présente : les uns s'imaginaient lire une déclamation contre la republique ; ils n'y ont trouvé

qu'une fine ironie versée sur les ennemis de la république : d'autres s'attendaient aux lamentations d'un prisonnier tristement occupé de déplorer son sort, et racontant longuement les moindres détails de sa captivité ; on ne trouve qu'un mortel supérieur à son sort, un homme libre au milieu des fers, effleurant à peine l'injustice dont il est la victime, et n'en parlant que pour en rire comme d'une chose qui lui soit parfaitement étrangère. Quant à moi, rien ne m'a paru plus digne d'être offert en exemple aux hommes qui ont beaucoup souffert, mais dont les ressentimens surpassent encore les souffrances, que ce dédain silencieux d'un illustre opprimé. Cette résignation est le vrai courage ; c'est la pratique littérale de ces paroles que Epictecte emprunte de Cléanthe. « *O Ju-*
» *piter ! et toi destinée, conduisez-moi*
» *au terme que vous m'avez fixé. Oui,*
» *je vous suivrai volontiers ; quand je*
» *serais même assez lâche pour m'y*
» *refuser, je ne serais pas moins forcé*
» *de vous suivre.* »

Ainsi s'exerçait Hoche à lutter contre

l'infortune ; ainsi, pendant que les ames faibles sont abattues et flétries par l'adversité, les ames fermes prennent au sein du malheur une trempe plus parfaite ; elles en reçoivent un ressort plus vigoureux, qui les prépare à subir les chances non moins périlleuses de la prospérité.

O neuf thermidor, que tu serais un jour parfaitement heureux et digne de toutes nos bénédictions, si ton influence se fût bornée à briser les fers d'hommes tels que Hoche, et à faire ces er l'effusion du sang humain !

Pendant que Hoche était plongé dans les cachots, Pichegru jouissait tranquillement de sa liberté. Hoche sortant de la Conciergerie, dans l'état du plus affreux dénuement, était réduit à solliciter, pour les premiers besoins de son existence, un reste d'appointemens qui lui étaient dus lors de son arrestation ; alors Pichegru vivait dans l'opulence, à la tête d'une armée qu'il faisait périr de faim. Pendant que Hoche était forcé à demander sa réintégration, dans les anti-chambres du

comité de salut public, Pichegru protégeant de tout son crédit les ennemis de la république, accablait d'outrages ses fidelles amis. Le chant des hécatombes était hurlé dans son camp; il organisait les défaites de Manheim et de Kell, qui devaient couronner les longues souffrances de son armée. Ce méchant homme était alors sourdement jaloux de Jourdan, comme il l'avait été de Hoche; et Carnot qui aimait autant sa souplesse qu'il haïssait l'inflexibilité de Hoche, l'aidait au mieux dans ses passions vengeresses. Cependant les lauriers de la Hollande couvraient le front de ce plat ambitieux, et ses partisans l'élevaient au ciel; mais le masque est tombé, et l'histoire ne laissera point ignorer à la postérité que le modeste Jourdan est celui qui, par l'audacieuse création de l'armée de Sambre et Meuse, et par la savante direction qu'il lui donna, rendit, par *Fleurus* à Pichegru, le service que Hoche lui avait rendu à Weissembourg, celui d'être un héros à bon marché. L'hiver et la glace ont fait le reste.

Après l'avoir, pendant un mois, abreuvé de refus humilians, Carnot consent enfin que Hoche rentre dans le service : le comité de salut public lui confie le commandement de l'armée des côtes de Cherbourg. Ce n'est plus sur un théâtre où son génie puisse développer ses ressources contre des ennemis dignes de sa bouillante intrépidité ; c'est contre des français qu'il va combattre. Chaque laurier qu'il va cueillir coûtera des larmes à sa patrie ; plus sa gloire sera grande, plus elle sera déplorable. Il est citoyen avant d'être guerrier : combien de fois, portant des regards d'envie vers ce champ de bataille où ses triomphes, quelquefois plus périlleux, étaient du moins plus honorables, parce qu'ils étaient plus profitables à son pays, combien de fois il s'écriera : *Que ceux qui battent tous les jours des Prussiens sont heureux !*

Successeur de tant de généraux, sous qui la guerre de la Vendée n'avait fait que s'aigrir et s'étendre, il sonde d'une main sûre cette plaie douloureuse ; un coup

d'œil a deviné le vrai remède, et ce coup d'œil est certain, parce qu'il est celui du cœur.

A son arrivée, il trouve le fiel dans tous les cœurs, le glaive et le poignard dans toutes les mains. Il a sous les yeux un spectacle de forfaits que n'avaient point encore imaginé les hommes dans les fastes de leur délire ; un spectacle auquel on ne trouve rien de ressemblant dans les histoires, qui toutes cependant offrent tant de scènes de barbarie.

Le massacre de quarante mille Romains par Mithridate, celui de huit mille Français en Sicile, par Pierre d'Arragon, n'éclatèrent point sur les sujets de ces princes : la Sicile a vu des massacres réfléchis, explosion de cruels ressentimens, long-temps comprimés ; mais ce qu'on n'avait jamais vu, c'est une nation distinguée par l'aménité de ses mœurs, se diviser en deux partis, dont l'un, au nom d'un dieu de paix, se charge d'égorger tranquillement l'autre. Spectateur impassible de ces froides fureurs, Hoche recher-

che, et bientôt en a démêlé le principe.

Il reconnaît la trace d'anciens dissentimens religieux, dont le despotisme, qui n'est fort que par les divisions, s'était plû toujours à nourrir les levains. Pour prouver l'excellence de la république, il s'attache à la montrer jalouse de régner seulement par l'union et l'amour.

Jetté hors des règles de la vraie politique par le péril imminent des circonstances, et la nécessité de résister de vive force, le comité de salut public s'était trouvé entraîné dans un système d'extermination aveugle; Hoche ne craint point, pour son début, de proposer un système de clémence raisonnée; sans penser à la défaveur qui peut résulter contre lui de la proposition d'un pareil amendement dans la conduite du gouvernement, il prend sur sa responsabilité l'initiative de la douceur: il écrit au comité de salut public, comme le premier article de son plan de campagne, *quelques proclamations feraient plus que des pièces de 16.*

Mais clairvoyant dans son indulgence,

il ne confond pas les agens soldés par l'Angleterre, ces chefs impétueux par ambition, ou féroces par désespoir d'orgueil, avec cette multitude immense de misérables, poussée par le besoin si puissant sur le malheur, ou par la terreur du fanatisme si puissant sur l'ignorance; c'est pour ceux-ci qu'il invoque la tolérance qui appaise, la douceur qui persuade, la fraternité qui concilie les intérêts par tous les sacrifices de la générosité; quant aux chefs, et quant au gouvernement infâme dont ils sont les instrumens, il leur réserve, dit-il, *la capitulation des bayonnettes*.

Cette distinction sage devient pour lui la base d'un double plan.

Tandis que ses armes poursuivent les chefs à toute outrance, qu'il traverse tous leurs complots par la célérité de ses mouvemens, qu'il déconcerte leurs espérances par sa surveillance infatigable, universelle; qu'une distribution habile de ses postes sur tous les points de la côte, intercepte toute communication extérieure, prévient tout envoi de secours en hommes

et en munitions; en même temps sa généreuse modération offre sans cesse à ceux que l'erreur égare, le vœu de la reconciliation. Ses proclamations, sagement calculées, s'adressent aux passions aigries, pour les adoucir; à tous les intérêts particuliers, pour les rattacher à l'intérêt général : s'il ne peut leur faire sentir encore la justice du gouvernement républicain, il les dispose, par des moyens lents et doux, à ce sentiment, en leur montrant d'abord la grandeur, la nécessité de la républque; le vaste développement de ses moyens militaires n'est lui-même qu'une proclamation matérielle de son irrésistible puissance. C'est ainsi qu'une terreur salutaire devient le commencement de la sagesse, et que l'empire de la force lui sert à fonder l'empire de la raison.

Armé de la foudre, il se borne à faire sans cesse briller sa menace; il veut épouvanter pour être dispensé d'anéantir : comme ce temporiseur célèbre, à qui Rome dut la défaite de l'ennemi le plus redoutable, il marche plus surement à

la victoire en paraissant l'éviter : c'est là prudence qui conseillait à Fabius ce système de ménagemens ; Hoche ne cède qu'à l'humanité. Il sentait que, dans les guerres civiles, on n'a jamais le droit de considérer son concitoyen comme son ennemi, que la perte d'un seul homme est irréparable, et que le chef le plus habile est celui qui sait le mieux pourvoir à la conservation de tous.

En vain de jeunes guerriers prenant toujours conseil de leur âge, plus que de la sagesse, s'obstinent à ne voir la garantie du civisme que dans les partis violens ; Hoche résiste à leurs clameurs, comme il a résisté à l'impétuosité bouillante de son propre courage. Il sait que toute louange est passagère, qui n'est pas fondée sur le bonheur public ; dédaignant la gloire facile des destructeurs du monde, il aime mieux conserver et féconder la terre que la ravager ; il préfère l'amour paisible et la reconnaissance des peuples à leur admiration aveugle, aux hommages insensés du vulgaire, si souvent semblable dans

ses jugemens à ces victimes du sacerdoce sanguinaire, qui benissaient les dieux en expirant sur leurs autels.

Jusqu'alors le pillage, l'incendie, les meurtres, avaient été à l'ordre de tous les jours; c'est avant tout dans la répression de ces excès, presque justifiés d'ailleurs par le triste droit de représailles, que Hoche voit la véritable justice; et c'est dans une discipline austère qu'il en trouve le moyen.

Les troupes étaient retenues dans les cantonnemens, autant par le goût naturel de l'indépendance que par la facilité de toutes les jouissances, consacrées en quelque sorte par le droit de l'usage; Hoche prend le parti de les arracher à ce séjour d'oisiveté. Ceux qui ont calculé ce que coûte toujours de peine et de difficulté la réforme de l'habitude, concevront seuls combien Hoche eut de résistance à vaincre pour faire adopter, contre tous les intérêts ligués de la paresse, de la crapule, et de la cupidité, le systême des campemens.

Ce système était impérieusement commandé par le besoin de se défendre contre des surprises faciles. Les égorgemens partiels, les séductions journalières ne pouvaient trouver d'obstacle que dans l'ordre. La réunion des soldats dans les camps pouvait seule, en donnant la caution de la discipline, présenter le spectacle imposant de la force, qui commandât la soumission des ennemis, ou cette mobilité perpétuelle qui pût sans cesse les atteindre et punir leur rebellion.

Aux obstacles de la mauvaise volonté se joignirent des difficultés plus invincibles, celles de l'autorité suprême. Sous le prétexte de faciliter le système utile des campemens, d'établir le plus grand nombre de communications possibles entre les différens corps de troupes, le comité de salut public avait ordonné la coupe des haies.

Les haies, dans ce pays, sont autant de séparations qui investissent chaque propriété. Celles-ci n'avaient pas seulement l'inconvénient de gêner à chaque pas les

marches

marches des troupes ; elles avaient celui plus grave encore d'assurer aux rebelles mieux instruits des localités, la facilité d'épier incognito les détachemens républicains ; et après s'être ainsi préparé le moyen de tomber dessus à l'improviste, ils y trouvaient encore la protection de leur fuite en cas d'infériorité.

L'intérêt que Hoche prenait à la sureté des soldats semblait devoir le déterminer à presser de tout son zèle ce nivellement si avantageux ; mais le scrupule de l'équité fait taire toutes les considérations.

La correlation de l'industrie locale à la propriété du territoire lui paraîssent un objet digne d'observation ; il croit voir qu'en prodiguant à cette terre l'herbe qui naît de l'humidité, la nature avait elle-même indiqué aux habitans l'entretien et le commerce des bestiaux.

Les hayes qui ont l'avantage de fournir des bois de construction, de charronage et de chauffage, sont sur-tout d'une importance extrême dans ces pays, pour la division de chaque pièce de pacage,

pour la clôture assurée des bestiaux, et l'économie naturelle de gardiens; Hoche calcule l'influence que pourrait avoir la destruction totale de ces investissemens de territoire, auxquels chacun attache un prix inestimable, et dans le sage respect de cette propriété vraiment essentielle, la politique lui montre un moyen de réconcilier l'habitant intéressé des campagnes, avec la troupe républicaine, qu'il rend à ses propres risques, protectrice de l'agriculture.

Plein de cette opinion, dictée par le génie de la conciliation, il voudrait la faire adopter aux représentans du peuple; il ne s'intimide point des calomnies lancées par la violence, habituée depuis longtemps à ne voir, dans les plus sages ménagemens, que pusillanimité; mais ses instances ne sont pas mieux appréciées par les magistrats civils du pays dont il soutient si généreusement la cause. Qui le croirait? des administrateurs de district le dénoncent, comme protecteur des pillages qu'il s'attache si vivement à prévenir,

au moment même où son zèle pour la défense des propriétés obtient la suspension de l'ordre qui prononce l'abbatti général des haies; inébranlable contre tant d'ingratitude, *je suis heureux et récompensé*, dit-il, *puisque j'ai rendu service à la classe d'hommes la plus estimable.*

Constamment dévoué à la protection de l'agriculteur laborieux et paisible, il recommande sans cesse à ses troupes, il exige la discipline la plus sévère; plus les désordres s'étaient multipliés avec impunité sous ses prédécesseurs, plus il se sent engagé à démontrer que l'ordre et la probité sont les vraies distinctions que les républicains doivent placer entr'eux et les rebelles.

L'indiscipline est l'habitude la plus difficile peut-être à détruire : les vainqueurs des Romains, énervés par les délices de Capoue, ne furent plus sensibles, à la honte des défaites. Hoche commandait à des Français, il était sûr de ne les trouver jamais insensibles au langage de l'honneur; ce qu'il exigeait d'ailleurs de cha-

cun, il savait l'exécuter le premier; simple par goût, il vivait au milieu de ses troupes en camarade; toujours prêt à partager le lit de paille de ses grenadiers, ou leur pain de munition, il les eût fait rougir, de paraître plus difficiles que leur général; il portait, comme en triomphe, dans sa tente l'exemple de toutes les vertus privées, et si cet exemple importunait encore quelques *officiers collifichets* (suivant son expression) elles lui faisaient, dans la masse des soldats, autant d'amis dévoués que de témoins. Scrupuleux vengeur de la discipline, il n'en exagérait pas ridiculement l'importance; et s'il en punissait avec soin les infractions funestes, son indulgence savait en démêler à propos l'excuse: *tu ne veux pas que les soldats soient ivrognes*, écrivait-il à un officier, *ni moi non plus; mais examine qu'elles peuvent être les jouissances d'un homme campé, et qui trouve à se dédommager des nuits blanches qu'il passe! corrigeons pourtant les ivrognes, sur-tout lorsque l'ivresse les fait manquer à leurs devoirs; là seule-*

ment commence le tort; là seulement se montre la nécessité de la punition. Sa rigidité, ainsi compensée par la certitude de sa justice, était encore adoucie par l'aménité des formes. S'il adressait un reproche, ce n'était jamais une offense; ordonnait-il la répression d'un délit? un hommage dû à la discipline, déguisait la honte du châtiment. *Je te déclare que je n'aime pas qu'on avilisse les troupes que je commande*, répondait-il sévèrement au même officier, *je veux qu'elles soient honorées, parce que j'espère les rendre honorables.* Indifférent aux dénonciations fréquentes qui ne tombaient que sur lui, il les repoussait avec chaleur quand on se permettait de les diriger injustement contre ses troupes, parce qu'il était toujours plus prompt à réprimer les excès, qu'on ne pouvait l'être à s'en plaindre. *Je n'approuve aucuns désordres*, écrivait-il un jour, pour toute réponse, à un représentant qui lui transmettait les récriminations d'une certaine administration de district; *mais quels que soient leurs torts, je vou-*

drais bien que les défenseurs de la patrie ne trouvassent pas autant d'accusateurs parmi ceux pour lesquels ils se font égorger tous les jours. C'est ainsi que, médiateur prudent, il rapprochait par le besoin d'une estime réciproque les soldats et les citoyens ; à ceux-ci il commandait l'obligation du respect pour la république dans la personne de ses défenseurs, tandis qu'aux autres il imposait, avec le joug d'une discipline rigoureuse, l'habitude de mériter et le respect et l'affection. Le goût de l'ordre, si long-temps méconnu dans cette armée, lui rendait sa considération, le soldat apprenait avec plaisir à reconnaître un frère dans le citoyen, qui ne le traitait plus en brigand ; et si le souvenir d'anciennes persécutions fermait encore le cœur de l'habitant au doux besoin de la fraternité, le soldat du moins commençait à trouver dans les égards de son hôte la compensation de ses propres ménagemens. Ainsi la pratique de la discipline portait avec soi sa première récompense ; et c'est par le concert de cette

double fermeté que Hoche parvint à guérir la maladie invétérée de l'insubordination.

Dans une guerre où toutes les affaires avaient été trop souvent des assassinats réciproques, rétablir dans son armée l'ordre et la discipline, c'était diminuer la besogne de moitié ; c'était mieux que vaincre l'ennemi, c'était le désarmer. Par la cessation de toute vexation, il détruisait le motif spécieux des représailles ; en rendant à la confiance et à la sécurité le laboureur timide, à qui l'intérêt de sa personne et de ses propriétés avait fait prendre le fer de la vengeance, il enlevait au fanatisme sanguinaire tous ses prétextes ; c'était borner le reste des rebelles au métier avoué de vils assassins : mais c'était en même temps réduire son généralat à une surveillance de police, à des recherches de gendarmerie ; et combien d'autres eussent rougi de ravaler ainsi leurs fonctions ! Combien, par la prolongation coupable de désastres civils, eussent acheté l'illustration menson-

gère de grands guerriers ! Pour Hoche, fier de l'humilité volontaire de son rôle, il s'en badinait agréablement lui-même dans les lettres confidentielles de l'amitié. *Je fais*, écrivait-il à un ami, *je fais ce qu'on appelle la guerre des Chouans. Les drôles de gens ! on ne les voit jamais. Continuez, mes amis, d'enlever des villes d'assaut, de forcer des places inexpugnables, de gagner de grandes batailles ; et toi, continue de m'en envoyer, le premier, les immortels détails : de mon côté, lorsque nous aurons pris.... un prêtre ou un chouan, je m'empresserai de te transmettre cette grande nouvelle.*

S'il a déja tellement simplifié la guerre, que dans les ennemis qui restent il est sûr de ne plus avoir que des coupables à combattre, ces coupables, par l'habitude des localités, par l'accord de leurs fureurs atroces, par la force d'une opiniâtreté et d'un fanatisme infatiguable, n'étaient que plus difficiles à atteindre, plus redoutables à combattre.

Chargé du commandement unique de la petite armée de Cherbourg, il pouvait se regarder comme à la tête de la plus grande, si la grandeur d'une armée peut se mesurer sur l'étendue du théâtre qu'elle occupe. Dans tous les territoires des départemens occupés par ses troupes, il n'est pas un hameau, une seule route, qui n'offrît chaque jour les traces d'une affaire sanglante. Cependant, à cette armée des côtes de Cherbourg, le gouvernement ajoute celle des côtes de Brest. L'identité des ennemis à combattre et des plans à suivre, paraissait à Hoche une raison devant laquelle sa modestie doit céder; il accepte cette extension de commandement.

L'armée nouvelle va lui présenter encore les mêmes résistances que la première : dans le soldat, il trouve l'habitude des désordres et de l'indiscipline; dans l'officier, la morgue insolente de l'ignorance, qui contrarie ou qui modifie sans cesse les volontés de l'autorité supérieure; dans les administrations mili-

taires, la malveillance cupide qui spécule sur l'anarchie, favorise les dilapidations et combine elle-même les disettes. Il a la douleur de traverser de nuit une ligne toute entière de postes d'observation, sans être arrêté par aucune sentinelle ; il n'apperçoit dans chaque corps-de-garde que des ivrognes assis à table, au milieu de viles courtisannes. Par la constance de son zèle, par son infatiguable tenacité, par sa fermeté sur-tout, il abaissera tous ces obstacles : il pliera tous les caractères : il soumettra toutes ces passions au joug puissant d'une discipline uniforme, à l'empire de l'ordre public.

Déjà la licence est comprimée : Hoche a recréé en quelque sorte l'obéissance, la probité, le respect des propriétés. Cette armée, naguères le fléau des contrées qu'elle est venue défendre, en est maintenant la protectrice ; de celle-ci, comme de la première, déjà il peut dire : *l'esprit du soldat est bon ; il aime à bien servir ; mais il veut être commandé et encouragé : loin de nous ces hommes qui*

le regardent ou le traitent comme un vil mercenaire !

Malheureusement ces hommes et ces principes acquéraient alors chaque jour de la consistance. Déjà thermidor dégénérait ; arrachée des mains de la vigueur féroce, les rênes de l'Etat n'étaient ramassées par personne ; le char de la république ne marchait plus que par le seul effet de la dernière impulsion ; la liberté était stationnaire ; et l'on sait qu'en révolution, s'arrêter c'est bientôt rétrogader. Le royalisme n'osait encore se mettre en avant ; mais une faction de larmoyeurs se chargeait de lui ouvrir les voies. Au système rigoureux d'un comité sans pitié, succédait la molle condescendance d'un gouvernement sans vigueur, d'une régence d'eunuques et de femmelettes. Le pervertissement du langage préparait celui de la morale ; l'humanité commençait à défigurer les sentimens odieux. On admirait encore beaucoup la bravoure, mais pour se dispenser de l'imiter, la lâcheté empruntait les dehors de la lassitude, et

bien des gens étaient pressés de finir la guerre, dans la crainte de voir la république se consolider par un dernier et généreux effort. Au nom de l'agriculture et des familles éplorées, on rappelait des armées la junesse; on profitait de son ardeur et de sa sensibilité, pour égarer son cœur. Un décret impolitique força la consigne des camps; des milliers d'arrêtés dépeuplent en un instant les armées, et désorganisent la victoire. Les comités, les administrations civiles, toutes les autorités locales, prononcent à l'envi des réquisitions, des exemptions; et bientôt l'exemple donné par la lâcheté de quelques-uns, est suivi par le découragement de tous.

Jamais faute plus excusable dans sa cause, n'eût des résultats plus funestes. Hoche en calcula sur-le-champ les suites; il frémit, il essaya de résister : l'impulsion était donnée, la tranchée ouverte; le torrent de la réaction, qu'il avait prévue, rompit toutes les digues. Son armée était désorganisée par les désertions lé-

gales, elle fut dégarnie encore par l'envoi exigé de 2,500 hommes à l'armée de l'Ouest. A l'instant s'évanouit cette terreur salutaire de l'exécution des loix, qui, prolongée quelques jours de plus, allait finir par éteindre la guerre des chouans, sans effusion de sang.

Encouragée par l'affaiblissement de l'armée républicaine, la chouannerie réorganise ses assassinats, sous les auspices des petites municipalités ; elle y trouve ses moyens dans le dégoût qu'ont inspiré ses calomnies versées contre la république, dans ses relations natales, et dans l'effroi que répandent ses atrocités. Ici, l'apparence d'une bienveillance patriotique livre aux rebelles le secret des marches ; ils tombent en force sur des détachemens épars, les égorgent l'un après l'autre ; là, des assassins, pris les armes à la main, sont impudemment réclamés par une députation officielle de municipaux en écharpe ; on sait qu'ils ne manquent jamais de certificats, et ces certificats sont signés par les complices des coupables. Par-tout,

dans les fermes, dens les métairies, on offre aux chouans des retraites ménagées avec art, des vivres en abondance, des armes et des munitions volées aux *bleus ;* et les soldats républicains ne trouvent pas, même en payant, le morceau de pain de l'humanité, et l'hospitalité pour eux n'est que le tombeau.

Dans le sein des villes elles-mêmes, telle est déjà la corruption de l'esprit public ! A Rennes, le protecteur généreux de ces climats désolés, le général de l'armée républicaine, Hoche ne peut trouver, pour six cents livres qu'il offre par mois, un asyle où reposer sa tête ; il est réduit à réclamer un logement auprès du maire d'une ville qu'il vient défendre. Comment s'étonner de cet attiédissement, de cette dépravation des ames ? En vain aux bandes timides et fugitives des anciens chouans se joignaient, pour les diriger et leur donner le modèle de la scélératesse, des corps publiquement organisés d'émigrés nobles et prêtres, de déserteurs et d'escrocs ; en vain cette ligue impie du fanatisme et

du crime se livrait effontément aux forfaits les plus inouis, le vertige de la contre-révolution, qui déjà bouleversait toutes les têtes, avait introduit un système de clémence généreuse ; et, sous le nom d'amnistie, c'était l'impunité officielle que la convention avait offerte aux dévastateurs de ces contrées malheureuses. Des agens parleméntaires arrivaient de toutes parts pour prêcher la réconciliation ; et sans doute, pour assurer plus promptement le succès de ces rapprochemens fraternels, on avait choisi des hommes tarés d'incivisme. L'un d'eux, à qui l'on avait confié l'inspection de toutes les côtes, s'était obstiné à porter la cocarde noire en 1790 ; et des lettres saisies prouvaient qu'à cette époque ce même individu avait émigré ; le danger extrême de laisser des fonctions si importantes à un homme si justement suspect, détermina Hoche à solliciter sa suspension et son arrestation : il finit par l'obtenir.

L'idée que j'ai donnée de la sagesse et de la modération de ses dispositions pré-

cédentes, annonce combien son ame était faite pour apprécier le mérite de la générosité nationale; mais il voulait que, pour réussir, elle fût soutenue par sa toute-puissance. Hoche aussi demandait la paix; mais il savait qu'on ne la ramène point par la faiblesse; l'indignation que lui inspirait à cette époque la mollesse du gouvernement était à-la-fois civisme et humanité : il s'exprima avec courage. Que pouvait le bon sens d'un seul homme, au milieu du délire de tant d'autres?

Tous les jours les chouans assassinent, écrivait-il au chef de l'état-major, en renvoyant un rapport décadaire, *tous les jours leurs cruautés se renouvellent avec une audace inconcevable, et vos rapports ne peuvent pécher que par l'insuffisance et non par l'exagération. Dites-le bien à ceux qui écrivent qu'il n'y a plus de chouans, et sur-tout écrivez-le au comité de salut public. Je n'ai pas un instant pour le faire, je suis tout occupé de dispositions essentielles pour prendre un peu ma revanche.*

La

La proclamation de la Convention les enhardit infiniment ; ils le sont plus que jamais : dites-le bien haut, afin que les Welches, qui font les sourds, l'entendent.

La politique du gouvernement était irrévocablement changée par la réaction ; il fallut que Hoche adaptât ses plans particuliers à cette nouvelle politique. *Victime moi-même de la terreur*, écrivait-il aux représentans, *je ne provoquerai certainement jamais son retour : je crois devoir vous déclarer qu'une indulgence déplacée pourrait organiser la contre-révolution dans les départemens où les cœurs sont endurcis.*

Pressé, d'un côté, par la nécessité d'exécuter l'amnistie arrachée par la perfidie ; de l'autre, voyant avec certitude l'incurable perversité de ces chouans qui, n'ayant ni métiers, ni propriétés, s'étaient fait un besoin des pillages, et une profession de l'assassinat, Hoche conçut l'idée, vraiment grande, d'utiliser pour la patrie l'audace éprouvée de cette multitude avide de dan-

gers, d'en former des corps qui, semblables aux bandes de Duguesclin allant détrôner Pierre le Cruel, ou aux régimens levés par le général Villars dans les Cévennes, iraient au loin justifier la clémence de la république, en la vengeant de ses plus cruels ennemis. Il offrit de donner au gouvernement les développemens les plus étendus sur les moyens de revomir le fléau de la chouannerie contre les tyrans d'Albion qui nous l'avaient envoyée ; mais ce projet ne parut point mûr encore. Rien n'était mûr pour la liberté, tout l'était pour la contre-révolution ; la chouannerie resta donc dans le sein de la république, pour continuer à la déchirer.

Cependant, il s'établissait entre les deux armées des rapprochemens et des conférences ; la perfidie des rebelles s'épuisait en grimaces religieuses. C'etait une chose passablement ridicule que d'entendre des brigands, fort mauvais chrétiens sans doute, ne parler sans cesse que de dieu, se proclamer les vengeurs de l'église, et revendiquer, avec une ferveur vraiment

séraphique, leurs autels et leurs croix.

Comme la tolérance d'un ridicule est moins dangereuse que la violence nécessaire pour l'étouffer, il paraissait peu important à Hoche de permettre aux habitans d'un canton de s'amuser avec tels ou tels hochets : cette tolérance était dans ses principes. Tout en riant des préjugés religieux, il commandait sans cesse pour eux les plus grands égards ; il gémissait souvent sur ces pauvres Welches, dont il semble que le bonheur tienne à être dupes ; et toute la politique, selon lui, se réduisait à ce chapitre de Voltaire :

Jusqu'à quel point on doit tromper le peuple.

« C'est une grande question, mais peu » agitée, dit Voltaire dans ce chapitre, » de savoir jusqu'à quel degré le peuple, » c'est-à-dire, neuf parties du genre hu- » main sur dix, doit être traitée comme » des singes. La partie trompante n'a ja- » mais bien examiné ce problême délicat ; » et, de peur de se méprendre au calcul, » elle a accumulé tout le plus de visions

» qu'elle a pu dans les têtes de la partie
» trompée ».

L'objet indiqué dans le texte du chapitre, n'est pas traité d'une manière très-claire dans ces premières lignes qui en sont l'introduction : le but de l'auteur est de prouver que le moyen de triompher de l'erreur, n'est pas de la heurter, mais souvent de paraître y céder, de feindre même de l'adopter, de la goûter. On prépare la route de la vérité par un innocent mensonge ; on l'introduit surement dans les esprits, en la leur faisant recevoir sous la forme qui leur plaît. L'homme désabusé croit que la vérité a fléchi devant lui, mais elle s'est insinuée dans son ame sous cet heureux déguisement ; il croit qu'elle a abondé dans son sens, mais elle l'a amené dans le sien. Tout-à-l'heure humble et pliante, maintenant elle est maîtresse ; elle a vaincu, elle en a pris possession, elle le domine tout entier, elle a jeté racine dans son cœur comme dans sa terre naturelle.

Un trait, pris au hasard, de ce même

chapitre de Voltaire, prouvera le succès de la morale qu'il conseille, et en justifiera la pureté.

« Un brave dominicain disait dans Rome » un philosophe anglais : « *Vous êtes un* » *chien ; vous enseignez que c'est la terre* » *qui tourne, et vous ne pensez pas que* » *Josué arrêta le soleil. Eh ! mon révé-* » *rend père*, répondit l'autre, *c'est aussi* » *depuis ce temps-là que le soleil est im-* » *mobile* ». Le dominicain et le chien s'em- » brassèrent ; et on osa croire enfin, même » en Italie, que la terre tourne. » Alors, pour proclamer la liberté de tous les cultes, ne trouvait pas assez de cloches dans la France. Docile à la loi, Hoche recommandait à ses camarades de *laisser bien tranquilles tous les diseurs de messes, d'y aller même en cas de besoin,* sûr de faire une œuvre pie, si, comme le chien et le dominicain à Rome, un républicain et un diseur de messes pouvaient s'embrasser au sortir de l'église.

On se rappelle la fatale influence qu'exerçaient alors les prêtres dans la république,

particulièrement sur l'habitant simple des campagnes. Hoche avait étudié leur caractère ; il avait démêlé leur cupidité, leur duplicité : aussi recommandait-il à ses officiers de flatter leur lâcheté par les témoignages de la protection la plus marquée, d'offrir avec art à leur cupidité de l'argent comme secours pécuniaires ; et puisque les consciences étaient la proie de ces monstres, de croire qu'on ne pouvait jamais trop payer le secret de nos ennemis. Sans doute, la république déteste les traîtres ; mais ce n'est point trahir que contreminer la trahison. Que les dévots apprennent donc ici quelle est la probité de ces êtres qui trompent chaque jour leur crédulité. Hoche avait pour la guerre une agence soldée d'espions ; voulant organiser une agence de prêtres, il en eut à l'instant une légion complette.

Les femmes, qui n'ont jamais été les dernières à porter leur influence dans toutes les crises de la révolution, devinrent aussi les auxiliaires utiles de ses dispositions pacifiques.

Plein de la passion sublime de la liberté, alors il paraissait s'abandonner aux affections de son âge ; il s'en servait pour réveiller, au profit de la paix, ce besoin d'aimer que les malheurs civils avaient pu étouffer un instant dans les cœurs ; et l'on a vu de ces femmes, aveuglées jusqu'alors par les préjugés, persuadées tout-à-coup de la justice d'une cause pour laquelle Hoche combattait, s'honorer de passer avec lui sous les drapeaux de la république, et lui faire des prosélytes avec tout le zéle de la conviction et toute l'éloquence de l'apostolat.

Tandis que Hoche consacrait ainsi même ses plaisirs au succès des négociations, on lui reprochait secrètement, à Paris, de contrarier les ordres de la convention. Averti, par les amis de son civisme, il prévint lui-même l'accusation du comité, en la provoquant avec fierté ; il offrit de dire hautement la vérité toute entière : mais si elle devait n'être qu'honorable pour lui, elle pouvait ne pas l'être également pour le gouvernement.

C'est à lui-même qu'il indiqua ses torts ; il lui fit voir, dans le mauvais choix de ses agens et des différens fonctionnaires maintenus dans les administrations civiles, la véritable et première cause de la lenteur des négociations ; il souleva le voile de crédulité sous lequel la perfidie des chouans espérait échapper à l'indignation de la loyauté républicaine; il montra que l'inexécution de l'amnistie, était dans son extrême extension; son succès dans le respect seul des limites, fixées par la justice et la dignité républicaine. *Le peuple qui pardonne ne transige pas*, écrivait-il : et ces mots simples, mais énergiques, étaient à la fois la justification de sa sagesse, et l'arrêt de condamnation de ses ennemis.

Les préparatifs de la guerre sont la meilleure garantie de la paix, répétait-il sans cesse dans ses ordres; sans cesse il recommandait à ses troupes la tenue de la discipline et l'attitude du courage; mais sans cesse la malveillance calomniait ses intentions, la lâcheté contrariait ses calculs, l'im-

prévoyance déconcertait ses projets. Une première entrevue avec *Cormatin*, lui avait inspiré l'espoir d'un rapprochement fraternel; et, pour en hâter le moment, pour déterminer toute indécision, pour commander, par le spectacle de la toute-puissance de la république, la soumission prompte à ses lois, il demandait au gouvernement un renfort imposant de troupes. Dailleurs, l'extension de son armée, chargée désormais de protéger 74 districts, exigeait cette extension de forces; mais au lieu de seconder ses besoins, des ordres nouveaux lui enlevaient chaque jour jusques aux forces nécessaires à la résistance, sous le prétexte d'une pacification prochaine. Des représentans nombreux étaient chargés de presser avec lui la conclusion des affaires; mais au lieu de vingt coopérateurs, il trouve en eux vingt maîtres absolus, dont les opérations sont toutes contradictoires, le jettent à chaque instant dans la plus pénible indécision. Seule et sans bouclier, la république était pressée au milieu de ces imprudens rivaux

d'autorité : l'un, sans en prévenir personne, enlève tout-à-coup la garnison de Cherbourg. Sur l'observation des dangers extrêmes où cette mesure met la péninsule du Cotentin ainsi dégarnie au moment des débarquemens que l'on appréhende, il répond sèchement à Hoche, que sa responsabilité est *à couvert :* comme si le devoir d'un général n'était pas avant tout de mettre *à couvert* le pays où il commande ! Un autre, à soixante lieues du théâtre des besoins militaires, et du fond de son cabinet de Paris, dispose des troupes en petit ministre de la guerre, et autorise une ville qu'il affectionne, à retenir au passage, pour sa propre tranquillité, trois mille hommes destinés à des opérations importantes. D'un autre côté, le général de l'armée de l'Ouest, à qui les ordres du gouvernement prescrivent de restituer les 23 mille hommes que Hoche lui avait envoyés, répond par un refus obstiné, et garde 72 mille hommes pour le seul département de la Vendée, où l'on vient de signer la paix, tandis que son collègue

n'en a que trente mille pour défendre sept départemens encore en proie à la guerre, et menacés de devenir le rendez-vous des brigands, à qui la Vendée pacifiée n'offre plus d'aliment. Ainsi, contrarié de toutes parts, Hoche n'en sentait que plus vivement le besoin de déterminer promptement la pacification. Dans les retardemens toujours prolongés par les chefs des chouans, il voyait l'intention de gagner du temps pour des préparatifs nouveaux et de nouveaux combats ; mais il les voyait dénués de tout encore, et forcés, par la détresse présente, à faire bon marché. Son opinion, hautement exprimée, était donc *qu'avec deux cents mille francs, et dix paires d'épaulettes, on aurait la majorité de ces messieurs, et qu'un bâton suffirait pour le reste :* il voulait que, sans leur donner le temps de réaliser leurs espérances, on les forçât de se déclarer avec franchise, et de choisir, sur-le-champ et sans retour, entre la république et la guerre.

Tracer ainsi le cercle des Popilius,

était le moyen de savoir, sur-le-champ, à quoi s'en tenir : mais s'écarte-t-on ainsi du droit et des formes ? Les représentans étaient jaloux du rôle de négociateurs, ils traitèrent la chose gravement et avec dignité : divisés sur les moyens, et balançant avec lenteur le pour et le contre, ils discutèrent long-temps, et ne concluaient rien. Enfin, on tint, à la Mabillais, près Rennes, ces conférences solennelles, où les représentans eurent la faiblesse d'entendre Cormatin demander l'exclusion de Hoche et des généraux qu'eux-mêmes avaient invités, et la bassesse plus inexcusable de la commander. Ce fut le dernier trait de lumière pour Hoche, qui s'empressa de sortir, heureux de n'avoir point à partager la honte d'un traité où la perfidie devait dicter la loi à la lâcheté.

La suspension d'armes accordée, par la facilité des négociations, était consacrée, par les chefs des chouans, à des trahisons de tout genre : leurs démonstrations hypocrites n'en imposaient point à Hoche ;

à travers ce calme apparent d'une trève mensongère, il démêlait une fermentation sourde et inquiète, présage assuré de l'orage. Le danger inapperçu, pour tous les autres, n'était, à ses yeux, que plus certain ; sa surveillance, plus active que jamais, se proportionnait à la nécessité ; et son œil, toujours ouvert sur les conspirateurs, suivait tous leurs pas, observait toutes leurs manœuvres, devinait toutes leurs espérances. Ici, *Clermont*, l'un de ces chefs, demande et obtient la facilité de parcourir librement les cantonnemens, pour y arrêter toutes les hostilités ; il est saisi, distribuant de faux assignats. Là, *Tintiniac de la Bossière*, au moment où, libre sur la promesse de fidélité qu'il vient de donner à la république, est arrêté, montant sur un esquif payé d'avance pour le conduire à Jersey, à l'armée des princes. *A la Prévalaye*, qui est moins la retraite que la cour de Cormatin, trois cents mendians viennent chaque jour, la cocarde bas, payer, de leur bassesse incivique, le prix

de la trahison, et recevoir des distributions d'assignats et d'argent, dont la république fait les frais, et qui leur sont donnés au nom de la royauté : ailleurs, d'autres traîtres demandent à fraterniser avec les troupes de la république, et y font, le verre à la main, des recrues pour l'armée des chouans; par-tout on fait, pour elle, des emplettes considérables de munitions militaires, des emmagasinemens publics de vivres et d'uniformes ; par-tout l'embauchage continue avec succès, les désertions des républicains découragés se multiplient, et tous ces crimes demeurent tolérés, impunis. Ce n'est plus Hoche qui commande, et les représentans ont usurpé la direction exclusive des opérations pacifiques et guerrières ; il ne peut que se plaindre au gouvernement, des entraves qui enchaînent sa juste indignation : mais l'expression même de cette indignation trop peu docile est mal accueillie ; et déjà le comité ne s'occupe que du choix de son successeur. Hoche n'est pas noble, et déjà nous

en sommes au temps où l'on trouvait juste que les plébéïens fussent relevés par les patriciens. Hoche, d'ailleurs, ose dire la vérité; son courage prouve trop qu'il est à jamais incorrigible. Alors triomphait l'intrigue; alors l'honnête Jourdan, le plus modeste de nos généraux, succombait sous le poids de la plus vile jalousie. C'était le temps de l'exil des Aristides et des Camilles : c'était ce temps où, lancés à l'échafaud par les crimes de la réaction postthermidorienne, succomcombaient les Gracques de prairial. Tombez, héros de la liberté mourante, non moins victimes de la tyrannie que les plus illustres martyrs de la révolution. Votre place, dans l'histoire, n'est point à côté des modèles de la Grèce ou de Rome; elle est au-dessus, elle est unique. Votre sang généreux sème la résurrection de vendémiaire.

Hoche méritait les honneurs de l'ingratitude; il l'attend, avec calme, à son poste, où le retient encore la certitude d'un grand danger. Plus l'abîme, creusé

par la perfidie est immense, plus il semble que chacun s'obstine à ne le pas appercevoir. Hoche, seul, est pour ces contrées malheureuses, l'œil vigilant, le génie de la république.

Enfin, le même jour offre, à la fois, trois événemens bien importans en eux-mêmes, mais sur-tout bien remarquables par leur coïncidence. Tandis qu'à Paris, Aubert Dubayet est nommé au commandement de l'armée de Cherbourg, sur les côtes une flotte anglaise se présente en grand appareil ; pour avertir qu'enfin tout est prêt : en même temps, les chouans se décident à signer la paix.

Si la première nouvelle devait paraître à Hoche le soulagement heureux d'un fardeau immense ; dans la seconde, il découvre enfin, avec effroi, et sans aucun doute, le motif secret de la pacification, dont le but était de faciliter, par la disposition des troupes et par la sécurité, la descente des quarante mille hommes réunis à Jersey, sous les drapeaux du comte d'Artois, et, par eux, la combus-

tion

tion prompte et entière des départemens maritimes.

L'approche de la crise rend à Hoche sa sécurité. Si l'authenticité perfide de la soumission des chefs chouans aux loix de la république, semble être l'ordre de terminer la guerre, il reste heureusement encore, dans l'imprudence impétueuse de ces traîtres, dans les excès continus de leurs hordes indisciplinables, assez de motifs de conserver l'attitude militaire. La réconciliation jurée semble permettre le mélange des rebelles avec les troupes républicaines ; mais le danger des routes, toujours infestées de brigands mal contenus, autorise la levée de tous les cantonnemens ; et Hoche, revient avec plus d'instance que jamais au systême habile et politique des campemens. La guerre qu'on lui fait encore est une guerre morale et de corruption sourde ; et pour éviter tout commerce dangereux, pour déconcerter brusquement l'embauchage qui se pratique au nom de la fraternité, il multiplie les déplacemens, les marches et

contre-marches ; il donne à l'institution de ses colonnes mobiles plus de régularité dans l'organisation, plus d'activité dans ses mouvemens. Si, seul clairvoyant au milieu de tant d'aveugles volontaires, il ne parvient pas toujours à saisir les traîtres sur le fait, sa vigilance infatigable les poursuit sans cesse ; si les désertions ne sont pas seulement provoquées par la séduction de l'or, par la tolérance des tribunaux, mais encore autorisées par la disette factice qui, au sein de l'abondance trop respectée des campagnes, affame et tue le seul soldat de la liberté ; si la dégénération, toujours croissante, de l'esprit public, ne peut être arrêtée par ses efforts, du moins sa prévoyance paternelle instruit chaque jour le gouvernement des besoins trop négligés des républicains qui le défendent. Ses dénonciations courageuses accusent l'indulgence hypocrite qui désorganise les forces de la république, sous le prétexte de consacrer sa douceur ; enfin, son civisme, qui ne sait point composer

avec la faiblesse, prescrit impérativement le respect des symboles sacrés de la liberté ; et l'arrestation est la peine prononcée dans les ordres contre quiconque paraîtrait sans cocarde nationale, ou refuserait, sur *le qui vive?* de répondre : *Républicain.*

C'était assez de ces ordres, fondés sur la loi consentie par les traîtres, pour mettre leur mauvaise foi en évidence. *Cormatin*, le plus souple et le plus perfide de tous, ne pouvait se résoudre à quitter la cocarde noire et son ancien uniforme ; il poussa l'impudence jusqu'à délivrer, au nom du roi, des passeports, où les généraux de la république étaient appelés des persécuteurs et des assassins. Il recrutait lui-même jusque sous la tente de Hoche, dont le domestique et le maréchal-des-logis des guides passèrent au service de la chouannerie réorganisée. On arrêta enfin, à la fois, cinq déserteurs revêtus de l'uniforme des rebelles, que leur avait délivré Cormatin, à son quartier-général de Cicé ; on leur trouva des lettres

qui ne laissaient aucun doute sur leurs intentions. Cette heureuse suite de forfaits ne laissait plus de prétexte à la crédulité, ni d'objection contre la vigueur. Hoche obtint enfin l'autorisation d'arrêter Cormatin et ses principaux complices, au moment où, sous le prétexte d'une foire, ils allaient, à la tête d'un rassemblement de brigands désarmés, s'emparer de l'arsenal de Cisay et lever l'étendard de la révolte. Au même instant, la révolution éclatait dans le Morbihan, sous les ordres du nommé *Decils;* ce scélérat, avec trois cent dix des siens, expia sa trahison sous la bayonnette républicaine.

La rapidité de ce double succès arrêta l'insurrection générale dont tous les élémens étaient préparés ; leur explosion différée n'en pouvait être que plus terrible. Hoche fait un appel à la valeur républicaine ; mais en lui fixant les limites de l'humanité, *Français*, s'écrie-t-il, *marchons sur les rassemblemens des rebelles, dissipons-les, désarmons-les* ;

mais épargnons le sang, car il a trop coulé.

C'est le sang des Français que Hoche veut épargner ; il réserve tous les efforts de son courage contre l'éternel artisan de nos désastres : Déjà les vaisseaux anglais insultent à nos côtes , l'heure du débarquement a sonné . c'était l'heure convenue de la révolte que la vigilance de Hoche venait d'étouffer.

Quiberon reçoit le dépôt fatal de huit à dix mille émigrés. Hoche a promis, il y a six mois, *que s'ils osoient descendre , ils ne s'en retourneraient jamais* ; il va tenir sa parole : le moment du péril est toujours pour lui le moment de la sécurité. A la première nouvelle de l'apparition de la flotte, il part de Rennes et se rend sur les côtes avec une diligence extrême. Il y avait quelque temps qu'il venait de confier les fonctions de chef de son état-major an général Cherin ; le choix de cet homme habile lui devient alors du plus grand secours ; il le laisse à Rennes pour maintenir l'intérieur.

Cherin s'occupe à la hâte de rassembler des troupes ; il organise les secours en artillerie , en munitions ; il fait parvenir des convois continuels de vivres : par ses soins actifs, Hoche est pourvu de tout.

Mais la situation de l'intérieur devenait à chaque instant plus affligeante : débordée depuis prairial, la réaction couvrait la France du sang des républicains ; les chouans s'agitaient par-tout, assassinaient, incendiaient avec fureur ; la plupart des routes étaient interceptées, les ponts coupés, les escortes nombreuses attaquées. Sans l'infatigable surveillance de son chef d'état-major, qui, pendant quinze nuits, ne se coucha pas un instant, Hoche perdait tous les moyens de communication. Il voit, avec sangfroid, sa position, il ne s'en dissimule point les périls ; mais quels périls pourrait ne pas braver son intrépidité ?

Ses lettres, ses ordres partent comme l'éclair.

Avec le peu de troupes qu'il avait pu rassembler d'abord, il voulait tenter de

s'opposer au débarquement ; mais l'inégalité des forces l'ayant obligé d'abandonner ce projet, il prit position à *Auray*, d'où il était à même de les observer : c'est là que le général Cherin lui faisait filer des troupes à grandes journées.

Il laissa les émigrés maîtres paisibles du fort de Quiberon et de la presqu'île qu'il commande, se réservant de les y renfermer, disait-il, *comme un rat dans une souricière*. Il les vit établir leurs magasins, sans mettre aucun obstacle à leurs opérations, et parvint successivement, par une suite de petits combats où l'avantage lui restait toujours, à les resserrer plus étroitement dans la partie du terrein qu'ils occupaient. Il avait tant de fois prédit au comité de salut public ce débarquement sans être cru ; quand il annonce cette fois le débarquement effectif, c'est à sa tranquillité, c'est aux espérances de son courage qu'on ne veut pas croire : et comme autrefois, dans le premier conseil exécutif de la république, la nouvelle de l'entrée des Prussiens en

France devenait le signal du désespoir, sans la présence de ce républicain inébranlable qui rassura ses collègues; de même l'annonce du débarquement des émigrés jette dans le comité une morne terreur. ***, pâle et tremblant, demande à plusieurs reprises, *ce qu'il va devenir;* ses collègues répondent par le silence de la consternation. Tallien s'offre d'aller combattre les ennemis de la république, et jure de revenir vainqueur; Blad demande à partager ses périls : ils partent tous deux revêtus de la toute-puissance du gouvernement. Cours, Tallien, cours venger la république des forfaits de cette affreuse réaction, à laquelle les royalistes prétendent t'associer; cours renverser à jamais l'espoir que tant de circonstances malheureuses leur avaient donné.

Cependant l'effroi avait fait déserter toutes les contrées voisines de la falaise de Quiberon. Les chaumières abandonnées, les bestiaux errans dans les campagnes à travers les moissons dont ils foulent les récoltes, tout offrait l'image

de la désolation, tout annonçait aux lâches émigrés quels sentimens ils inspiraient, même à ces paysans crédules sur qui se fondaient toutes leurs espérances; la terreur avait gagné les villes; et c'est là que d'infâmes traîtres essayaient de la détourner au profit de la contre-révolution; c'est là qu'un tribunal infâme osait, rendre à la liberté des complices de Cormatin, que la société épouvantée voyait rentrer dans son sein.

Les ennemis de la république sont supérieurs en nombre; mais la valeur républicaine sait combattre et non compter. Chaque jour les braves demandaient à Hoche l'attaque de vive force. Deux fois l'ennemi s'est présenté, et deux fois repoussé il n'avait dû son salut qu'à sa fuite protégée par les chaloupes canonnières des Anglais.

Retranché dans la presqu'île de Quiberon, sous l'abri du fort de Penthièvre, il perdait son temps à bénir les églises. Le général républicain s'occupait, lui, de réunir quelques troupes nouvelles, de for-

mer les dispositions les plus savantes, et préparer l'attaque la plus audacieuse; elle est digne des héros qu'il commande: enfin, il prononce l'ordre attendu par leur impatience. Les ingénieurs taxaient de témérité l'assaut projeté contre le fort de Penthièvre, qui défendait l'entrée de la presqu'île; ils assuraient qu'on ne réussirait à s'en emparer qu'en ouvrant la tranchée. Que sont, dans cette circonstance, les règles de l'art? C'est de l'audace, encore de l'audace qu'il faut ici.

L'armée républicaine, divisée en trois colonnes, s'avance à la faveur de la nuit. Un orage affreux dérange et confond sans cesse la marche des soldats à travers une mer de sables. Hoche avait justement présumé que cet orage même devait rassurer l'ennemi contre une attaque soudaine. Le jour naissant découvre enfin aux républicains le but de leurs fatigues, le fort Penthièvre: les batteries de ce fort, d'accord avec celles des chaloupes canonnières, faisaient un feu continuel. L'assaut était impossible à la valeur la

plus déterminée : les assaillans se retiraient, quand tout-à-coup un cri sourd annonce la victoire; c'était la colonne du général Ménage qui, s'étant glissée le long de la côte, sous le feu des chaloupes, et dans l'eau de la mer jusqu'à la ceinture, avait gravi de rochers en rochers jusques au sommet du fort de Penthièvre, et y substituait au signe odieux du despotisme, le drapeau de la liberté triomphante.

Tallien était à la tête des colonnes. Hoche entre des premiers dans le fort : les braves, qui le suivent, passent au fil de l'épée plus de 300 émigrés; le reste veut regagner les vaisseaux : la mitraille des perfides Anglais les repousse.

Enfin, la ville, ainsi que le fort, est au pouvoir de l'armée républicaine ; elle a fait mettre bas les armes à cette troupe parricide ; mais toujours généreuse dans l'instant même de sa victoire, elle escorte, avec humanité, ces ennemis sans défense, et abandonne à la loi seule le complément de la vengeance nationale.

Hoche ordonnant l'exécution des loix

vengeresses, ne peut voir sans horreur fuir sur les vaisseaux ces hommes atroces, qui refusent protection aux victimes qu'ils viennent d'amener à la mort. Craindrai-je d'avancer que l'humanité, dans ce moment, exercait sur son cœur ses droits les plus impérieux ? *Plût à dieu*, s'écria-t-il en voyant le sort du jeune Sombreuil, *que des hommes, tels que lui, brûlassent pour la patrie des mêmes sentimens que nous !* Ah ! s'il donne des larmes à la destinée de ce malheureux, ce n'est point l'émigré qu'il regrette, c'est un Français dont il a pénétré l'audace et le génie.

Vainqueur à Quiberon des Anglais et des émigrés, Hoche a vaincu en même temps des ennemis encore plus redoutables, les envieux calomniateurs de ses intentions et les rivaux de son autorité ; il n'a plus à redouter ni les impuissantes accusations de la médiocrité ou de l'incivisme, ni les tracasseries de cette foule de représentans avides de commander. A l'anarchique confusion de leurs milliers d'arrêtés, succède la puissance d'un commandement

unique, justement surveillé par les deux représentans qui, en partageant la gloire du général vainqueur, ont appris à se confier à son zèle et à ses talens. Enfin, le fruit le plus précieux de son triomphe, c'est le droit de faire entendre au gouvernement des vérités trop long-temps méconnues, d'ouvrir ses yeux sur la liaison des conspirateurs de l'intérieur avec ceux qui viennent d'échouer à Quiberon, d'inspirer fortement aux magistrats suprêmes de la république, avec le sentiment profond de ses dangers prochains, la courageuse résolution de les prévenir ou d'en triompher.

Les fruits que le gouvernement retira de cette défaite, furent inappréciables; les magasins, tombés à notre pouvoir, étaient abondamment garnis d'armes, de munitions de guerre, d'effets d'habillemens, de vivres, etc.; il en confia la garde à la probité du général Lemoine, dont la valeur avait contribué puissamment à les conquérir.

Après avoir donné tous les ordres rela-

tifs aux prisonniers, à la sureté des magasins; après avoir fait de nouvelles dispositions de troupes, Hoche repartit avec vivacité pour se mettre lui-même à la poursuite d'une bande d'émigrés, qui avait trouvé le moyen de s'introduire dans le département des Côtes du Nord. De retour à Rennes, il reçut, avec sa modestie ordinaire, les félicitations qui lui arrivaient de toutes parts, sur la brillante victoire qu'il venait de remporter, et reprit l'exécution de son plan pour la pacification des départemens de l'intérieur, où les mêmes troubles continuaient à régner, malgré le découragement dans lequel la défaite des émigrés devait plonger les rebelles.

C'est alors qu'il donna, au comité de salut public, l'idée d'une expédition sur les îles de Jersey et de Guernesey; cette expédition avait le double but de nétoyer ces repaires des brigands, et de rendre aux émigrés l'approche des côtes plus difficile. On serait étonné qu'un projet aussi sage ait été rejeté, si l'on ne se rappelait qu'a-

lors c'était Louis XVIII lui-même qui siégeait au comité de salut public, dans la personne de Boissy-d'Anglas.

Hoche a pressenti les crimes de vendémiaire, et sa prévoyance républicaine ne se borne point à d'impuissans conseils : retenu par son devoir en présence de l'Anglais qui menace nos côtes, il ne peut aller lui-même combattre et vaincre leurs complices insolens, qui vont tenter de fouler aux pieds et la convention et la république ; mais il choisit, dans son armée, un corps de braves, et c'est Cherin qu'il charge de les diriger vers Paris. L'impatience des conspirateurs ne permit point à cette colonne de républicains, de remplir sa généreuse mission ; elle était en route encore, lors de ce jour à jamais mémorable, qui vit à la fois l'audace et la honte des vendémiaristes, et le salut de la république.

Le royalisme, terrassé à Paris, fondait ses dernières espérances sur la Vendée : Charrette y avait relevé l'étendard de la rebellion ; et sa trahison, en occupant

dans l'intérieur les troupes nécessaires à la défense des côtes, avait pour but de faciliter, par cette diversion habile, un débarquement nouveau des Anglais et des émigrés. Cette double machination n'échappa point à la vigilance de Hoche; il instruisit le gouvernement sur les dangers de ce plan, et sur les moyens propres à le déjouer. L'ensemble des opérations pouvait seul en garantir le succès ; on lui en confia la direction exclusive, en le nommant commandant de l'armée de l'Ouest.

Ses talens, son activité, s'agrandissaient en quelque sorte avec les dangers; et c'est en arrivant à cette nouvelle armée, qu'il prit cette devise qui le peignait si bien : *Res non verba.* En effet, chez lui tout était action; et les lettres innombrables de sa correspondance, dont il a lui-même écrit de sa main toutes les minutes, offrent le modèle de ce laconisme qui caractérise l'énergie de l'ame, et ne laisse à l'esprit rien à desirer.

Rien n'entrave plus son zèle. Une confiance

confiance entière, en lui imposant la responsabilité d'un grand pouvoir, n'est pour lui que l'assurance d'un rapide et prompt succès. *Je suis enfin libre de finir cette malheureuse guerre*, di-il; et les moyens, il les trouve dans le retour à une justice sévère.

Traîtres à la pacification jurée, les Vendéens ne peuvent plus en invoquer les imprudens bienfaits. Le fer, qu'une indulgence crédule a laissé dans leurs mains, a trop long-temps servi à égorger les républicains imprévoyans. Ce n'est point par des assassinats que Hoche veut répondre à des assassinats; la pitié contient encore la foudre d'une juste vengeance. En arrachant aux rebelles leurs armes, il leur en demande le dépôt au nom de la paix, il le leur commande au nom de l'intérêt si cher de leurs propriétés. Ses colonnes mobiles enlèvent partout les bestiaux, et ne les rendent qu'en échange des armes. Mais, en même temps, plus attentif que jamais au maintien de la discipline la plus rigoureuse dans ses

troupes, c'est par la répression constante de tous les désordres qu'il tranquillise le paysan tremblant pour sa sureté, qu'il lui prouve que la meilleure caution de sa personne et de ses proprietés est dans sa confiance aux vertus du général républicain, et aux loix de la république.

Il manquait au systême de Hoche, d'être appliqué généralement, d'une manière uniforme et simultanée, à tous les points occupés par les chouans et les vendéens. Cherin, venu trop tard à Paris pour combattre les royalistes en vendémiaire, était destiné à rendre, cette fois, un plus grand service à la république. L'imagination remplie des observations qu'il avait faites pendant son séjour dans les départemens insurgés, des idées qu'il avait puisées dans ses fréquens entretiens avec le général Hoche, il conçoit un vaste plan capable de terminer la guerre de la Vendée. Il rédige un mémoire plein de vues excellentes; il propose d'embrasser, dans un seul systême de pacification, tous les départemens compris dans l'arrondissement

des trois armées, des côtes de *Cherbourg*, de *Brest* et de l'*Ouest*. Il propose, entr'autres choses, la réunion des trois armées en une seule, qui serait appelée l'*armée des côtes de l'Océan*, et confiée aux ordres du général Hoche. Les mesures indiquées étaient l'établissement du régime militaire dans ces contrées, la mise en état de siége des villes les plus troublées, l'institution des commissions militaires pour juger les rebelles pris les armes à la main. Le général devait encore avoir la faculté de composer avec les chefs des rebelles qui se décideraient à quitter leur parti, et de leur donner des passeports pour l'étranger. Le directeur Barras agréa ce projet, et le présenta à ses collègues, qui ne l'accueillirent pas moins favorablement. Cherin en ayant fait part au général Hoche, en reçut cette réponse : *Votre plan est excellent ; la guerre sera terminée. Il faut revenir avec moi ; vous êtes le chef d'état-major de la grande armée.*

Hoche arrive à Paris, il apporte les dé-

veloppemens du plan proposé. Il avait étudié bien attentivement tous les caractères de l'affreuse guerre de la Vendée. Il communique le fruit de ses réflexions. Le directoire, sentant le besoin de réunir dans une seule main la dictature de la pacification, se détermine à prendre l'arrêté du 7 nivôse an 4. C'est à l'exécution de cet arrêté qu'on doit la fin de la guerre des chouans. Hoche repart avec le titre de général en chef des armées réunies sous le titre d'armée des côtes de l'Océan. Cherin devait rester près du ministre de la guerre, pour soutenir, à Paris, les mesures que Hoche prendrait à l'armée. Hédouville était chef de l'état-major; son esprit conciliant et ses talens militaires convenaient parfaitement à cette place.

C'est dans cette importante occasion que le général Hoche, délivré de toutes les oppositions dont l'avait entravé jusqu'alors le polithéisme conventionnel, va montrer les talens et le zèle infatigable du général, la politique adroite du négociateur, en un mot, le génie du pacificateur de la Vendée.

En revenant à l'armée, il trouve que les plans laissés au moment de son départ, étaient restés sans exécution. A la marche régulière qu'il avait prescrite aux colonnes mobiles, dont chacune devait avoir un but fixe, on avait substitué d'insignifiantes courses. Charetté riait des efforts impuissans de l'armée. Stofflet, qu'il avait ordonné de surveiller en silence, s'autorisait de quelques menaces imprudentes, pour recommencer ses machinations. Il n'était plus temps de garder la défensive avec lui; le pays qu'il appelait son royaume, était en proie à de nouveaux troubles.

La première opération de Hoche fut de reprendre les armes contre Charette; il le fait poursuivre avec plus de suite et de ténacité que Marius ne l'a été dans le marais de Minturne. Stofflet s'était cru en mesure de reprendre les armes; il signale sa révolte par un acte public. Hoche est déjà dans son prétendu royaume avec 14 bataillons, avant que le rebelle ait eu le temps de réunir 14 bri-

gands. Ses dispostions sont tellement prises, que ce traître tombe bientôt entre ses mains. Il est puni de mort. En moins d'un mois, cent de ses chefs, de toute classe, subissent le même sort.

Trente-trois jours après, Charette, ce monstre qui ne régna jamais que par les supplices, dont tous les talens étaient de répandre la terreur par des loix draconiennes, Charette est atteint, et les deux chefs de la Vendée, succombant dans un court espace de temps, périssent à la face d'un peuple immense, qui, content de la justice nationale, ne se venge des maux que lui ont faits ces deux criminels, qu'en les accompagnant au lieu de leur exécution aux cris mille fois réitérés de *vive la république !*

Dans le moment où le général Hoche travaillait avec le plus de succès à l'extinction de la guerre vendéenne, il était denoncé par une grande partie des autorités constituées des départemens de l'Ouest. Ces administrations pouvaient ne pas avoir de mauvaises intentions ; mais

elles ne calculaient les opérations que par quelques résultats partiels, qui étaient affligeans sans doute, et point du tout par les résultats généraux qui menaient à l'établissement de la paix.

Fatigué des obstacles sans nombre qu'il rencontrait dans la faiblesse des uns, dans la mauvaise volonté des autres, et dans la pénurie absolue des moyens de finance, son courage s'ébranlait, et sa patience fut sur le point de succomber. Il veut donner sa démission : *Courage imperturbable*, lui répond Cherin ; *restez aux côtes de l'Océan, c'est là qu'est la paix, c'est là qu'est votre gloire.* Ces paroles énergiques lui rendent la résolution qu'il sentait s'évanouir ; il reprend l'immense fardeau dont il n'avait encore soulevé qu'une partie.

La surveillance de Hoche n'avait été jusqu'alors fixée que sur la rive gauche de la Loire ; bientôt il confie le soin de terminer de ce côté les opérations à des officiers aussi zélés qu'instruits, et passe lui-même la Loire avec soixante bataillons

(à-peu-près 15000 hommes) et deux régimens de cavalerie. Il attaque de front et à la fois les départemens de la Sarthe, Maine et Loire, Loire-Inférieure et Morbihan. Ces parties étaient les plus défendues par les rebelles. Leur résistance fut terrible ; lorsque, par l'effet des colonnes mobiles d'infanterie, ils se trouvèrent acculés sans munitions, ils se battirent à la bayonnette et corps à corps. *Ces malheureux étaient français !* dit Hoche. Les poignards qui restaient la dernière ressource de leur fanatisme, furent très-meurtriers ; mais plusieurs combats de jour et de nuit ayant anéanti les plus dangereux, les autres plièrent, et s'avouant vaincus, déposèrent leurs armes.

Le chef Scepeaux fut le premier des chouans qui se soumirent. Son exemple fut généralement imité par ceux de son parti ; après lui vinrent ceux de la Sarthe et Loire-Inférieure ; le Morbihan se défendit jusqu'au moment où on attaqua les départemens d'Ille et Vilaine et des Côtes du Nord, qui lui faisaient passer

des secours. Les moyens de résistance de ce département étaient soutenus par les secours qu'il recevait de l'Angleterre, en hommes (*émigrés*), argent, armes et munitions. C'est aux colonnes de cavalerie, nouvellement mises en activité, que l'on dut la soumission qu'on avait regardée comme impossible; elle fut complette, et les chefs du Morbihan sont ceux dont la loyauté demeura la moins équivoque.

La Mayenne ne tint pas long-temps; les districts de Domfront, Vire, Mortain et Avranches, les départemens de l'Orne, du Calvados et de la Manche formaient une même subvision. On y combattit avec un courage égal. Les républicains soumirent par-tout les rebelles. *Frotté*, émigré et chef pricipal, ayant rejoint l'Angleterre avec quelques-uns de ses compagnons, le pays fut désarmé en même temps que l'Ille et Vilaine et la partie des Côtes du Nord qui était insurgée.

Lors de son retour à l'armée, Hoche avait promis à ses amis à Rennes, à Angers, à Nantes, qu'ils rentreraient sur

leurs propriétés dans trois mois ; ils y sont tranquillement rétablis au bout de deux. Cette guerre, qui avait coûté tant de trésors, tant de sang, qui avait fait échouer tant de réputations, est terminée tout-à-coup comme par une espèce de prodige, résultat admirable des efforts extraordinaires d'un génie vigoureux, à qui la science des négociations devint en un moment aussi familière que celle de la guerre.

A peine ses travaux immortels viennent-ils de conquérir le laurier du pacificateur de la Vendée, qu'il s'empresse de justifier ce glorieux surnom par un nouveau bienfait.

La paix que vient de donner son courage aux infortunés vendéens, il la couronne en leur donnant la liberté ; il lève par-tout l'état de siège, et fait succéder au régime militaire *le régime constitutionnel*.

L'histoire croit n'avoir point assez loué l'abdication de ce proscripteur romain, qui, dégoûté de commander une nation

dans laquelle il n'a vu que des bourreaux et des esclaves, veut la mépriser davantage en lui faisant grace de son despotisme; de quel œil verra-t-elle ce jeune homme qui, déposant sans regret la dictature dont il s'est servi pour fonder l'empire de l'humanité, s'empresse de la restituer avec respect, et de la confondre dans la souveraineté du peuple?

La Vendée éteinte et la Bretagne pacifiée, Hoche conçoit le projet de faire retomber sur le cabinet de Saint-James le fléau de la guerre qu'il avait allumée dans notre république.

Les projets qu'on a vu le général Hoche proposer au comité de salut public, dès 1792, et lorsqu'il n'était encore qu'adjudant-général, ont prouvé que l'idée d'attaquer l'Angleterre n'était point nouvelle pour lui. Il portait à l'odieux gouvernement anglais la haine profonde que lui ont vouée tous les républicains. Mais ce sentiment, devenu naturel à tous les cœurs français, avait pris dans celui de Hoche la force d'une passion depuis le

mémorable combat de Quiberon. Dans cette journée, monument éternel des vengeances nationales, il avait vu l'Anglais unir la lâcheté la plus vile à la plus froide atrocité; il l'avait vu fuir sur ses vaisseaux, livrer à la rigueur de nos loix les émigrés que lui-même avait vomis sur nos côtes. Indigné de ces perfidies puniques, son ame, vraiment romaine, s'élançait déjà contre Carthage; il jura, sur le rivage de Quiberon, de punir cette nation qui se vante encore d'être libre, alors que, courbée sous le joug honteux d'un roi et de ses ministres, elle sert en esclave leurs caprices, trahit elle-même sa propre liberté, et conspire, par l'inique emploi de ses richesses, contre la liberté de tous les peuples du monde. Dès-lors il regarde comme fatal à la république française d'avoir toujours ainsi, suivant la belle expression d'un ancien, *pendue sur sa tête* une ville puissante par son or, et funeste par l'exemple de ses vices; dès-lors toutes ses pensées, ses paroles, ses actions, semblèrent concourir à répéter

le vote de Caton le censeur dans le sénat : *Delenda Carthago.*

Hoche sollicite l'honneur d'aller venger les outrages faits à la république française ; il demande à porter au sein de la Grande-Bretagne ces bataillons témoins et compagnons de ses vertus guerrières. Rempli de ces idées, il arrive à Paris ; il voit le gouvernement s'occuper de la régénération de la marine. Le ministre avait rétabli l'activité des ports ; il créait des ressources inconnues, il équipait à la hâte des flottes menaçantes. Hoche vient donner un but à ces infatigables travaux, celui d'opérer un débarquement en Angleterre, afin de prendre l'offensive contre cette puissance colossale usurpatrice des mers.

Hoche voit Truguet ; leurs ames s'étaient entendues d'avance. Amour de la patrie, enthousiasme de la gloire et de la prospérité de la France, généreuse ambition, haine vigoureuse contre l'Angleterre : tels sont les sentimens qu'ils éprouvent tous les deux, telle est la source de cette confiance mutuelle qui bientôt préside à leurs entretiens.

Ils se communiquent leurs moyens respectifs : Hoche en avait de réels ; Truguet n'avait que les ravitaillemens de la marine délâbrée. Rien ne décourage Hoche, et c'est dans de pareilles circonstances qu'on peut apprécier l'homme supérieur. L'homme vulgaire est arrêté par les obstacles ; l'homme de génie n'en connaît aucun ; il franchit toutes les barrières. Les secours de la marine sont bien faibles, il saura s'en contenter. Dès ce moment il s'abandonne tout entier aux conceptions du grand dessein qu'il médite. D'immenses travaux l'accablent ; qu'importe ? tous les fardeaux sont légers pour sa force : tout lui paraît un passage, tout lui devient une route. Placé dans les hauteurs les plus élevées, son esprit ne croit point descendre en se livrant aux détails ; il les embrasse, il les saisit tous : levée de marins, arrivée et protection de convois de vivres, surveillance des travaux, épuration des sujets inciviques : rien ne lui échappe, rien ne lui est étranger.

Un comité secret fut tenu chez un membre du directoire ; on y discuta l'étendue

qu'il fallait donner au projet médité contre l'Angleterre : le ministre et le général avaient calculé leurs ressources. Truguet présente un plan vaste et décisif ; mais la célérité de l'exécution nécessitait quelques nouveaux fonds : le nerf de la guerre, l'argent manquait. Toujours entravé dans ses opérations financières, le directoire arrête qu'on se bornera, pour le moment, à une expédition contre l'Irlande. Le génie de Hoche ainsi resserré se révolte contre ces limites ; son patriotisme l'y contient. Mais il ne considère l'Irlande que comme le chemin de Londres : il veut débarquer seul avec ses premières forces, renvoyer ses vaisseaux pour en ramener de nouvelles, se consolant de cette idée, que l'expédition d'Irlande n'est qu'un accessoire, et regardant le trône britannique comme le point de mire de ses efforts.

C'était un calcul sage de vouloir commencer la révolution d'Angleterre par celle de l'Irlande. Une de nos meilleures feuilles périodiques (*la sentinelle*) a donné quelques considérations générales, très-bien senties,

sur la facilité que promettait la situation de ce peuple. La misère et la servitude où la domination du ministère anglais l'a réduit, n'a point anéanti son énergie ; un esprit de mécontentement qui s'y manifeste depuis plusieurs années, le rend habile à la liberté, et le catholicisme est la seule barrière qui l'ait empêché jusqu'ici de s'y élancer. Il règne moins d'antipathie, entre un Anglais et un Français, qu'entre un Anglais et un Irlandais ; la raison en est simple : l'Irlande n'est, pour le cabinet de Saint-James, qu'une colonie qu'il écrase de tout le poids de l'arbitraire. Lors de la guerre avec l'Amérique, quelques hommes énergiques avaient sonné la trompette de l'insurrection ; M. Grattam s'était sur-tout distingué dans cette lutte généreuse ; ses discours respiraient cette belle éloquence qui naît de la conviction et de la chaleur du sentiment. *Ma poitrine sera constamment oppressée*, disait-il un jour, *je n'éprouverai qu'une existence pénible ; je ne goûterai point les charmes d'un doux sommeil, tant qu'un*

qu'un seul anneau de la grande chaîne qui pèse sur nous restera attaché aux pieds du dernier des paysans. Quarante mille volontaires levés alors s'étaient liés par les sermens les plus solennels de périr ou de vivre libres. Ils s'exerçaient journellement ; il leur fallait un chef non moins politique que guerrier pour se mettre à leur tête, et le pays était dès-lors affranchi : ce chef attendu, c'était Hoche.

Tout les plans sont arrêtés ; il part pour Brest. C'est-là que son ame ardente devait être éprouvée par tous les obstacles que la perfidie contre-révolutionnaire multiplierait autour de lui ; c'est-là que les conspirateurs abattus le 18 fructidor, ourdissaient leurs complots ; c'est-là que Villaret-Joyeuse, commandant des forces navales, trop lâche pour contrarier de front ses opérations, les entravait ; et lui préparant des dégoûts de tous les genres, préludait à ces viles intrigues dont on a vu, dans le corps législatif, les odieux développemens.

L'amiral perfide avait jusqu'alors trompé

le gouvernement par un faux patriotisme; il citait l'hypocrite continuité de ses services pendant le cours de la révolution. Quelques talens nautiques l'avaient fait remarquer favorablement ; il était destiné à conduire dans les Indes orientales une escadre et des troupes. Mais l'expédition d'Irlande dont il devait protéger la marche jusqu'au cap *Cléar*, parut à cet intrigant un retard aux projets mercantiles qu'il espérait réaliser au-delà du cap de Bonne-Espérance. Il avait d'abord séduit Hoche par les démonstrations d'un cauteleux dévouement ; bientôt le Protée se découvre: n'ayant pu empêcher l'expédition par les mille entraves qu'il y a apportées, il voudrait aujourd'hui l'éluder en faisant adopter un plan tout contraire ; il brûle d'aller se mesurer avec les Anglais........ aux Indes.

Qui pourrait être la dupe de ce prétexte? *Il est au moins inutile*, *sinon dangereux*, répond Hoche, *de faire quatre mille lieues pour aller combattre les Anglais qui sont à notre porte. Ne serons-*

nous pas assurés que le cap de Bonne-Espérance, comme la Jamaïque; que toutes les possessions anglaises en un mot, nous appartiendront au moment où nous marcherons sur Londres. Cela n'est point un rêve, écrivait-il au ministre de la marine, *si je ne suis point abandonné, j'en prendrai la route après les récoltes prochaines d'Irlande, dont l'expédition n'est à mes yeux qu'un moyen plus certain pour arriver au but.*

Hoche apperçoit le traître, il le dénonce : Villaret est destitué.... Cette destitution, tant méritée, mais trop tardive, donne l'explication de la conduite qu'on a vu depuis Villaret tenir contre le directoire, contre le ministre de la marine, contre Hoche lui-même, lorsque, porté au corps législatif par la faction, il y vint représenter Louis XVIII, sous le nom de représentant du peuple.

Les refus obstinés de tous les secours pécuniaires que méritait cette importante expédition ; les dénonciations portées, chaque jour, à la tribune du corps légis-

latif, les dégoûts dont on abreuvait les patriotes dévoués au succès des opérations maritimes : toutes ces circonstances malheureuses remplissaient d'amertume l'ame impatiente de Hoche. Cette ame élevée, qui ne vivait que pour la gloire, qui ne semblait respirer que pour celle de la république, s'indignait, mais ne se rebutait jamais. Il dévorait son cœur, il se roidissait contre la malveillance des dominateurs du corps législatif ; il en connaissait la source, et c'est à Londres qu'il voulait la tarir.

L'audace des traîtres s'accroît, le courage de Hoche s'agrandit ; ses forces semblent se multiplier : il presse le travail dans les arsenaux de Brest, sur les vaisseaux ; il surveille, il accélère l'équipement ; par-tout on sent les effets heureux de son activité brûlante, par-tout on reconnaît l'empreinte de son énergie. Mais quels obstacles n'avait-il pas à rencontrer dans les premiers instrumens dont il a besoin ! quels dégoûts n'a-t-il pas à essuyer des officiers de la marine ! L'un prétend qu'il

n'a rien de commun avec les généraux de terre ; l'autre qu'il n'a des ordres à recevoir que du ministre de la marine. Dans une lettre à ce ministre, Hoche nous peint en peu de mots sa situation cruelle : ceux qui ont connu sa sensibilité, ne seront point induits à se méprendre sur ses véritables sentimens, par quelques traits de gaieté dont il cherche à les déguiser.

Qu'est-ce que la marine ? O mon cher ministre ! le beau problême à résoudre ! Dieu me garde de m'en mêler jamais ! Quel composé bizarre ! Un grand corps dont les parties sont désunies et inhérentes, des contradictions de tous les genres, l'indiscipline organisée dans un corps militaire ; ajoutez à cela l'orgueilleuse ignorance et la sotte vanité, vous aurez le complément ! Pauvre Morard de Galles ! il est déjà vieilli de vingt ans ! Que je le plains et que je vous admire !

Les travaux qui ont jusqu'à ce moment occupé le général Hoche dans les armées de terre, sont bien différens de ceux

qu'il entreprend aujourd'hui. C'est ici qu'on reconnaît le génie transcendant pour qui rien n'est nouveau, qui embrasse d'un coup-d'œil toutes les combinaisons, soumet tout à sa prévoyance, et calcule d'avance toutes les chances qu'il va courir ; qui sait en quelque sorte enchaîner la fortune, en parant aux revers qui l'attendent. Ici notre héros trace d'une main sûre le plan hardi de son périlleux débarquement ; là, il détermine d'avance les mouvemens militaires en pays ennemi ; là, il médite quelles ressources de subsistances il doit se créer sur une terre étrangère ; car les subsistances qu'il trouve dans les vaisseaux de la république, il a la générosité de s'en priver ; il les réserve tout entiers aux braves marins qui vont le conduire. Non moins audacieux, mais plus sagement entreprenant qu'autrefois *Guillaume-le-Conquérant*, il veut, en touchant le sol anglais, enlever à ses compagnons d'armes et à lui-même tout moyen de retraite, non pas en brûlant inutilement ses vaisseaux, mais en les

renvoyant sur-le-champ dans les ports de la république française. Ainsi, bravant la poursuite d'un ennemi supérieur en force, il conservait aux équipages un approvisionnement intact, capable d'alimenter une nouvelle opération.

Tant de travaux, tant de détails militaires, paraissent devoir absorber la pensée d'un grand homme. La tête forte de Hoche n'en est point fatiguée. On croit qu'il a consommé toutes ses facultés, il n'a fait que les exercer ; et toutes ces opérations préliminaires ne sont qu'un pont jeté qui le conduit au grand objet de sa mission, *la liberté du peuple d'Irlande*.

Homme d'état et législateur, il prépare la constitution du peuple qu'il va affranchir ; les données acquises dans ses études topographiques, il les assure par les intelligences qu'il s'est ménagées avec les Irlandais connus par leurs lumières et leur amour pour la liberté. Le but qu'il se propose, est d'enlever à l'Angleterre ce royaume si précieux pour elle, puis-

que là se trouve la pépinière de tous ses marins, et la source de presque toutes ses munitions navales.

Mais c'est peu pour Hoche d'attaquer, de brûler les arsenaux de l'Angleterre, d'anéantir d'un seul coup les titres d'orgueil et les moyens de prospérité de la nation qui opprime : il veut encore donner au peuple opprimé une existence heureuse et libre, afin que sa victoire même devienne un bienfait.

La guerre de la Vendée avait developpé en lui les talens de l'homme d'état. Les circonstances diverses de sa position l'avaient mis à portée d'apprécier l'extrême importance d'un bon systême maritime, fondé sur des bases dignes de la puissance de la republique française. Les mouvemens de cette guerre l'avaient rapproché de nos ports, il avait vu lui-même leur affreux dénuement ; plus d'une fois il avait gémi de l'incurie de l'ancien gouvernement sur tout ce qui tenait à la marine. Pénétré de la grandeur des intérêts qui se lient intimement à sa pros-

périté, il dirige vers ce but élevé tous les soins que ne réclamaient pas impérieusement ses autres opérations. Tous ses efforts concoururent dès-lors à seconder le zèle et les travaux du ministre Truguet. Ces sentimens de Hoche, ces vives sollicitudes pour la prospérité de la marine, Buonaparte aussi les a constamment témoignés; et certes, c'est une circonstance que les membres du gouvernement français ne peuvent remarquer avec trop d'attention, que l'accord parfait de ces deux hommes à cet égard. Jamais le vainqueur d'Italie, au milieu de ses plus éclatans triomphes, ne perdit de vue les intérêts de la marine française; sur le théâtre de ses conquêtes, on l'a vu s'occuper avec un soin particulier de tout ce qui pouvait alimenter l'arsenal de Toulon. La république lui doit les secours qui ont facilité l'équipement et la sortie des deux escadres qui furent armées dans ce port. Hoche, comme Buonaparte, était pénétré de cette incontestable vérité, qu'à la régénération d'une marine puissante sont

attachés le salut et la richesse de nos colonies ; que la marine seule peut rendre à la France sa part dans les trésors des deux hémisphères ; favoriser la circulation, en multipliant les canaux utiles ; et réparer ainsi tous les maux inséparables des négligences survenues pendant une grande révolution.

Nous voyons par l'histoire, dit l'éloquent panégyriste de Duguay-Trouin, *que toutes les nations qui ont cultivé la marine, ont joué un très-grand rôle.* Tyr, devenue la reine des mers, s'est enrichie des dépouilles du monde, et l'a peuplé de ses colonies. Athênes a eu la supériorité sur toutes les républiques de la Grèce. Carthage a disputé l'empire de l'univers. Rome n'eût pas étendu si loin ses conquêtes, si elle n'eût équipé des flottes. Venise, sortie des fanges d'un marais, a fait trembler l'Orient par sa puissance, et enrichi l'Occident par son industrie. L'Espagne a presque obtenu la monarchie universelle, dans le temps que ses flottes découvraient un nouveau

monde. L'Angleterre, du sein de ses rochers, et parmi les orages de son gouvernement, a souvent fait pencher la balance de l'Europe, et la retiendrait encore, si la France ne l'attaquait enfin jusque dans les chantiers même de sa marine. La Hollande, pauvre et esclave, a trouvé dans ses vaisseaux la richesse et la grandeur; ses pavillons ont été l'étendard de sa liberté. La Turquie a été au plus haut point de gloire et de puissance, lorsque Dragut et Barberousse commandaient les flottes immenses de Soliman. Si nous portons les yeux sur nous-mêmes, nous verrons la marine, peu connue sous la première race, ranimée sous Charlemagne servir de barrière aux inondations du Nord, négligée sous ses successeurs qui négligèrent tout, rétablie sous le premier des Philippes porter des conquérans dans l'Asie, s'élever par des progrès lents jusqu'à François I[er], retomber pendant l'orage des guerres civiles, reparaître sous Lous XIII, où elle trouva Richelieu; étonner et faire

trembler l'Europe sous Louis XIV ; toujours liée à de grands événemens, ou recevant l'impulsion des grands génies.

Hoche avait entendu la leçon de l'histoire ; il ambitionnait l'honneur de rendre à sa patrie une puissance qu'elle avait perdue ; il se livrait avec une ardeur singulière à toutes les études nécessaires à la marine. Les progrès qu'il fit dans la science nautique furent surprenans. Il questionnait fréquemment les officiers de l'état-major sur l'astronomie, et les difficultés qu'il leur soumettait étaient toujours appuyées d'observations judicieuses. Le contre-amiral Bruys, dont le témoignage est d'un grand poids dans cette matière, étonné plus d'une fois des connaissances qu'il découvrait chaque jour dans le général Hoche, a déclaré, *qu'après une année d'expérience, Hoche lui semblait devoir être le meilleur ministre de la marine qu'on pût trouver en France.*

Dans les efforts redoublés que fait le général Hoche pour atteindre un nouveau genre de gloire, des observateurs ont

cru remarquer qu'il se sentait digne de balancer Buonaparte. Je suis un de ceux que cette remarque a pu frapper ; elle ne me paraît avoir rien que d'honorable pour les deux héros ; car ici s'élève une raison de plus d'admirer Buonaparte, dont l'exemple enflammait des talens utiles à la république, alors que lui-même la sauvait par son génie ; ici s'élève une raison de plus d'estimer Hoche, dont l'ambition se portait aux entreprises par lesquelles il croyait pouvoir le mieux servir la république. Oui, sans doute, je crois que les trophées de Miltiade éveillaient Thémistocle ; mais s'il voulait être l'émule des grands talens, Hoche savait d'abord en être l'admirateur. *J'estime Buonaparte*, disait-il souvent à l'amiral Morard de Galles, *il veut la liberté de son pays, et ses victoires tiennent bien son serment. Aussi, lors de mon dernier voyage à Paris, l'ai-je soutenu de toutes mes forces contre les royalistes. Pour me séduire, et pour le décourager, ces messieurs me faisaient son successeur à l'ar-*

mées d'Italie. Je l'ai soutenu, parce qu'il le mérite; il est bien juste de le défendre au-dedans, pendant qu'il combat si glorieusement au-dehors.

Quelquefois, lisant dans les gazettes le récit des victoires de l'armée d'Italie, on le surprenait à dire, en levant ses yeux au ciel: *Heureux jeune homme, que je te porte envie!* — *Envie!* répéta en riant un de ses amis qui l'avait entendu. — *Oui*, répondit Hoche, *mais jamais jalousie.*

Ne trouvant plus un coin de la terre où la gloire de Buonaparte ne fût parvenue, il avait été chercher la sienne sur un autre élément; heureux, se disait-il, s'il pouvait, par l'affranchissement des mers, consolider la paix que Buonaparte allait donner au continent.

Ce raisonnement sera facile à comprendre pour les ames sensibles et élevées. Si la lecture des vies des hommes illustres de Plutarque a souvent fait sur elles les impressions les plus vives; si les vertus de quelques-uns de ces héros, morts depuis

si long-temps, ont excité la noble passion de leur ressembler, de quelle ardeur ne devait pas se sentir transporter un jeune militaire, honoré de succès brillans, qu'il voyait obscurcis en un instant par les triomphes d'un mortel extraordinaire qui, rayant en quelque sorte de l'antiquité tant de pièces de comparaison, pour devenir modèle, ne laissait plus exister que lui dans le monde, et s'emparait, à la fois du passé du présent, et de l'avenir.

L'usage des généraux vulgaires est de s'occuper exclusivement du succès de leur amour-propre; se concentrant aveuglément dans l'intérêt de leurs affaires personnelles, ils s'emparent de tout ce qui peut convenir à leurs dispositions; ils saisissent indistinctement, pour les réunir autour d'eux, toutes les ressources qui leur semblent utiles à leur opération particulière.

Peu leur importe que tout manque aux autres; ce dénuement même, et l'impuissance où ils placent leurs rivaux, ils l'en-

visagent avec satisfaction comme un embarras utile pour faire saillir leur gloire.

Jamais les vues de Hoche ne furent ainsi rétrécies et bornées; en regardant autour de lui quelles ressources lui étaieut nécessaires, jamais il n'eût voulu en priver les autres; il portait autant de bienveillance et d'affection au succès de leur gloire qu'à la sienne propre. Le sentiment de sa force lui donna toujours cette grandeur, qui fait plutôt appeller les rivaux que les craindre. Jamais ses regards ne se portèrent sur des objets individuels, isolés; son horizon était celui de la république entière. Combien de fois, ne l'a-t-on pas vu, par un dépouillement généreux, priver son armée (et son armée c'était lui-même) des ressources les plus urgentes qui se trouvaient sous sa main, pour alimenter et vivifier les ports, distribuer aux marins des subsistances avec des consolations, ranimer ainsi leur courage, et les rattacher ainsi à leur utile profession, dont la misère les arrachait!

L'ame de l'opération méditée était le secret

secret. Comment cependant parvenir à cacher une opération évidente de sa nature, et dont les préparatifs appellaient sans cesse les regards. L'Angleterre avait mis tous ses espions en campagne pour en découvrir l'objet. Par les intelligences que Hoche avait eu la précaution de se conserver dans la chouannerie, il découvrit qu'il avait été fait un dépôt de 100 louis, promis à l'imprimeur de Rennes pour la remise d'un imprimé quelconque, qui ferait connaître le but de l'opération préparée à Brest. La curiosité de nos ennemis lui parut le moyen le plus naturel de les tromper; il charge le citoyen Shée de faire, avec l'air du mystère le plus profond, un manifeste au peuple de Portugal. Ce manifeste fut présenté d'une manière très-confidentielle à un prêtre du pays pour le traduire en langue portugaise. Pendant qu'il donnait ainsi le change aux espions de Rennes, il envoyait à Angers le même citoyen Shée pour y faire imprimer les véritables pièces de l'expédition d'Irlande. L'escorte dont il

le fit accompagner, persuada aux chouans que le citoyen Shée était un évêque émigré, rentré et déporté en Suisse.

Désespérant d'arrêter, par la perfidie, celui qui marche à son but en triomphant de tous les obstacles, Pitt a recours à l'assassinat.

Depuis huit jours, le ministre de la guerre avait averti Hoche qu'un émissaire anglais était parti de Londres avec la mission d'attenter à ses jours. Loin de se mettre en garde contre les tentatives dont il était prévenu, Hoche avait jeté la lettre dans un coin de son cabinet; elle fut connue trop tard des officiers de son état-major. Un soir, (à Rennes) comme il sortait de la comédie, accompagné des généraux Hédouville et Debelle, un coup de pistolet fortement chargé de plusieurs balles est tiré sur lui. Pour être plus certain de son coup, l'assassin avait appuyé la main sur une borne; mais elle vacilla au moment de l'exécution, et l'arme détournée par le tremblement de la main ne blessa

personne. L'inaltérable sérénité de Hoche est bien remarquable dans ce moment; tout le monde est épouvanté du péril auquel il vient d'échapper; lui seul conserve le plus grand sang froid; l'assassin fut amené devant lui, il le vit sans la moindre émotion; mais à l'instant où ce monstre se jeta à ses genoux suffoquant de sanglots, et confessa son crime en implorant miséricorde; c'est alors qu'une altération sensible se fit remarquer dans les traits de Hoche; il fut forcé de détourner la tête pour laisser couler les larmes que lui arrachait la pitié. *Malheureux*, lui demanda-t-il, *as-tu une femme et des enfans?* Celui-ci était dans le besoin; il avoua que la misère l'avait porté à ce crime. On lui avait promis 100 louis, on ne lui avait donné que 6 livres. Hoche envoya 25 louis à sa femme pour sa subsistance et celle de ses enfans; il fit faire par un peintre de Rennes le portrait de cet assassin; on l'a vu le porter sur lui et le considérer souvent. L'information apprit que l'instigateur du crime était un

homme de qualité qui déguisait son nom sous celui de Charles.

A peine était-il échappé à cet accident, qu'un autre d'un nouveau genre vint lui donner des craintes non moins fondées en apparence. Le lendemain d'un souper fait avec plusieurs de ses amis, il ressentit tout-à-coup les tranchées les plus violentes. Il venait de recevoir une lettre de quelqu'un, dont il connaissait la moralité et l'attachement, qui lui conseillait de prendre des précautions contre le poison. On appelle le premier des officiers de santé de Brest. Le domestique de confiance du général, effrayé pour son propre compte, croit en ce moment éprouver un dérangement dans son estomac; ce dérangement pouvait n'exister réellement que dans son imagination frappée de terreur; mais l'annonce exagérée des souffrances de ce domestique, et l'augmentation graduelle des douleurs réelles de Hoche étaient faites pour ajouter aux inquiétudes. L'Esculape, interrogé sur le parti à prendre en cas d'empoisonnement, avouait ingé-

nuement que ses connaissances et celles des médecins français en général, étaient très-bornées en matière de poison, qu'il fallait se contenter d'employer les calmans, tels que le lait. . . . Les déchiremens de Hoche devenaient plus aigus et les vomissemens ne donnaient aucun soulagement.

Qu'on se représente la situation d'un jeune général arraché à l'armée qu'il commande, et dont partie est déjà embarquée, à la veille d'une expédition dans laquelle il a placé toutes les espérances de sa gloire, et qui sent dans ses entrailles le principe d'une mort cruelle et prochaine. Ses amis, autour de son lit, ne peuvent déguiser leurs alarmes; aussi tranquille que Socrate au milieu de ses disciples, Hoche, au milieu de ses amis, oublie ses douleurs pour ne s'occuper que de les rassurer. Le lendemain, les symptômes prirent un caractère moins effrayant; mais deux jours se passèrent encore sans qu'il fut hors de danger. Enfin, le mal se guérit de lui-même; on crut alors que la cause était un

amas de bile extraordinaire, dont il fut débarassé par les moyens naturels.

Quelles impressions peuvent ſaire sur Hoche le ſer, le poison, les lettres anonymes, toutes les scélératesses dirigées contre sa personne? la malveillance lui porte des coups bien plus certains, en attaquant l'entreprise elle-même. Tous les obstacles apportés par le mauvais esprit de la marine semblent se multiplier pour la faire échouer. Hier, les marins avaient promis leur bonne volonté, tout devait aller au mieux; aujourd'hui, ils disent le contraire. Les vents sont bons, mais l'on n'a pas d'ancres; les vivres ne sont pas répartis également... *Que sais-je*, écrit Hoche au directoire, *ce qu'il nous manque! hier, pour allonger le temps, on voulait armer les frégates de Richery en flûtes, leur ôter leurs canons, etc. Je m'y suis opposé; mais maintenant nous n'avons pas toutes nos voiles; j'oserais presque répondre qu'avant un mois on nous assurera qu'il n'y a pas d'eau dans la mer.*

L'exemple d'insubordination de la marine allait gagner les troupes de terre ; mais s'il n'est pas au pouvoir de Hoche de retenir les troupes placées hors de son commandement, au moins saura-t-il bien ranger à la discipline celles qui dépendent de ses ordres. Pendant que les différens corps arrivaient à Brest, on vint lui annoncer que trois compagnies de grenadiers, mécontentes de n'avoir point reçu le prêt, refusaient de s'embarquer jusqu'à ce qu'elles fussent payées. Hoche sent tout le danger de ce commencement d'insurrection ; il ordonne que les grenadiers soient envoyés sur-le-champ à quinze lieues de Brest, dans un pauvre village, et privés de l'honneur de participer à l'expédition. Une heure après, on lui rapporte que les officiers étaient parvenus à leur faire entendre raison et à les embarquer. Indigné de cette espèce de transaction, Hoche les fait ramener à terre. Cette opération ayant duré quelque temps, la nuit était survenue et les portes de la ville se trouvaient fermées ; ils furent

amenés sur la place d'armes, et laissés toute la nuit, sans vivres, à la belle étoile. » *Je ne veux point avec moi des hommes* » *qui n'ont de mobile que l'or,* » leur dit Hoche. On sent tout l'effet de cette parole sur des grenadiers français. L'affront d'être exclus de l'expédition les plonge dans le désespoir. Ils menacent d'exterminer les deux moteurs de la révolte, ils supplient, ils intercèdent, ils expriment leurs regrets et leur douleur. Hoche, ému d'un si noble repentir, sent que leur faute est suffisamment expiée, et permet qu'ils reprennent leur rang à l'armée. Ils s'en montrèrent dignes par un zèle et un dévouement sans bornes.

Hoche croyait avoir atteint le but de ses infatigables travaux. La flotte est prête : il fait embarquer ses troupes, il s'embarque lui-même. Sa dernière pensée, en quittant la terre, est toute remplie déjà du desir de la seconde expédition : tant il est sûr du succès de la première. Sa dernière parole au directoire est pour recommander à sa sollicitude le second départ.

Celui que tant de vertus ont illustré, celui que l'estime et la reconnaissance de la patrie environnent, que l'admiration de l'Europe a couronné, celui-là dont la carrière est déjà pleine, alors que celle des autres est à peine commencée, cet homme, dans sa généreuse intrépidité, abandonne aux caprices des flots sa vie, et ce qu'il prise bien plus que sa vie, sa gloire acquise. Il confie la garde de ses lauriers à la conduite de marins dont il n'a pu éprouver ni les talens, ni le courage; il va courir des dangers qui lui sont inconnus. Mais celui que les phalanges disciplinées de l'Autriche n'ont pu retarder, celui qui, d'un vol rapide a franchi les montagnes de la terre, sera-t-il un moment indéterminé devant les abîmes de l'océan?

Il part monté sur une légère frégate (*la Fraternité*); tous les vaisseaux réunis comme en un chœur fraternel, présentent le spectacle le plus majestueux. Aussi fière que la flotte romaine qui, commandée par Scipion, portait la ruine de Car-

thage, l'escadre rassemblée fend superbement les eaux de la mer... Il part... D'avance son projet fait trembler l'Angleterre; et la jetant dans les alarmes, la dérange toute entière de ses ateliers et de son négoce. *Citoyens*, dit Hoche aux marins, après s'être embarqué, *nous ne sommes pas ici pour faire des prises.* Mais c'est pour la première fois qu'il paraît sur les mers; la force d'un élément qu'il n'avait point encore bravé, l'arrache un moment à lui-même.

O quel sacrifice magnanime, et combien ces périls sont honorables et glorieux! Mais tout ce qu'il y a de grand et de généreux dans cette conduite, ne peut être conçu que par les cœurs nourris du sentiment profond de l'amour de la patrie.

Tant de grandeur devait-elle devenir le jouet des vains caprices du sort? et la fortune si souvent infidelle à la cause de la justice, avait-elle cette fois encore choisi Hoche pour être la victime de ses cruelles épreuves?

L'armée navale, composée de 15 mille hommes d'élite, et brûlant du desir de combattre, met à la voile le 25 frimaire. Le temps était favorable, l'ennemi croisait devant Brest; elle parvient à tromper sa vigilance, elle évite ce danger; premier succès, heureux augure de sa destinée ultérieure! Déjà les vaisseaux portent nos guerriers vers l'objet de leurs vœux, vers cette Irlande qui attend ses libérateurs : ah! que les vents les secondent encore deux jours, et ils auront atteint les rivages qu'ils vont affranchir; déjà la terre de la France a disparu à leurs yeux. . . . La république attentive est partagée entre la crainte et l'espérance; l'Europe est frappée d'étonnement à l'aspect de cette audace inouie; l'Europe ne croyait plus à l'existence de la marine française; stupéfaite elle la voit, comme par un pouvoir magique, sortir tout-à-coup de son néant; l'Europe, dans un recueillement inquiet, attend l'issue d'une entreprise qui va décider la liberté des mers.

Sans doute il était digne d'assurer désormais leur affranchissement, et de punir leurs infâmes oppresseurs, ce directoire entouré de l'honneur de tant d'efforts, qui relégué dans les angoisses de la pénurie la plus absolue, brisant les entraves apportées sans cesse par les conspirateurs dominans au sein du corps législatif, vainqueur de tous les obstacles, et au moment même où on lui faisait user une partie de ses forces contre ses véritables appuis, était parvenu à improviser une expédition si intéressante par ses motifs, si recommandable par ses intentions, si décisive par son but ; ce directoire, si cruellement et injustement persécuté ; ce directoire enfin, qui, échappé des crises de sa naissance, commençait à prendre une attitude imposante aux yeux de l'univers.

Mais dès l'aurore de l'expédition, un génie malfaisant avait tenté de la paralyser ; le même génie devait la poursuivre dans toutes ses chances, en ternir tous les périodes, et lancer enfin sur ses der-

niers résultats tout le poids de sa fatale influence.

Les élémens conspirent avec les conspirateurs ; tout est d'accord contre les desseins de la liberté.

Tout à l'heure les vents étaient favorables ; à peine la flotte est arrivée dans la haute mer, qu'ils deviennent contraires. Le signal avait été donné trop tard pour partir ensemble ; la flotte n'avait appareillé que successivement ; cette première faute fut irréparable. Un ouragan entraîne Hoche. Dès la première nuit, il se trouve poussé loin du corps de l'armée navale ; déjà ses compagnons d'armes l'ont perdu...

Si du moins la présence d'esprit des commandans secondaires pouvait suppléer à l'absence du chef..... Mais non ; éloignés de Hoche, ils semblent avoir perdu toutes leurs facultés ; la tête est séparée du tronc ; ce n'est plus qu'un corps languissant, privé des premiers principes de la vie.

L'armée de terre et de mer, délaissée de ses chefs que les vents lui ont arrachée, se présente toute morcelée devant l'Ir-

lande ; elle touche ses côtes, elle entre, elle sort de ses ports sans rencontrer l'ennemi ; quelquefois les vagues la rejettent en mer, bientôt d'autres vagues la font rentrer. Dix jours consécutifs sont consumés, pendant lesquels presque tous les vaisseaux de la flotte sont apperçus et reconnus par les habitans de l'Irlande; leur cœur a tresailli de joie et de bonheur à la vue de leurs libérateurs. Vain espoir ! illusion cruelle ! les généraux en chef sont absens : ceux qui les remplacent devraient agir, ils délibèrent; ils devraient opérer leur débarquement, ils assemblent des conseils ; le moindre événement fait prendre des résolutions, le moindre événement les fait changer ; tout fait un devoir de descendre à terre, tout est un prétexte de rester dans les vaisseaux ; le temps précieux échappe ; l'heure de la liberté est sonnée ; elle s'envole..... Républicains, qu'avez-vous fait de votre courage, qu'est devenue cette audace qui tant de fois épouvanta vos ennemis ? Eh ! quoi ne savez-vous plus que vous consulter ;

qu'elles sont ces stériles et honteuses délibérations ? La tempête vous a dérobé le vaisseau de Hoche ; mais la tempête peut-elle vous dérober à l'ascendant de son génie ? Son ame n'est-elle pas tout entière dans vos rangs ? Du sein des flots qui couvrent la frégate, du sein des périls qui le cernent de toutes parts, il vous observe, il vous presse, son grand cœur s'élance au milieu de vous, il vous appelle, il vous crie de franchir cette faible barrière qui vous arrête, de vous jeter parmi ce peuple qui vous tend les bras, et dont vous avez promis de briser les fers.

En effet, quelques efforts assuraient le succès de l'entreprise ; la république n'aurait pas eu l'inconsolable douleur de voir perdre, en un moment, le prix de tant de travaux et de sacrifices généreux ; quelques efforts opéraient le débarquement ; la présence de quelques milliers de républicains allait ranimer l'espoir des malheureux Irlandais, et donnait la facilité d'essayer toutes les tentatives ultérieures.

Pendant ces fatales irrésolutions, que ne peut vaincre le courage des officiers de terre, la frégate de Hoche avait eu à lutter seule contre plusieurs vaisseaux ennemis: la prestesse de ses manœuvres l'avait fait échapper à leurs poursuites. Il atteint enfin les côtes de l'Irlande, il se présente devant ses ports, il espère y trouver la flotte réunie au lieu convenu. Quelle est sa douleur lorsqu'il apprend qu'elle s'est séparée en désordre, et qu'elle a repris le large sans avoir opéré même un débarquement partiel! Que fera-t-il? Que résoudre? Si du moins, sur le point où son vaisseau doit toucher, il était certain de trouver quelques patriotes réunis, son projet est aussitôt arrêté que conçu, il ne balancerait pas un moment à l'exécuter : il s'élancerait au milieu d'eux, et là, fort de son courage, secondé par le génie de la liberté, il jeterait, au sein de l'Angleterre, le noyau d'une *Vendée républicaine*; mais dans l'incertitude où le plonge son dénuement, ira-t-il s'exposer, sans fruit, au danger de tomber, seul et sans défense,

fense, au pouvoir des satellites de Georges? Doit-il commettre une imprudence inutile à sa patrie, et, par une intempestive témérité, préparer à l'insolente Albion un nouveau sujet de triomphe, à la république et à ses compagnons un sujet éternel de deuil ? Cette solitude profonde, le délaissement absolu de tous les siens ; tout lui impose la nécessité de la retraite ; le cœur navré d'amertume, il s'éloigne de ce peuple à l'affranchissement duquel il avait dévoué sa vie ; des larmes coulent de ses yeux au moment où ses derniers regards perdent la terre, dans laquelle il allait implanter la liberté, et que son départ laisse retomber sous l'oppression.

De nouveaux dangers devaient traverser le retour de Hoche, il essuie encore des tempêtes. Quoiqu'il soit de tous les hommes de l'équipage le moins exercé à la mer, il se fait remarquer pour le plus intrépide : il brave les flots furieux qui couvrent le tillac ; il est sans cesse sur le pont assis avec un officier de marine, sur une peau d'ours blanc, dont il se servait lorsqu'il

bivouacquait à l'armée. Il disait à cet officier en consultant un Neptune qu'il avait ouvert sous ses yeux : *les Anglais ne veulent pas reconnaître la république française, mais nous les y forcerons bien.*

Regardant ensuite une mappemonde, il ajoutait : *Le monde est bien grand, mais après avoir vaincu les Anglais, nous irons faire respecter le pavillon républicain tout autour du globe.*

Pendant toute la traversée, la frégate était toujours sans voiles, à peine avait-on pu manger à table deux fois ; la peau d'ours blanc de Hoche, étendue sur le pont, servait souvent de nappe : cette peau lui était bien utile à bord, car il était impossible de se tenir debout, à cause des grands roulis du bâtiment. Tous les passagers étaient incommodés du mal de mer ; lui seul supportait les fatigues, avec l'assurance at la fermeté d'habitude d'un marin consommé, mettant lui-même la main à la manœuvre, encourageant par son exemple toute la troupe de terre à sup-

pléer le plus mauvais équipage qui ait jamais existé. Ses yeux excellens distinguaient les objets à des distances où les longues vues n'appercevaient que confusément. Plus d'une fois sa présence d'esprit avait sauvé la frégatte ; elle se trouva bientôt engagée dans un danger dont toute la vigilance de Hoche n'avait pu la préserver. Ayant pris forcément le parti de retourner à Brest, *la Fraternité* fut vivement poursuivie par deux vaisseaux ennemis très-forts ; elle était parvenue à les tromper à la faveur des ténèbres de la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, on fut fort étonné de se voir au milieu même de la flotte anglaise ; aucune espérance d'échapper à ce blocus. Aussitôt dispositions prises pour couler à fonds les drapeaux républicains, les manifestes, les journaux, les papiers de toute espèce. Chacun calculait, dans ses arrangemens, de ce qu'il pourrait sauver avec son individu ; on s'attendait d'un moment à l'autre à se voir conduire dans les prisons d'Angleterre. Les officiers anglais, prisonniers à bord, ne dissimulaient

pas l'espérance qu'ils avaient d'être incessamment délivrés ; leur contenance joyeuse achevait de porter le dernier coup au cœur des républicains. Dans cette déplorable situation, Hoche ne perd rien de sa grandeur, il conserve toute sa dignité ; et, sans se dissimuler le véritable embarras de la circonstance, il demeure supérieur aux caprices du sort.

On dirait qu'étonnée du courage qu'elle n'avait pu intimider, la fortune voulut lui rendre hommage, en cessant de le poursuivre. La mer devint tellement grosse, le vent si fort, qu'au milieu même des vaisseaux anglais, occupés de leur propre conservation, la frégate *la Fraternité* fut prise par eux pour l'une des leurs ; elle tint la même route jusqu'à la fin du jour ; changeant alors sa direction à la faveur des ténèbres, elle arriva heureusement au mouillage de l'île de Rhé, (cette manœuvre habile est due toute entière au contre-amiral Bruys,) un mois juste après le départ de Brest. Mais quel affreux spectacle était-il condamné à voir avant son

retour? Il rencontre sur sa route le vaisseau *le Scævola* faisant eau depuis quatre jours, et prêt à périr avec son équipage. Cette malheureuse carcasse, déjà presque submergée, se soutenait encore par la vigueur des passagers qui, depuis quatre jours, s'occupaient sans relâche à pomper l'eau; mais abandonnés des matelots, qui refusaient le service, ces malheureux tombaient de fatigue, et l'équipage était englouti s'il n'avait eu le bonheur d'être apperçu par le vaisseau *la Révolution :* le brave capitaine Dumanoir s'empresse aussitôt d'y porter du secours. L'exemple parfait de célérité qu'il donne à ses matelots les électrise; loin d'imiter les lâches du *Scævola,* ils ne veulent pas prendre plus de repos que leur infatigable chef, avant que le capitaine Obet, qui descendit le dernier du *Scævola*, dont il avait le commandement, ne fut à bord de la *Révolution*.

Qu'on se retrace ici ce grand spectacle, si l'on veut avoir l'idée d'une belle horreur. Un vaisseau coulant bas; l'équipage

d'un second se sacrifiant en quelque sorte pour sauver celui du premier; une mer affreuse, la brume, les vents, la nature enfin, semblant être déchaînée contre les hommes qui veulent résister à ses efforts. O! quel pinceau pourrait rendre cette première vue du tableau? .... mais la seconde offrait-elle quelque sujet de consolation? Deux mille deux cents hommes se trouvaient à bord d'un vaisseau de 74, qui avait à peine des vivres pour huit jours. Le capitaine Dumanoir prit le sage parti de se réduire à une demi-ration. Reçois de ma bouche, généreux Dumanoir, le tribut d'estime et d'amour que mérite ton dévouement; tu as sauvé la vie à 2400 de tes concitoyens. A Rome, il eût suffi d'en sauver un seul, pour que ton front fût couronné de chêne; mais la couronne civique que doit te décerner la patrie reconnaissante, le simple récit de ta belle action, ne l'a-t-il pas déjà placée sur ta tête?

L'instant où l'équipage prit terre, est encore un de ceux où le sang froid de

Hoche mérite la plus juste admiration. Dans l'obscurité profonde d'une nuit épaisse, il errait depuis quatre heures sans boussole, accompagné de l'honnête citoyen Shée. Tantôt à la voile, tantôt à la rame dans une frêle chaloupe, couverte par une mer houleuse ; vent frais et pluie. L'officier de marine chargé de les conduire à terre leur avait déclaré qu'il ne connaissait point ces parages. Quelqu'un cria *navire;* sur-le-champ ils se portèrent dessus pour l'aborder et y passer la nuit ; mais un moment après on se sentit violemment toucher contre des pointes de rocher. Tout le monde s'attendait à couler bas : aussitôt des matelots se jettèrent à la mer et trouvèrent fonds ; la plupart des passagers suivait leur exemple. Retenu par une attaque de goutte qui le réduisait à l'immobilité, le généreux Shée invitait Hoche à se sauver et le laisser périr tout seul. C'est bien dans ces circonstances, où le soin de sa propre conservation, ne laisse pas à l'homme le sang froid de feindre un sentiment qui ne

serait pas dans son cœur, qu'on peut juger celui de Hoche. *Nous nous sommes promis que nous ne nous séparerions qu'à la mort,* répondit-il à son généreux ami, *je ne vous quitterai point d'une autre manière.* Le sort moins rigoureux voulut qu'à peu de distance il se trouvât un point abordable : on y tira la chaloupe. Ce que l'on avait pris pour un navire était le moulin de Houmeau, éloigné d'une lieue de la Rochelle. Le meûnier, qui avait d'abord pris les républicains pour des pirates anglais, les conduisit dans sa cabanne. Ils se sèchent au feu, et se couchent sur la paille en attendant le jour. Le matin, Hoche arrive au port de la Rochelle.... Qui pourrait peindre les sentimens divers dont son ame est agitée dans ces pénibles instans? C'est la première fois, sans doute, que la vue de sa patrie produit sur lui de douloureuses impressions; mais il devait, en ce moment, descendre sur un autre rivage, et depuis qu'il l'a quitté, il se croit indigne de revoir celui de la France. Ni le salut de ses compagnons échappés aux

dangers dont il s'est sauvé lui-même, ni les embrassemens de ses amis, ni la réflexion de l'inutilité de sa bravoure, ni même le sentiment de sa conscience intrépide et pure, ne peuvent le consoler du malheur de son retour; sa vie est flétrie, elle lui devient un opprobre cruel, un poids insuportable, il veut se dérober à lui-même..... Mais l'espoir de reprendre sur-le-champ la tentative de l'expédition vient luire à ses yeux; cette idée seule peut le soutenir. Il court à Paris, il se jette dans les bras du ministre Truguet, et voici les paroles que lui adresse sa douleur. *Mon ami*, dit-il, *nous sommes ce qu'il y a de plus malheureux sous le ciel. J'ai bien souffert, mais la moindre de mes souffrances est celle de la tempête. Mon ame est cruellement oppressée. Nous serions les plus vils des mortels, si nous abandonnions le peuple Irlandais à la vengeance de ses tyrans, et notre entreprise n'est qu'ajournée. L'armée navale est rentrée en bien mauvais état; je sais qu'on vous refusera les moyens de réparer*

ses désastres : vous trouverez des ressources dans votre zèle imperturbable. Mon ami, équipez de nouveau votre escadre; expulsez, sans aucune exception, tout ce qui tient à la faction Villaret-Joyeuse ; placez, avancez quelques officiers dont j'ai apperçu les talens et le dévouement: je suis prêt à me rembarquer. Le directoire vient de me confier le commandement de l'armée de Sambre et Meuse ; cette armée est désorganisée ; j'en connais les élémens divers ; j'y saurai rétablir l'harmonie ; je vais m'y rendre autant comme administrateur que comme chef militaire : je vais créer, réorganiser ; vous, hâtez-vous de réparer votre marine, je m'attache irrévocablement à sa destinée. Ecrivez-moi que vos dispositions sont achevées, aussitôt j'appelle un général pour me succéder, je quitte à l'instant les bords du Rhin pour voler à ceux de l'Océan.

La lettre de Hoche au ministre Truguet était le juste pressentiment des nouvelles et immenses obligations qui l'attendaient.

Je ne puis trop faire remarquer ici la marche singulièrement rapide de l'esprit de cet homme étonnant. Dans les différentes périodes de sa carrière, ses progrès semblent égaler aussitôt la hauteur des fonctions qui lui sont confiées. La nature libérale l'avait, il est vrai, doté de beaucoup d'avantages ; mais le hasard de sa naissance lui avait refusé les heureux moyens qui donnent à ces avantages l'essor, l'éclat et l'étendue. Il fallait donc que l'instinct donné par la révolution aux ames libres suppléât la culture qui manquait à ses premières années ; ainsi la sagacité, toute seule, l'introduisit dans les secrets de l'art militaire, et bientôt dans tous ceux de la politique.

A Dunkerque, c'est un soldat impétueux ; à l'armée de la Moselle, c'est un général bouillant de tous les feux de la jeunesse. On pourrait être surpris de voir le même homme devenir, dans la Vendée, négociateur habile : on cesse de l'être, si l'on se rappelle quelle circonspection, dès les premiers instans de sa vie, paraît, si-

non le retenir sans cesse, au moins présider à sa conduite, quel jugement domine son imagination ! quelle sagesse tempère sa vigueur ! Après quatre années de commandement en chef, il ne se croit pas moins obligé à se montrer digne de son élévation qu'avant de l'obtenir. Il est plus jaloux de l'estime accordée à la vertu, que de la considération attachée à la puissance. *Celle-ci dépend des hommes, celle-là de moi-même : le premier*, disait-il, *n'est effectivement le premier que lorsqu'il est le plus vertueux.* Loin de se relâcher en rien de ses devoirs, il ne sera que plus scrupuleux à les remplir.... Les qualités qu'on va voir briller dans le général Hoche, ne sont point des qualité subites dont je veuille l'orner à plaisir : ce sont celles qu'il a toujours eues, mais qui, maintenant dépouillées de leur roideur et de leur première âpreté, polies en quelque sorte par l'expérience, ont acquis ce caractère de douceur et de gravité qui est presque la perfection.

Dans l'expédition d'Irlande, il avait

montré, par-dessus toutes ces qualités, des talens précieux en administration. Quoique l'administration et la guerre paraissent deux genres très-différens, il avait su, non-seulement prouver que ces deux genres sont conciliables, mais encore qu'ils sont inséparables.

Il appelle auprès de lui son digne collaborateur de la pacification de la Vendée, le général Cherin, aussi probe qu'habile administrateur, dont la modestie pourrait cacher les talens à celui qui connaîtrait moins les hommes ; mais il ne peut se dérober à Hoche qui le regarde comme son véritable ami, parce qu'il ne fut jamais son flatteur ; Cherin est chef de l'état-major.

C'est sous ces deux rapports, administratifs et militaires, que Hoche va paraître à l'armée de Sambre et Meuse.

Cette belle armée, dans la campagne de l'an 4, n'avait pas fait des pertes aussi considérables que la malveillance s'était plu à le répandre ; mais elle avait été singulièrement altérée dans son ensem-

ble. Veuve de son digne chef Jourdan, elle était restée dans une inaction plus funeste que les revers qu'elle avait essuyés : et la mission de remplir cette lacune immense, n'est pas la moins épineuse dont le général Hoche eût été chargé jusqu'ici. L'armée serait tombée dans une défection totale, si, parmi les officiers-généraux qui lui étaient attachés, il ne se fût trouvé des républicains probes, tels que Championnet, Lefevre, Grenier et autres. Gémissant de la mésintelligence qu'ils voyaient régner entre les chefs, et du désordre qui en est une suite inévitable, ces dignes généraux avaient employé tous les moyens pour conserver à la république les restes de cette brave armée.

Il semble que Hoche soit un génie organisateur, destiné sans cesse à réparer les maux faits par le démon de la désorganisation. Les malheurs qu'il est encore condamné à voir ici, l'étonnent peu, mais l'affligent profondément. Il veut en pénétrer les causes; il commence par cher-

cher à connaître l'esprit des uns et des autres. Il le trouve bon dans la majorité des officiers-généraux ; celui de la troupe est tel qu'il le desire.

Il veut d'abord s'occuper de l'améliora-tion du sort des soldats ; mais il sait que, pour y parvenir, il faut avant tout porter l'œil de la réforme sur leurs supérieurs.

En voyant le général Hoche, dans ses ordonnances, énoncer les plus petits dé-tails, fixer le nombre de chevaux ou de fourgons que peut avoir tel officier de l'état-major, on l'accusera de minuties. Ses économies pourront paraître ridicules aux hommes qu'elles atteignent ; elles ne paraîtront point trop rigoureuses aux hommes probes, qui ont pu juger com-bien facilement un abus en entraîne un autre, et quels sont les commencemens insensibles des dilapidations qui ruinent les empires.

Autant Hoche portait de respect et de tendresse à ces militaires qui dévouent tous les jours leur vie dans les batailles, autant abhorrait-il ces oisifs dévorans,

qui n'arrivent à la suite que comme des oiseaux de proie.

De même jadis en France, au milieu du peuple occupé de créer la subsistance générale, on voyait la caste oisive des nobles et des prêtres recueillir sans peine le fruit des travaux de la masse, exprimer les sueurs du peuple, et boire son sang dans des coupes d'or ; ainsi dans les armées deux classes tres-distinctes se font remarquer.

L'une est composée de ces militaires vertueux, arrachés par le devoir, ceux-ci à la charrue, qui était leur richesse, ceux-là aux douceurs de l'aisance dont ils jouissaient dans leurs familles ; portés aux frontières à la voix de la patrie en danger, on les a vu généreusement renoncer aux habitudes casanières des villes, se dérober aux séductions de la mollesse. Ils ont dévoué leur vie présente et leur vie à venir ; secouant la chaîne de toutes les affections domestiques, se dépouillant, pour ainsi dire, de la nature, ils se sont élancés aux

champs de l'honneur avec l'intrépidité des héros qui ont immortalisé Sparte et Rome. Tous se sont distingués par des traits de bravoure et d'intelligence supérieure. Ignorés cependant au sein de la gloire qui les couvre, la plupart assez honorés de leur conscience, n'ont brigué aucun avancement. Leur modestie fuit les récompenses que l'estime publique leur décerne.

Voilà la classe vraiment recommandable. C'est elle qui a supporté toutes les fatigues de la guerre ; tantôt au feu, tantôt au bivouac ; élevant ici des redoutes ; là creusant des retranchemens ; ici jetant des ponts pour aller joindre l'ennemi ; ailleurs passant les fleuves à la nage sous le canon de ses batteries ; là gravissant les montagnes, et courant attaquer à la bayonnette ; ici escaladant des murailles défendues par une artillerie redoutable ; le reste du temps, occupée d'exercices assidus, au milieu de l'intempérie des saisons vivant de la frugale nourriture qu'on

appelle de *munition*, c'est-à-dire, mangeant une livre de pain gris, quelques onces de viande, et buvant de l'eau.

L'autre classe est celle qui s'introduit dans les administrations et à la suite des états-majors ; c'est à côté des Hédouville, des Berthier ces administrateurs guerriers soutiens et alimens de la victoire, que se glissent des hommes qui n'ont rien de militaire que la couleur de leurs habits. Dans leurs habits, vous ne voyez que des broderies ; dans leurs figures, que des moustaches. Ce n'est pas à la guerre qu'ils ont vu le feu ; cependant leur langage est hérissé de termes de guerre. Leur coëffure, leur allure, sont empruntées de la *Prusse* et de l'*Autriche*. L'uniforme français ne leur paraît pas assez rebarbatif, il faut qu'ils mettent à contribution tout ce qu'il y a de gothique et de bizarre dans les usages étrangers. A les entendre faire le récit des combats (dont ils n'ont pas même vu le lieu sur la carte), vous croiriez qu'ils ont perdu tous leurs

membres dans les batailles. Jamais la patrie ne sera assez reconnaissante de leurs travaux innombrables.

Ces Glaucias décident en dernier ressort des réputations ministérielles. Selon que le vent des affaires publiques va souffler, vous les voyez tour-à-tour dans les divers partis, allant et revenant sans cesse de l'un à l'autre. Rien, au surplus, n'est bien dans le monde, si, dans l'homme en place, ils ne sont point assurés d'avoir un protecteur dont ils puissent obtenir quelques fils d'or à ajouter à leurs épaulettes. Ils dévorent la substance du soldat et ils se parent en même temps de l'honneur de ses privations. Hier, ils étaient dans la misère; ils ont perçu des contributions, ils sont aujourd'hui dans l'opulence. Mais cette richesse, acquise par la fraude d'un jour, ils ont besoin de la dénaturer aux yeux du public. Ces larcins d'hier, ils les appellent patrimoine; la source de leur fortune va se perdre, avec leur origine, dans la nuit des temps.

Rampans devant leurs supérieurs, arrogans envers leurs égaux, ils cherchent par-tout des victimes, à qui leur orgueil puisse rendre les outrages que leur bassesse vient d'essuyer. Ils voudraient trouver la réciprocité de leur patience, et croient avoir, dans leur propre humilité, le droit d'exiger l'humilité des autres. Troupeau d'esclaves, desquels on ne s'aurait dire s'ils sont plus méprisables pour leur insolence que pour leur servilité; mais croyant se relever par l'impertinence, ils s'abaissent davantage encore; car la morgue peut-elle racheter la bassesse, et n'achève-t-elle pas, au contraire, de la précipiter ?

Voilà les êtres qu'on devrait appeler les goujats de l'armée, et qu'on appelle .... autrement. Disons plutôt que ces êtres ne sont point de l'armée quoiqu'ils veuillent souvent en usurper la gloire.

La politique du gouvernement révolutionnaire avait été de peser sur ces parasites, de renouveller les états-majors, et de

les épurer sans cesse. Cette vue était vraiment populaire. Le mal vint de ce qu'elle fut étendue jusqu'à la désorganisation ; mais restreinte dans les justes limites que commande la sagesse, elle doit être la règle de tout gouvernement républicain. La sévérité exercée envers les chefs, garantit l'amélioration du sort du soldat.

Qu'on envisage un moment sa position en temps de guerre : quel spectacle de privation plus digne de l'admiration et de la sensibilité de tous les hommes !

Les jours de combat, ces instans décisifs où le militaire se présente à la mort, se renouvellent sans cesse dans l'espace d'une campagne.

Hier, ce bataillon de grenadiers a monté à l'assaut ; la ville est prise. Tous avaient d'avance fait le sacrifice de leur vie ; plusieurs ont péri : mais ceux qui survivent leur carrière est-elle parcourue ? Ils avaient élevé leur ame au ton de la résolution nécessaire pour affronter des périls certains ; leur courage les a fait triompher : leur sera-t-il permis de profiter du hazard

heureux qui les a épargnés? Pourront-ils rentrer un moment dans la vie? Ils ont vaincu. Le fruit de la victoire va t-il être cueilli? Auront-ils au moins l'instant de repos qu'on accordait aux athlétes? Les gladiateurs eux-mêmes avaient racheté leur existence s'ils étaient demeurés vainqueurs dans l'arène.

Mais les vainqueurs d'aujourd'hui sont commandés demain pour monter à la citadelle. La citadelle sera emportée; ce succès sera payé par la perte du plus grand nombre; la vie qui reste aux autres est loin de leur appartenir; elle est toute entière à la patrie. Après-demain il faudra la lui dévouer encore; il faudra traîner vers de nouveaux combats les malheureux débris au milieu des fatigues, des peines de tout genre, souvent même de la faim et de la nudité!

Et quel est le terme de ces souffrances? Ce terme, souvent il n'est que celui de la vie. C'est la mort conquise à travers les rigueurs et les infortunes les plus cruelles.

Tandis qu'en butte à l'inclémence des

élémens, exténué par une marche forcée, le soldat demi-nud se rend à sa nouvelle destination ; il voit passer à côté de lui le fournisseur rapace, promenant ses maîtresses dans un équipage magnifique. L'or qui brille sur son attelage, c'est l'habit, le pain, le sang de cent mille hommes. L'insolence du fournisseur égale son brigandage. Il va tout écraser ; il éclabousse l'infortuné soldat : celui-ci lance une épigramme en passant, fait allusion au refrein d'une chanson, et croit s'être suffisamment vengé quand il a ri du fripon. O soldat généreux ! bon français ! que serait-ce, si moins distrait par ta légèreté, tu te laissais aller à réfléchir un moment sur les causes de ton malheur ?

Ah ! que la philosophie scrutatrice n'essaye point de soumettre aux règles de l'analyse le principe de cet héroïsme de tous les jours ; le froid raisonnement deviendrait la justification de la lâcheté, et nos murs resteraient sans défenseurs. Amour de la patrie ! exalte, soutiens ces

sentimens généreux ; ils ont conquis notre liberté !

Pour apporter quelque douceur dans la situation du soldat, il ne fallait pas moins arrêter ses regards sur la partie administrative que sur la partie militaire. Celle-là avait été plus abandonnée : le dénuement absolu de la troupe était un vrai scandale.

Lorsque, par des succès sans exemple dans l'histoire, les armées de la république ont eu conquis au nord et au midi de la France, un territoire dont l'étendue était presque égale à celle de leur patrie, le gouvernement devait s'attendre que les frais de la guerre peseraient désormais et uniquement sur les ennemis vaincus. Les besoins des défenseurs de la patrie devaient être satisfaits, et sinon l'opulence, au moins le bien être devait nécessairement remplacer la misère hideuse qui les assiégeait.

Loin delà, les mêmes besoins s'étaient accrus par le défaut de secours, les vaincus ont été vexés, pillés, dépouillés ; les vainqueurs, traînant une existence indigne

des conquérans de l'Allemagne, avaient été dégoûtés, avilis par une foule de vampires envoyés de l'ancienne France pour administrer les pays conquis. On voyait ces administrateurs afficher l'abondance, a côté du soldat privé de vêtemens et de subsistances, à côté de l'hôpital, dans lequel allait expirer de douleur, et faute de médicamens, le magnanime guerrier qui venait de verser son sang pour la défense de la liberté.

Un des malheurs attachés aux places les plus élevées, c'est que les hommes qui les occupent ne puissent voir que par les yeux d'autrui. Le directoire, avec les intentions les plus bienfaisantes, ne savait quelle opinion asseoir entre un peuple subjugué par la force des armes qui lui adressait tous les jours des plaintes, et des administrateurs qui soutenaient que tout allait au mieux. Un fait, cependant, était bien capable de donner des doutes sur la vérité de leurs assertions; les dépenses de l'administration absorbaient les recettes, et on était obligé d'envoyer des

fonds de l'intérieur pour solder les troupes. Les entrepreneurs se faisaient payer à Paris. Quels étaient donc et pour qui étaient les profits? Les rapports de deux citoyens probes et éclairés, qui furent envoyés comme commissaires du gouvernement (Holtz et Poissant) décidèrent à adopter un système différent qui, centralisant dans les mêmes mains les intérêts du peuple et de l'armée, devait améliorer la situation de l'une et de l'autre; c'est pour atteindre ce but que le directoire investit le général Hoche de l'administration générale des pays conquis.

Mais chargé du commandement d'une grande armée, il pourrait difficilement donner ses soins à l'administration intérieure d'un pays vaste, et dont les usages changent à chaque pas; il répugne, d'ailleurs à se voir seul revêtu d'une autorité qui l'entraîne à s'immiscer dans la gestion des finances; il va la remettre en d'autres mains; il va organiser un centre unique où viennent aboutir tous les fils de l'administration. Ce centre est une

commission intermédiaire, composée de cinq membres inamovibles qui le remplacera sous tous les rapports civils; c'est elle qui doit exercer une surveillance salutaire sur toutes les parties, qui devient, en un mot, le gouvernement de ces contrées.

A peine cette commission intermédiaire fut-elle organisée, qu'on en ressentit dans toutes les parties les effets les plus heureux. Les habitans délivrés des brigands dont ils étaient, depuis si long-temps la proie, poussèrent un cri de joie vers leur libérateur, et bénirent le nom français. Ce doux régime, en portant la consolation chez ces malheureux peuples, eut encore l'avantage de fournir abondamment aux besoins de l'armée.

Mais la sollicitude de Hoche ne se borne pas à faire le bonheur des siens, elle s'étend encore sur ses voisins; il s'est informé de la situation de l'armée du Rhin, et s'est empressé de lui faire passer des secours.

Il a pourvu l'armée de vêtemens, de

subsistances, d'armes; il a retiré des dépôts tous les chevaux que la négligence y laissait, rappellé tous les hommes à leur poste; il s'occupe maintenant à faire la revue des troupes, à connaître les chefs destinés à le seconder dans l'exécution de ses plans; il va chercher dans leur estime et dans la confiance qu'il leur inspire la force morale, qu'il regarde comme la première; il sait que pour qu'un général trouve de la valeur dans les soldats, il faut que les chefs commencent par en avoir eux-mêmes; mais il sait aussi que le courage ne se donne pas en un moment: il faut que les hommes y soient préparés de longue main, par une bonne instruction qui leur apprenne à fixer le péril, et à ne se jamais laisser aller à la crainte. Ce n'est donc pas dans l'instant du combat qu'il suffit de haranguer les soldats: dans cet instant où les hommes se troublent, et oublient souvent ce qui était depuis long-temps dans leur mémoire, comment pourraient-ils apprendre une chose qui leur serait tout-à-fait nouvelle? Il n'est pas

plus ridicule de croire qu'un discours pût alors faire un brave, qu'il ne le serait de penser que le récit d'un air de musique pût à l'instant faire un musicien.

Hoche sait que les armées, non plus que les maisons et les républiques, ne se gouvernent point par la mollesse et le relâchement; mais en étant habituellement sévère, il se prépare le moyen d'être doux. Les ressorts de l'honneur sont d'ailleurs ceux qu'il a toujours cru les plus puissans sur le cœur des français ; il recommande au simple soldat de se fortifier dans ses exercices, d'être curieux de sa propreté personnelle et de celle de ses armes ; il exhorte le caporal, non-seulement à pratiquer les vertus du simple soldat, mais même à les surpasser, et à faire ensorte par son bon exemple, que les sept hommes qu'il a sous son ordre prennent à cœur de lui ressembler. Il donne les mêmes conseils au capitaine envers sa compagnie, au chef de brigade envers sa brigade ; il les encourage tous, par l'espoir de l'avancement; mais bien

plus encore par les éloges qu'il donne en public au mérite de chacun ; il loue même des qualités que n'ont pas encore ceux dans lesquels il semble les appercevoir ; mais il est sûr de les leur faire acquérir, en leur en montrant le desir. Telle est la chaîne d'émulation dont il unit son armée, qu'en élevant ou descendant ses regards, chacun se sent piqué par un motif réciproque de l'envie de se distinguer, en faisant concourir les actions au bien général ; et le poids des loix est allégé pour ceux qui trouvent dans l'obéissance plutôt la douceur d'un sentiment que l'exécution d'un commandement.

Par une innovation qui lui paraissait avantageuse au succès de ses opérations, il avait organisé les armes de chaque espèce en divisions distinctes. Les dragons commandés par le général *Klein*, les chasseurs par le général *Richepanse*, les hussards par le général *Ney*, la grosse cavalerie par le général d'*Hautpoul*, formaient chacun une division. L'infan-

terie était partagée en six grandes divisions.

La distribution ordinaire des troupes est telle, que les armes différentes étant réparties et mélangées dans les différentes divisions, chaque division a l'air d'être une petite armée au milieu de la grande. Les moyens de la grande armée se trouvent souvent affaiblis à force d'être partiels; dans l'organisation de Hoche chaque division était une masse distincte qui, réunie aux autres organisées de même, formait une seule masse. Cette masse compacte tombant de tout son poids sur les ennemis, ne pouvait plus être arrêtée par aucune force humaine. Tel était le plan de Hoche qu'en attaquant ainsi les Autrichiens avec toute l'énergie que donnait à son armée cette concentration de toutes ses parties, il se faisait fort de les culbuter jusqu'à Vienne. Les hommes de l'art jugeront cette organisation; elle réunit dans le temps le suffrage de beaucoup de vieux militaires. Ils auraient moins loué cette mesure, si en même

temps qu'elle leur parut une conception d'audace, elle ne leur avait encore paru un chef-d'œuvre de prudence ; car la prudence précède toutes les autres vertus militaires. Sans elle la valeur serait impuissante, souvent même funeste ; la valeur reçoit d'elle une puissance réelle ; la valeur exécute, mais c'est la prudence qui prépare.

Il était admirable de voir cette qualité supérieure réunie dans Hoche à toutes les autres. Pour la posséder, il lui avait fallu beaucoup d'étude et de réflexion sur lui-même. Son naturel emporté avait eu besoin d'un frein très-fort, pour être dompté. Il était passionnément épris de l'amour de la gloire, et la prudence vient quelquefois se présenter au-devant de la gloire, comme un voile qui en dérobe l'éclat. Mais il avait réfléchi que les succès qu'elle procure, moins brillans peut-être actuellement, sont les plus solides et les plus honorables.

La prudence dont j'entends parler ici, n'est pas cette prudence des particuliers qui

quelquefois s'approche de la lâcheté ; c'est la prudence de l'homme d'état qui ménage le sang de ses concitoyens confiés à son commandement. Ajax n'était pas plus brave de sa personne que le général Hoche ; mais autant Hoche s'épargnait peu lui-même, autant il était soigneux d'épargner la vie des soldats. Il prenait des précautions extrêmes pour conserver ses troupes. Sa sagesse, mal interprétée, a pu même être regardée comme de la timidité. Jamais il n'engagea son armée dans un pays dont il n'eut fait auparavant reconnaître la situation, jusqu'aux moindres défilés ; soit pour asseoir son camp, soit pour choisir sa position le jour d'un combat, il ménageait les plus petits avantages : il avait pour les saisir une justesse de coup d'œil singulière.

Après avoir, en moins de deux mois, préparé toutes ses dispositions, d'entrée en campagne, il va visiter encore ses officiers-généraux pour leur en recommander l'exécution. Il attend tout de leur attachement

à la république, de leur amitié pour lui. Il n'est pas possible, leur disait Hoche, de voir une armée plus belle, plus brave, et mieux disciplinée que l'armée de Sambre et Meuse. Il était fier de commander une armée, avec laquelle, disait-il, un général était sûr de commander bientôt les armées ennemies. Chefs et soldats sont électrisés, tous brûlent d'en venir aux mains.

Cet appareil formidable de force et de discipline a déjà porté la terreur dans les rangs des ennemis; la manière dont s'exprimait alors l'avocat des émigrés, peint la haute opinion que Hoche leur avait donnée de lui.

Pour la campagne d'Allemagne, dit Mallet-Dupan, dans une lettre du 15 mars, trouvée parmi la correspondance interceptée a Venise, *on compte essentiellement sur le général Hoche, qui commande l'armée de Sambre et Meuse. Cet officier, ancien sergent aux Gardes-Françaises, est un républicain fanatique, violent, audacieux, actif, diligent, un vrai jacobin.*

Ces paroles de Mallet-Dupan sont les plus justes louanges qu'il pût donner ; Hoche les justifiera toutes.

Les cantonnemens sont levés, le signal du combat va se donner.

De quoi ne sera pas capable cette belle armée, dirigée par Hoche, commandée par Lefevre, Championnet, Debelle, Grenier, Olivier, Lemoine, Cherin, et autres braves enfans de la victoire !

Je crois indispensable de faire ici connaître, avec quelques détails, les marches et actions qui ont, en six jours, par une suite d'avantages continuels, amené l'armée de Sambre et Meuse des bords du Rhin sur ceux de la Nidda, et les circonstances uniques et inattendues qui l'ont arrêtée dans sa course brillante.

Le projet du général Hoche était de passer le Rhin au pont de Neuwied, et la Sieg sur différens point, le 29 germinal. Dès le 24, il avait fait signifier aux ennemis la rupture de l'armistice. Surpris de cette nouvelle, ceux-ci n'avaient rien imaginé de plus simple que de l'adjurer

au nom d'une nouvelle armistice conclue, disaient-ils, *en Italie, de suspendre les hostilités jusqu'à ce que la nouvelle fût officiellement arrivée.* Hoche leur répondit qu'avec le plus vif regret, il se voyait obligé de retarder l'époque où cesserait l'effusion du sang humain; mais qu'ayant reçu des ordres contraires de son gouvernement, il ne pouvait y désobéir. Donnant en même temps avis au directoire, par un courrier extraordinaire de la demande du général autrichien. Il ajoutait : *quelle que soit votre décision, citoyens directeurs, je crois devoir vous soumetre, que l'armée étant forte de 86000 hommes*, j'en peux porter à l'instant *70000 sur le Danube, et contraindre l'ennemi à une paix plus avantageuse à la république.*

Dès le 27, la gauche de l'armée, aux ordres du général Championnet, réunie au-delà de Dusseldorff sur la Wupper, passa cette rivière, et vint prendre une position dans les plaines de Mulheim vis-à-vis Cologne. Le lendemain 28, elle passa

la Sieg sur deux points, et vint s'établir à *Weyenbach*.

Le reste de l'armée s'était réuni le même jour dans les environs d'Andernach, afin d'être le lendemain en mesure de bonne heure pour passer le Rhin. Dans la nuit, arrive une lettre du général autrichien Kray, commandant le corps d'armée sous Neuwied, par laquelle il annonce l'envoi d'un officier parlementaire muni de pleins pouvoirs pour traiter d'une armistice. Hoche attendit inutilement toute la nuit ce parlementaire.

Le 29, à trois heures du matin, l'avant-garde, aux ordres du général Lefevre, passe le pont de Neuwied, et se forme dans la plaine. Elle est suivie de la division du général Lemoine, de celle de Grenier et Olivier, et de celle des chasseurs à cheval et hussards, commandés par les généraux Richepanse et Ney.

Les poëtes n'ont su de quelle expression assez adulatrice, se servir pour élever au ciel, le passage du Rhin par Louis XIV, en 1672. Ce passage avait eu lieu

près du fort de Tolhuys, dans un endroit où l'extrême sécheresse avait rendu le Rhin gueable.

Le chevalier Folard regarde comme le chef-d'œuvre de Turenne et Montécuculli la campagne de 1675, au commencement de laquelle le premier passa le Rhin à Ottenheim; mais ce passage dont l'établissement dura quatre jours, ne lui fut point disputé.

Montécuculli, qui avait formé le projet d'entrer en Alsace, par le pont de Strasbourg, cherchait à attirer Turenne dans les environs de Manheim et de Philisbourg, en lui donnant de l'inquiétude sur cette dernière place, vers laquelle il marchait avec toutes ses forces; et la partie du Rhin, où passa Turenne, était entièrement abandonnée.

Le passage que Hoche fait en ce moment, sans pouvoir être comparé au passage immortel fait par Jourdan, près de Dusseldorff, dans la campagne précédente, a cela de remarquable, que s'il n'était

pas précisément disputé par un combat, il avait pour objet d'aller chercher le combat sur la rive droite où les ennemis étaient rangés.

Hoche était occupé à disposer les troupes, lorsque le général Kray lui envoie demander s'il veut recevoir le parlementaire qu'il lui avait annoncé, et se rendre à Neuwied, déclarée neutre la veille pour y conférer. Il a la générosité de consentir à s'y rendre de suite. L'officier parlementaire était chargé de proposer une armistice nouvelle. Hoche demande, pour sureté de cette mesure, que l'armée se retire derrière le Mein, tandis que lui se porterait sur la Lahn, le pays entre ces deux rivières devant rester neutre, et qu'on lui remit la forteresse d'Erenbreistein; ces propositions étant refusées, l'on sé sépare. Pendant ce pourparler, l'armée s'était déployée, et à peine les officiers-généraux étaient-ils rendus à leurs postes respectifs, que l'ennemi commença sur tout le front de ses ouvrage un feu général. Ce dénouement

confirma le soupçon qu'on avait conçu de la déloyauté autrichienne.

La position de l'ennemi était fort avantageuse. Maître des hauteurs qui entourent la plaine de Neuwied, la droite appuyée au village de Tazdorff, et la gauche à Bendorff, son front était couvert de redoutes fraisées, palissadées et bien armées. Au premier coup de canon, l'armée se mit en mouvement; l'artillerie légère, soutenue par des chasseurs et des hussards, se porta en avant; on attaqua les redoutes. Bientôt l'ennemi fut forcé d'abandonner celle du centre. Hoche fait alors avancer la droite pour le tourner; il ordonne à l'infanterie de charger sur les redoutes et de les enlever à la bayonnette; tandis que lui-même, à la tête de deux régimens de chasseurs, coupe la ligne de l'ennemi, et culbute devant lui sa cavalerie. En un instant, les redoutes sont tournées, enlevées par l'infanterie, et les autrichiens mis en déroute complette. Hoche les poursuit vigoureusement; suivant sa maxime ordinaire, que

la diligence est la meilleure compagne du courage, il ne les laisse pas respirer, et les fait atteindre dans les gorges et dans les montagnes, par les hussards et les chasseurs.

Dans le même temps le général Lefevre, avec son avant-garde et une partie des chasseurs, enlevait les redoutes de gauche qui étaient devant lui, mettait l'ennemi en fuite et le poursuivait jusqu'à Montabaur, qu'il enleva encore après un combat très-vif et meurtrier pour l'ennemi.

Une division particulière, aux ordres du général Watrin, ayant passé le Rhin pendant la bataille de Neuwied, avait rencontré l'ennemi sur la rive droite, et le forçait à rentrer dans Erenbrestein, dont elle formait les blocus.

De son côté, le général Championnet poursuivant sa route au-delà de la Sieg, enlevait Vekeralt et Altenkirchen.

C'est dans ce moment qu'il fallait voir Hoche se portant par-tout, avec la rapidité de l'éclair, paraissant dans les rangs pour encourager par son exemple, réglant les

mouvemens les plus importans, et distribuant ses ordres avec sérénité ; au milieu du feu même il était calme dans la manière de commander. *Pour que des ordres soient bien exécutés*, disait-il, *il faut qu'ils soient d'abord bien compris par celui qui les reçoit.* Aussi donnait-il les siens d'un ton de douceur et de bonté capable de les faire entrer dans l'intelligence la moins prompte. *M'avez-vous bien entendu ?* demandait-il à tel officier qu'il venait de charger d'une reconnaissance ou d'une attaque. *M'avez-vous bien compris ? Répétez-moi vous-même ce que je viens de vous dire.* C'était-là sa façon la plus familière. Si l'officier ne l'avait pas assez compris, il lui recommençait sa leçon avec beaucoup de complaisance et d'aménité, retenant jusques-là tout mouvement d'impatience. *Partez*, lui disait-il aussi-tôt après, *courez, volez ;* alors la vivacité, le feu de ses yeux devenait l'aiguillon le plus actif de sa volonté. Une lorgnette à la main, il suivait des yeux l'exécution de son ordre ; mais

son premier regard avait décidé la victoire. Car, quel Français aussi puissamment exhorté par la présence de son chef, pouvait ne pas préférer la mort à la défaite, quel soldat n'était pas certain de vaincre?

Un trait, que l'on m'a rapporté, donnera la preuve de cet ascendant irrésistible que sa conduite valeureuse lui avait fait prendre sur l'ame des soldats de son armée.

L'un d'eux, dont le bras avait été fracassé par un obus, était conduit à l'officier de santé placé sur les derrières du corps de bataille. Quelques-uns de ses camarades, qui le reconnaissent en passant sur le pont de Neuwied, compatissaient à ses souffrances. *Bah! bah! ce n'est rien,* leur répond avec gaieté ce brave jeune homme; *vous allez là-bas, mes amis; çà va bien; nous avons à notre tête un fier b...... qui se bat comme un enragé.* glorieux de la blessure qu'il avait reçue sous les yeux de son général, ce guerrier oubliait sa douleur, et n'éprouvait que celle d'avoir été forcé de quitter le combat.

Afin de s'assurer de la trace des ennemis dans leur déroute, Hoche s'était lui-même mis à leur poursuite avec les troupes légères. Arrivé à la hauteur de Dierdorff, accompagné du brave Cherin et de quelques officiers de son état-major, il trouva un corps de réserve Autrichien très-considérable, demeuré en observation pendant la journée. Ce corps était très-supérieur aux pelotons de cavalerie qu'il avait avec lui, et le général Hoche fut contraint de rester dans le bois, et d'attendre, pour attaquer, l'arrivée de l'infanterie et de l'artillerie, que les mauvais chemins, encombrés de bagages abandonnés par l'ennemi, retardaient beaucoup. Dans cet intervalle, s'étant approché très-près lui-même de l'ennemi, il courut les plus grands dangers. Ce renfort força bientôt les Autrichiens d'abandonner Dierdorff, au-delà duquel la grosse cavalerie les poursuivit, en leur faisant encore essuyer des pertes. L'armée prit position à Montabaur, Dierdorff et Altenkirchen.

Ainsi se termina la journée de Neuwied,

qui coûta à l'ennemi au moins 1000 morts, 8000 prisonniers, 27 pièces de canon, 7 drapeaux, 500 chevaux, beaucoup de munitions et de bagages.

Il fallait voir le général Hoche à la fin de cette journée, où il s'était livré à tant de fatigues, vaquer avec calme et dignité aux devoirs qui lui restaient à remplir, dictant ses ordres pour le lendemain, rédigeant ses rapports pour le gouvernement, décernant des récompenses aux soldats et aux officiers qui s'étaient distingués, et distribuant des éloges aux généraux qui l'entouraient. Pendant et après l'action, toujours le même sang froid, le même maintien, la même égalité d'ame; le bonheur se peignait dans tous les traits de sa phisionomie. Après la bataille, le soir à souper, il était d'une joie folâtre qu'il faisait passer dans l'ame de ses convives; mais malgré l'épuisement qu'il semblait avoir besoin de réparer par un peu plus de nourriture qu'à l'ordinaire, il n'en fut pas moins tempérant. S'exercer à la sobriété lui paraissait une préparation

nécessaire pour supporter la disette. Ainsi que la force du corps s'affaise quand elle reste sans activité, et que les ressorts de l'esprit perdant leur vigueur par l'inertie, laissent échapper les connaissances acquises par une pénible étude, de même la tempérance et les autres vertus s'évanouissent, si l'on ne s'impose l'obligation d'une pratique non interrompue ; et la peine de ceux qui désertent le sentier de l'honnête doit être bien plus grande que s'ils n'y avaient jamais marché ; car on est beaucoup plus privé de perdre ce qu'on avait acquis, que si l'on n'avait jamais rien possédé. D'ailleurs, toute faute légère dans un particulier, paraissait à Hoche très-grave dans un chef. Il pensait que l'exemple du chef est le plus puissant frein des soldats ; *qui osera*, disait-il, *être débauché quand je serai tempérant ? Quel est, au contraire, le caporal qui n'aura pas le droit de se plonger dans les voluptés, si je m'y laisse entraîner le premier.*

On fut étonné, au milieu du repas, de

voir à cette gaieté folâtre qu'il manifestait au commencement, succéder tout-à-coup une rêverie profonde : c'est que le court instant que lui demandait la nécessité de réparer ses forces n'était pas même un instant de repos pour lui. Il le consacrait à méditer de nouveaux plans ; et la fraternité qu'il témoignait alors à ses compagnons d'armes, était un moyen d'encouragement pour les exciter à de nouveaux triomphes. On fut encore plus étonné de le voir se lever brusquement, en jetant sa serviette sur la table. *Continuez de souper*, dit-il aux convives, *il faut, quant à moi, que je m'occupe de vous préparer à dîner pour demain.* Il allait s'enfermer et travailler dans son cabinet.

Dans les comptes que le général Hoche rendait de ses batailles, il avait l'habitude de faire une grande part à chacun de ceux qui avaient contribué à la victoire : comme il s'exceptait toujours des éloges, la justice qui se plaît quelquefois à relever la modestie qui se dérobe, lui restituait la place qui restait vacante. Dans le récit de la

bataille de Neuwied, contre son habitude de *rendre à César ce qui appartient à César*, il avait parlé d'une manière assez vague de la prise des sept drapeaux faite par le général Lefevre. *L'armée a pris sept drapeaux*, avait-il mis à l'ordre du lendemain. *J'en ai pris sept aussi*, lui écrit naïvement le général Lefevre, *cela fait donc quatorze drapeaux.—Non, mon ami*, lui répondit Hoche, réparant son omission par un trait d'esprit et de bonté, *il n'y a que sept drapeaux comme il n'y a qu'un Lefebvre.*

La victoire de Neuwied était décisive. Dès-lors l'Autrichien éperdu était poussé sans pouvoir offrir de résistance, sans même pouvoir se rallier, jusqu'au cœur des états héréditaires.

Le 30, le général Hoche, ne voulant point laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître, mit de nouveau son armée en mouvement; il dirige l'aile droite, commandée par le général Lefevre sur Limbourg, le centre aux ordres du général Grenier, et l'aile gauche à ceux du général

néral Championnet, sur Hackembourg. Le général Lefevre s'empara, dans sa marche, de sept pièces de canons; la division du général Wattrin, partagée en deux corps, passa la Lahn à Nassau et à Dietz, chassant toujours l'ennemi devant elle; la division du général Grenier s'établit à Molsberg, et celle du général Olivier, à la tête de laquelle Hoche marchait lui-même, à Hackembourg où elle opéra sa jonction avec l'aîle gauche. La division des hussards poussa l'ennemi au-delà de la Lister.

Le premier floréal, toute l'aîle droite passe la Lahn à Limbourg; la division du général Grenier se dirige également sur cette rivière pour s'emparer de Weilbourg, et le corps de gauche marche avec la seconde division sur Wetzlaar et Herborn. Hoche avait fait d'habiles dispositions pour couper la retraite aux ennemis, dans le cas où ils voudraient tenir dans leurs positions; mais ils y furent bientôt forcés. On parvint à leur prendre cinq cents hommes, beaucoup de bagages, et à augmenter le dé-

sordre de leur fuite qui prenait de plus en plus le caractère d'une véritable déroute.

Le 2 floréal n'eut rien de remarquable que la prise de vive force de la ville fortifiée de Giessen, et la perte de l'intrépide Ney qui, dans une charge de cavalerie, fit une chûte de cheval, et fut fait prisonnier. Dès le soir même, Hoche écrivit à ce brave général une lettre de consolation, en lui envoyant une somme de douze cents livres ; il fit en même temps demander au général Vernech de le renvoyer sur parole, ainsi que Buonaparte avait eu la générosité de le faire, en Italie, pour plusieurs généraux autrichiens ; mais le général Vernech, voyant en déroute les débris de son armée, ne manqua pas de prétexte pour refuser.

Les Autrichiens fuyaient épouvantés, partie sur Francfort, partie sur Mayence. A en juger par l'activité sans exemple que Hoche mettait à les poursuivre, leur entière destruction paraissait inévitable ; ceux qui n'auraient pas péri par le fer, étaient faits prisonniers. Lefevre, avec

son avant-garde, la division de Lemoine et celle des chasseurs marchaient droit sur Francfort ; après avoir passé la Nidda, il avait atteint l'ennemi devant cette place, il l'avait culbuté jusques sur les glacis, lui avait tué quelques hommes et fait à-peu-près deux cents prisonniers. Malgré quarante escadrons, et un gros corps d'infanterie rassemblé par le général Vernech à Bergen, Lefevre allait profiter de tous ses avantages pour s'emparer de la ville, pendant que les autres divisions tenaient l'ennemi enveloppé de toutes parts, lorsque le commandant de Francfort, le colonel Milius, vint lui-même; il annonçait un courier qui venait à l'instant de l'armée d'Italie, par l'Allemagne, apportant la signature des préliminaires de la paix. Le général Lefevre prenait d'abord ceci pour une nouvelle ruse autrichienne ; mais il consentit généreusement au *statu quo*... *F....*, disait-il cependant au courier, *tu aurais bien dû t'amuser en route à boire une bouteille de vin.*

La consternation était telle parmi les

Impériaux, que deux jours suffisaient pour effacer entièrement jusqu'au nom de leur armée. Ils attendaient cette nouvelle avec non moins d'impatience, que les Israélites l'arrivée du Messie ; mais, ô humanité française ! ô noble désintéressement d'une gloire certaine ! la nouvelle qui venait désarmer les républicains dans les bras de la victoire, ne fut pas accueillie avec moins da joie par les triomphateurs que par les vaincus.

Hoche était à Giessen lorsqu'il reçut, à deux heures du matin, la lettre du général Berthier, qui l'invitait à cesser les hostilités. Les éloges que je voudrais donner à la conduite qu'il tint dans ces momens, seraient au-dessous de ceux que sa modestie s'est donnée à elle-même ; la simple lecture des lettres qu'il écrivit me paraît le panégyrique le plus éloquent.

Friedberg, 4 floréal.

Au général Berthier, chef de l'état-major de l'armée d'Italie.

. . . . *Je dois me féliciter avec tous les Français de la bonne nouvelle que vous*

voulez bien me transmettre. Nous n'oublierons jamais que c'est à vos travaux que nous devons la paix et ses inestimables résultats.

Signé LAZARE HOCHE.

Au Directoire Exécutif.

APRÈS avoir fait 35 lieues en quatre jours, et obtenu la victoire dans trois batailles et cinq combats, l'armée de Sambre et Meuse a appris avec la plus douce émotion, sur les bords de la Nidda, la nouvelle de la paix. Si cet acte de bienfaisance est le fruit de la valeur française, il n'est pas moins dû à vos travaux et à votre constance.....

Signé LAZARE HOCHE.

Hoche s'occupe de suite de placer son armée dans les positions les plus avantageuses; et après quelques discussions le cours de la Nidda est fixé pour la ligne de démarcation respective des deux armées.

Mais il sait que toute puissance fondée sur la ruine est précaire, si l'on ne

la consolide par la bienfaisance. Jaloux de créer des amis à la république française dans les peuples subjugués, il se hâte de se faire pardonner les blessures faites par la victoire, en les cicatrisant par la bonté. Avant de distribuer ses soldats dans leurs cantonnemens, il cherche à pénétrer leurs ames de la douceur de ces maximes : *Camarades*, leur dit-il, *c'est par le courage et l'obéissance que vous avez vaincu ; par l'ordre, la discipline et le respect des propriétés, vous vous montrerez dignes d'avoir vaincu, et vous conserverez le fruit de la victoire. Mais une tâche plus difficile nous est imposée qu'avant le triomphe ; nous avons besoin de tous nos efforts pour la remplir. Tout à l'heure nous n'avions qu'à obéir ; maintenant nous avons à commander.*

Mais pour qu'un général ait le droit d'exiger l'ordre dans son armée, Hoche sait qu'il doit auparavant s'être occupé de ses besoins. La subsistance de ses troupes est le premier objet de sa sollicitude.

Il n'y a rien à attendre des entrepre-

neurs, puisqu'à peine ont-ils pu lui procurer les premières distributions. Le terrein, que l'armée occupait, n'avait coûté que cinq jours de marche ; le pays était appauvri par les campagnes précédentes, l'ennemi n'avait pû y subsister qu'avec des magasins sur tous les points. Les moyens ordinaires devenaient insuffisans; il avait d'ailleurs à craindre les extorsions en tous genres, de cette nuée d'employés des diverses administrations, qui ruinent toujours l'habitant du pays, et qui ne s'attachent aux armées que pour dévorer leur subsistance, aliment du luxe effréné qu'ils vont étaler dans les villes : Hoche interdit toute gestion à ces employés dévorans ; il ordonne aux généraux de faire vivre leurs troupes, par eux-mêmes, dans les pays qu'elles occupaient. Ce mode eut le double avantage de fournir aux besoins de l'armée, et de concilier l'affection des peuples. Les mesures d'économie, prescrites par Hoche, furent exécutées avec tant de sagesse, qu'il put se passer de tout autre ressource, et donner à l'armée du Rhin la

plus grande part d'un million, que Buonaparte avait envoyé de l'armée d'Italie.

Après avoir fait ces arrangemens, qu'il regarde comme ses premiers devoirs, il va satisfaire le plus doux besoin de son cœur; il distribue des récompenses à ses généraux, à l'un un cheval, à l'autre une ceinture : tous ces dons sont *un gage de son amitié pour eux, à cause de leur attachement à la république*. Il accorde, par des décisions amicales, ceux qui se querellaient pour des emportemens dans leurs cantonnemens réciproques.

La manière dont il distribuait ces dons, prouve combien, loin de vouloir en attirer à soi la reconnaissance, il avait la générosité de la reporter, au contraire, sur la république.

L'habit ordinaire du général Hoche, était un simple habit à la hussarde sans aucune broderie: dans une entrevue, qu'il eut avec le général Vernech, on fut étonné de le voir arriver dans le plus grand costume, orné d'une ceinture très-riche, que lui avait donnée le directoire, et qu'il

portait ce jour pour la première fois; il était monté sur un cheval superbe, couvert d'une housse magnifique. Ses amis lui demandaient la raison de ce luxe extraordinaire. *Il faut*, leur répondit-il, *montrer aux Autrichiens, que les généraux de la république savent aussi bien la représenter que la défendre.*

Mais autant il était fier, au nom de la république, autant il était simple et modeste en ce qui ne concernait que lui. Les Autrichiens avaient publié un récit mensonger de la campagne, sous le titre de *Bulletin des opérations de l'armée autrichienne, depuis l'ouverture de la cinquième campagne jusqu'à son arrivée au Mein.* Il résultait de cette *carmagnole*, que les Autrichiens qui dans le fait avaient été battus, anéantis, auraient été à peine effleurés. Hoche, après avoir lu ce pamphlet, se mit à rire : *c'est une consolation qu'il faut leur permettre*, dit-il; il prit la plume et se contenta de faire, sous le nom d'un officier de son état-major, une réponse très-courte, qu'on peut regar-

der comme un modèle de fine ironie.

Hoche avait pacifié la Vendée, terrassé l'Autriche ; il manquait à sa gloire de vaincre l'Angleterre. Si la haine de cette nation perfide doit être le caractère des républicains français, personne ne peut s'honorer d'avoir éprouvé plus profondément que lui le sentiment de cette haine nationale.

Les hommes routiniers, habitués à juger les choses par l'issue actuelle qu'elles présentent, n'ont pu apprécier la conception hardie de l'expédition d'Irlande.

Après avoir exposé les faits dans toute leur sincérité, le résultat que paraît donner leur ensemble, c'est que ni les vents, ni la saison, ni les Anglais n'auraient pût arrêter l'intrépidité de Hoche, et que le mauvais esprit de quelques chefs de la marine est le seul obstacle qui ait empêché l'expédition ; et certes ce concours de tant de malveillans était plus difficile à parer, que la résistance qu'on s'attendait à rencontrer de la part de l'ennemi ; mais la tentative seule de l'expédition

paraissait à Hoche avoir donné un produit réel, celui de prouver ses forces à notre marine qui les ignorait, celui de prouver à l'Angleterre la possibilité d'attaquer ses côtes, malgré la quantité de vaisseaux dont elle leur fait un rempart. *Si l'expédition n'était pas faite*, disait-il, *il faudrait la faire.* On a vu, dans sa dernière lettre, au ministrede la marine, qu'il était loin d'avoir abandonné son projet. En prenant le commandement de l'armée de Sambre et Meuse, il avait écrit au général Hédouville : *ma fortune me menerait-elle, avec cette armée, aux portes de Vienne, ce que j'espère, je la quitterais encore pour aller à Dublin et de là à Londres.*

Les hostilités sont suspendues : les regards de Hoche se reportent aussitôt sur cette expédition d'Irlande, toujours présente à sa pensée. Il sait que le directoire persiste dans le projet d'attaquer l'Angleterre. Dans une lettre, où son ame se peint en traits de feu, il lui mande qu'il ne se croit point délié de l'engagement

qu'il a pris de rendre libre un peuple magnanime. . . . . *L'armée de Sambre et Meuse renferme beaucoup d'hommes, qui pensent comme moi, sur le chapitre des Anglais . . . . On nous verra bientôt voler au poste de l'honneur.*

Le gouvernement adopte un plan général, à l'exécution duquel nos alliés mamaritimes devraient concourir. Soudain Hoche quitte le Rhin, et vole en Hollande ; il ordonne les dispositions, il accélère les mesures confiées aux troupes et aux vaisseaux du gouvernement batave. Ces préparatifs terminés, il accourt à Paris, il reçoit du directoire ses dernières instructions. Il lui était ordonné de trier, dans l'armée de Sambre et Meuse, la quantité de troupes nécessaires à l'expédition. Plus prompt que l'éclair, Hoche a déjà regagné les bords du Rhin ; il réunit un corps d'élite dont la marche se dirige vers Brest. Tout s'ébranle, tout s'agite à la voix de l'infatigable général ; dans le port, les travaux sont poussés avec une activité jus-

qu'alors inconnue : les vaisseaux sont armés, approvisionnés ; de jeunes amiraux bouillans de courage et de patriotisme vont les commander ; pénétrés cette fois de l'importance de leur mission, ils attendent impatiemment le jeune héros sous les ordres duquel ils sont certains de se couvrir de gloire. Enfin l'argent même, toujours si difficile à obtenir, lorsqu'il paraît devoir assurer les succès de la rapublique, l'argent est trouvé. Hoche, sage économe, a épargné quelques recettes des contributions levées sur les pays conquis ; il a offert une partie de ces perceptions au ministre de la marine pour les bésoins de l'armée navale. Truguet, de son côté, est parvenu à réunir quelques fonds ; il a bravé les outrages et les calomnies de Gilbert-Desmolières et de ses complices. La volonté bien prononcée du gouvernement a déjoué les lâches conspirateurs ; tout semble s'avancer vers le but desiré : l'intrépide Hoche sourit déjà à ses destinées.

Un seul espoir reste au gouvernement

anglais. Tremblant à la vue de ce formidable appareil, il appelle à son secours tous les émissaires que lui-même a placés au sein du sénat français. La grandeur de l'expédition allait relever la gloire de la marine française ; l'espérance de la patrie allume la fureur des royalistes ; ils ont entravé l'expédition de tous leurs moyens ; ils vont, à quelque prix que ce soit, la faire avorter. La rapidité de la marche des troupes les avait fortuitement rapprochées des limites constitutionnelles : les conspirateurs publient que les troupes marchent vers Paris, contre la représentation nationale.

L'épouvante est facile au cœur des criminels. Ceux-ci s'agitent, se débattent ; ils sont tremblans, pâles d'effroi ; chacun des défenseurs de la patrie apparaît à leur conscience bourrelée, comme un vengeur armé pour les punir. Leurs nombreux attentats contre la république, le meurtre des patriotes qu'ils ont ordonné, organisé, tous leurs forfaits leur semblent suspendus et prêts à retomber sur leurs têtes. Mais cet effroi même, sincère chez

quelques hommes égarés, n'était de la part de leurs meneurs qu'une hypocrisie profonde. Des directeurs infidelles sont d'accord avec ces chefs ; ils feignent de croire à leur peur, paraissent regarder comme un devoir le besoin de les rassurer; et se plaçant dans la nécessité de mettre au jour le projet qui reclame le mystère le plus profond, légalisent ainsi la trahison, en apprenant aux conspirateurs que les troupes, dont ils se disent effrayés, marchent vers Brest, destinées à une expédition contre l'Irlande. Voilà le mot qu'on voulait avoir : arraché par les déclamations de la peur simulée, ils ont obtenu le secret du gouvernement, ils le révèlent, ils le proclament ; et l'opération qu'ils ont entravée jusqu'alors à force de cris et d'impostures, ils parviennent à la faire échouer une seconde fois : l'Anglais triomphe.

Quels droits n'avait-il pas acquis à la haine et à la vengeance de ces monstres, le guide généreux de cette vaste et sublime entreprise? et pouvaient-ils l'attaquer dans une partie plus sensible que

dans celle des intérêts de la patrie qu'il allait venger ?

Les royalistes se demandent déjà si c'est ici que finit le récit des faits relatifs à la marche des troupes qui a fait tant de bruit dans la bouche des inspecteurs de la salle. Déjà s'imaginent-ils que j'hésite d'avouer ce qu'ils appellent la conspiration du 18 fructidor, ils se trompent : je vais, au contraire, leur en faire connaître toutes les ramifications, leur en donner la confession la plus naïve et la plus complette. Je ne pense pas, comme ces narrateurs timorés, qu'il soit des vérités nécessaires à retenir ; je pense, au contraire, que, dans notre république impérissable, le seul danger serait de ne pas ouvrir les deux mains pour les laisser échapper toutes. Je vais donc dérouler les faits recueillis de la confidence intime etde l'investigation la plus scrupuleuse : ils prouveront, non pas que les républicains soient étrangers à la journée du 18 fructidor, mais que la journée du 18 fructidor commence là seulement où les machinations des

des conspirateurs l'ont rendue indispensable au salut de la république.

Hoche avait, dès le 3 prairial, fait part au général de division Dupont de ses nouveaux projets sur l'Irlande ; le général Dupont ayant remplacé le général Clarke comme directeur du bureau topographique, était celui que le directoire avait chargé de ces détails, pour ne pas compromettre les renseignemens secrets dans les mains d'agens ordinaires.

Le 25 prairial, Hoche écrivait à l'adjudant-général Simon, qu'il avait envoyé à Paris pour s'entendre avec le ministre de la marine Truguet, sur les préparatifs de la nouvelle expédition.

C'est le 4 messidor que Hoche était parti de Coblentz pour se rendre en Hollande.

C'est de la Haye même, immédiatement après son arrivée, et par suite de quelques conférences avec les agens du gouvernement batave, qu'il adressa des ordres au général Richepanse, au général Humbert et autres, pour le mouvement

des troupes. C'était du seul ministre de la marine que le directoire lui avait prescrit de recevoir des ordres, lors de la première expédition, pour laquelle il n'avait eu aucun rapport avec le ministre de la guerre; c'est encore du ministre de la marine qu'il venait cette fois de recevoir des ordres pour faire marcher sur Brest un corps de troupes tirées de l'armée de Sambre et Meuse.

A son retour de la Haye, il fit part au général Cherin de la seconde expédition; il lui demanda s'il voulait l'accompagner dans cette nouvelle tentative; il ne lui cachait pas que d'autres avaient été rebutés par l'insuccès de la première. *Peut-être Cherin aurait-il été dégoûté par le premier essai; il n'exigeait point son consentement, et ne voulait d'autre motif de détermination que sa volonté.* La réponse de Cherin fut courte; elle était prise dans son cœur : *Mon ami, je vous suivrai au bout de l'univers.* Hoche, attendri, le serra dans ses bras. Cette marque de dévouement, à laquelle il était si sensible,

l'amena à des épanchemens très-intimes. Aucune de ses confidences ne décela qu'il eût encore la pensée de profiter de la marche des troupes dans l'intérieur, pour arracher la patrie à la fureur des royalistes. Un mot cependant que Cherin s'est rappelé depuis est assez remarquable : *Si ces Messieurs*, dit-il, continuent leurs extravagances, *j'ai de quoi frapper ferme.*

Le 21 messidor, après avoir commencé le mouvement de l'armée, il part pour Brest, devant passer par Paris. Il laisse au général Cherin ses instructions pour régler le service de l'armée jusqu'au moment où le général Moreau, qui, suivant son opinion, devait prendre le commandement des deux armées par *interim*, viendrait le relever. Alors Cherin devait partir aussi pour aller le rejoindre. Moreau ne remplaçant point le général Hoche, le chef de l'état-major restait chargé du fardeau des affaires; il agissait toujours au nom de Hoche, comme s'il eût été présent. Quelques intrigans voulurent se

prévaloir de cet éloignement, que le secret de l'expédition avait forcé de leur cacher ; Cherin leur opposa l'union des officiers-généraux et les déconcerta par quelques coups de vigueur. Un général de division (destitué depuis le 18 fructidor) après avoir, sous de vains prétextes, différé l'exécution d'une disposition importante, s'avisa de demander insolemment dans une de ses lettres : « *Qui commandait l'armée, et où était le général Hoche ? A cette heure*, lui répond Cherin, *le général Hoche sauve la république, et vous vous compromettez le salut de l'armée ; songez-y bien.*

Hoche arrive à Paris ; c'était le moment où la conspiration royale marchait à son but avec audace.

Accablé sous le poids des chaînes que sa loyauté s'était données, tyrannisé par des hommes qu'il crut ses défenseurs et qui ne sont que les défenseurs de la royauté, cerné de tous côtés par les traîtres, pressé par les dangers de la patrie de choisir les auxiliaires avec lesquels il doit se sauver, le directoire a jeté

les yeux sur Hoche, et rend ce nouvel hommage à ses lumières et à sa droiture. Hoche est nommé ministre de la guerre ; il est digne de cette immense confiance ; il est trop probe pour abuser de la nécessité des conjonctures.

Carnot, cet homme que l'on a longtemps cru politique, parce qu'il fut toujours hypocrite ; Carnot qui n'eut jamais un vrai sentiment que celui de sa haine profonde pour les républicains, Carnot apperçoit Hoche ; il démêle dans ses traits le général du 18 fructidor, et le monstre altéré du sang des patriotes veut immoler d'avance celui qui doit les sauver un jour.

Aux appels de sa voix royale, la légion de Blankembourg s'élance sur sa proie. Les contre-révolutionnaires se distribuent les rôles. L'un, par un pompeux message fait demander l'âge du directeur Barras et du ministre de la guerre ; l'autre *veut*, dit-il, *couper les vivres au gouvernement*, et lui retire tous les fonds du service public ; un autre dénonce la marche des

troupes, cette marche dont j'ai démontré le but louable; eh bien, en supposant l'idée la plus étrangère aux intentions du général Hoche, les royalistes ont donné l'idée qui sauvera la république. Les républicains vont conspirer....... contre les conspirateurs. Ici va commencer la résistance à l'oppression royale.

La domination des factieux s'établissait d'une manière trop évidente au sein du corps législatif, pour qu'il restât possible de douter de leurs projets. Alors les républicains se devinaient, se recherchaient pour s'entretenir des maux de la patrie; les ames et les courages, la force et les lumières formaient une ligue sacrée de défense. Dans ces momens de ralliement des hommes libres, Hoche rencontra le représentant du peuple Marbot; la connaissance réciproque qu'ils avaient de leur amour pour la république, a bientôt établi cette confiance mutuelle de deux cœurs qui s'entendent. Le représentant du peuple Marbot trouva dans Hoche un homme profondément affligé des

malheurs de la république, mais en même temps très-persuadé de cette vérité qu'on pouvait la sauver avec du courage. Cette conformité de sentimens l'engagea à lui demander : *Général, vous nous aiderez sans doute à sauver la république?* — *La victoire est aux patriotes*, lui répondit Hoche, *si l'on veut me seconder avec énergie. Je compte sur quelques hommes de cœur dans le corps législatif, et sur les trois fidelles directeurs; mais on ne sent pas assez la nécessité de prendre un parti sur-le-champ; cependant les progrès de la royauté deviennent tous les jours plus effrayans; Louis XVIII peut être sur le trône avant quinze jours, si l'on ne frappe un coup vigoureux. Les corps de troupes qui étaient destinées pour l'expédition d'Irlande, se trouvent fort heureusement placés sous la main du directoire, leur solde est assurée; aussitôt qu'elles en recevraient l'ordre, elles seront dans Paris avant deux jours.* — *Etes-vous sûr de vos troupes?* lui demanda Marbot; *vos chefs de corps oseront-ils*

fouler un moment à leurs pieds le prestige de la représentation nationale? auront-ils le dévouement intrépide de ne pas balancer entre la crainte de la destitution, de l'échafaud même, et l'exécution de vos ordres.—Je suis assuré des officiers et des soldats, répondit Hoche; *les uns et les autres sont républicains; ils respecteraient le corps législatif s'il défendait la liberté; ils le méconnaîtront toutes fois qu'il favorisera la marche des contre-révolutionnaires. Un corps législatif qui n'est point populaire ne peut avoir l'armée pour lui. Quels sont les hommes,* demanda-t-il ensuite à Marbot, *dans lesquels nous puissions avoir confiance, et qui en même temps approchent les directeurs?* Marbot lui répondit que dans le cercle constitutionnel, au milieu du tourbillon des intrigans, il avait démêlé quelques hommes estimables: que Bergoing lui paraissait avoir la confiance du directeur Barras, et Poulain Grand-Pré celle du directeur Rewbell; que Benjamin Constant, par les talens qu'il

paraît consacrer à la liberté, pourrait devenir très-utile ; que Garat sur-tout mettrait un grand poids dans la balance par l'estime dont il jouissait auprès des vrais Républicains.

Dans une réunion que plusieurs de ces patriotes étaient parvenus à dérober aux émissaires de Cochon, Hoche leur avait développé les moyens à sa disposition ; il leur avait indiqué une partie de son plan, si bien concerté dès lors, qu'il pouvait être exécuté au premier signal.

C'est dans le sein du directeur Barras qu'il avait conçu ce plan libérateur. Barras était celui, qui de l'aveu de ses deux fidelles collègues, préparait avec le général Hoche les mesures de salut public, et cette généreuse délégation n'est pas moins à la gloire de ceux qui eurent la grandeur de la faire, que de celui qui eut le courage d'en recevoir la responsabilité.

Barras et Hoche avaient appris tous les deux par l'expérience de leurs triomphes civiques, qu'il est des momens où l'homme énergique, pour sauver son pays, doit ne

pas craindre de paraître violer ses devoirs, s'exposer même à la honte passagère de les trahir. Ce n'était pas à des hommes habitués à sauver la patrie au péril de leur vie et même de leur gloire, que les subtilités de la métaphysique pussent persuader que le républicain doive rester dans les lignes où sa conscience lui dit que la république va périr. Se soumettre servilement aux règles, ou les enfreindre sans raison, leur paraissent deux extrémités funestes; mais la situation des affaires était assez pressante pour qu'il fallût trancher tous les nœuds. Ils n'eurent donc pas besoin de longues considérations, sur les dangers toujours croissans de la république, amenée aux bords de l'abyme, pour reçonnaître qu'il n'y avait que le courage et la force des armées qui pûssent la sauver.

Plusieurs grands desseins furent agités entr'eux. Les résolutions arrêtées dans ces conférences sont en majeure partie celles qui ont été exécutées dans la journée du 18 fructidor; les autres, celles prévues dans le cas de résistance de la

part des conspirateurs, sont un secret enseveli dans la tombe de Hoche et dans le cœur de Barras.

Hoche vient d'abandonner son armée, au milieu de laquelle il jouissait de toute sa gloire et de la douceur de toutes ses affections ; il vient offrir au gouvernement son bras, sa tête, sa gloire ; quel est le prix du sacrifice sublime de cet homme intrépide? la haine des uns, la froideur des autres, la peur de tous. Les trois fidelles membres du directoire voudraient lui donner des consolations ; Carnot les observe, et denonce même leurs regards aux chefs de la conspiration royale. L'infâme, à la fin de chaque séance, allait les accuser auprès de Pichegru et souriait d'avance au plaisir de lui livrer Hoche enchaîné! Telle est la malheureuse position de Hoche : s'il périt, il voit périr en même temps la république. Son ame est navrée de cette perspective affreuse ; et quand la patrie est chaque jour précipitée vers sa ruine, une puissance invisible retient encore la main qui veut la sauver. Voilà donc Hoche, isolé de l'appui qu'il

espérait, chargé de tout le poids des événemens que son dévouement a préparés; il accepte tout seul cette responsabilité toute entière.

Ce qui me paraît le plus admirable dans la résolutiòn énergique de ce digne conjuré, c'est moins le courage, l'audace qui se dévoue à tous les périls, que cette noble abdication qu'il veut faire à l'instant de la puissance dictatoriale, qui lui a été nécessaire pour sauver la république. La chose sur laquelle on l'entendait dans toutes ses conversations témoigner son inquiétude, dont il avait autant d'horreur que de la royauté même, c'était le pouvoir militaire.

Je voulais parler du pouvoir militaire; ma main tremble, ma plume s'arrête, mes cheveux se dressent d'effroi sur ma tête, je frémis comme à l'aspect d'un fléau dévastateur; que dis-je un fléau! dans ce fléau tous les autres fléaux ne se trouvent-ils pas compris?

César a vaincu des nations innombrables; sera-t-il rassasié d'honneurs? Non. Son armée lui reste; il fait passer

le Rubicon à ses vieilles légions ; il vient opprimer la liberté romaine.

Voyez les francs quitter les forêts de la Germanie ; ils courent se précipiter sur les Gaules, et par la loi du plus fort, les barbares soumettent à la glèbe ceux que la nature avait investis de la possession de ces contrées : Clovis est à leur tête ; il distribue les terres à ses lieutenans, et leur donne nos ancêtres comme un vil troupeau.

Le peuple anglais venait de s'élancer vers la liberté ; il semblait, par la juste punition de son roi, s'être ôté la possibilité de retomber jamais dans les fers : avec ces mêmes soldats qui ont vaincu à Dunbar, Cromwel se fait protecteur ; avec la même armée qui a combattu Charles Ier., Monk rétablit Charles II. Voilà le pouvoir militaire. Le pouvoir militaire est donc tout à la fois l'usurpation, la tyrannie, la royauté, la féodalité,

Riches de la leçon du malheur des peuples qui nous ont précédés, tournons à notre profit cette salutaire expérience,

c'est sur-tout à la suite des révolutions qui ont nécessité le déploiement de grandes forces, qu'on ne saurait veiller avec trop de précaution sur l'ascendant du pouvoir militaire. La puissance qu'il a fallu donner aux armées pour vaincre les tyrans et pour sauver la liberté, devient plus grande encore par les victoires mêmes qu'elles ont remportées. La gloire colossale qu'elles ont conquise devient un empire insensiblement exercé sur le peuple, qui, par son admiration, veut rendre justice, et croyant remplir un devoir, se dresse à lui-même le piège le plus funeste; et comme le chef de l'armée reçoit la plus grande part de cette admiration publique, les honneurs qui lui sont décernés l'instruisent de sa grandeur; l'enthousiasme l'avertit de sa puissance; il se sent bientôt supérieur à celle de loix, et la reconnaissance nationale, éveillant son ambition, devient le premier échelon de ses projets usurpateurs.

Peuples, prenez garde à la reconnaissance. Soldat, tremble de l'ambition de

tes chefs, elle est ton ennemie la plus cruelle. Cette ambition va ternir ta gloire; les sacrifices immenses que tu as faits pour la patrie, un seul homme veut les tourner à son avantage, et cet homme veut être un tyran; tremble de tes respects imprudens; tremble de l'abandon de ton amour; plus de république, plus de patrie, tu n'es plus que le satellite d'un despote, plus vil que celui dont ta valeur a triomphé. Soldat, couvert des palmes de la victoire, vainqueur de la coalition conjurée, veux-tu conserver tes lauriers? *sois plus, sois citoyen.*

Qu'on ne vienne pas accuser d'ingratitude ou d'injuste défiance les réflexions que je fais ici sur les dangers du pouvoir militaire; ces réflexions ne sont point les miennes, elles sont tout entières de Hoche lui-même. Plus d'une fois, on l'entendit répéter alors: *je vaincrai les contre-révolutionnaires, et quand j'aurai sauvé la patrie, je briserai mon épée.*

Il était beau ce langage dans la bouche d'un général, commandant une armée,

dont il était adoré. Aucun sentiment ne rappelle des souvenirs plus honorables à la mémoire de Hoche, que ce désintéressement de puissance. Dans ces temps, où les dangers de la république avaient forcé les regards des républicains à se tourner vers des mesures extraordinaires, ou pour arracher la contre-révolution dominante au sénat, la raison impuissante était obligée d'invoquer la force des armes, cette nécessité d'introduire le pouvoir militaire dans le pouvoir civil, de subjuguer la toge par l'épée, était un tourment pour la pensée de Hoche: tourment vraiment recommandable, puisque l'accroissement du pouvoir militaire devenait l'accroissement de son propre pouvoir. Telle était la pureté de son républicanisme, et sa délicatesse scrupuleuse qu'il croyait avoir besoin de se justifier d'employer les moyens que réclamait le salut de la patrie; il gémissait de la position où les contre-révolutionnaires l'avaient placé; il voulait excuser envers lui-même, l'illégalité, qu'ils le forçaient à commettre pour sauver la république;

et

et dans la crainte qu'une victoire intérieure ne pesât sur elle d'une manière funeste, il voulait en reporter tout le poids sur l'ennemi extérieur. Ses amis étaient instruits d'avance de sa résolution et de ses vues ultérieures ; c'était, aussitôt le 18 fructidor exécuté, d'aller se précipiter sur les Anglais avec l'ascendant de ce nouveau triomphe.

Marbot, le 6 thermidor, allant au directoire, rencontre le général Hoche près de Saint-Sulpice. Il revenait de chez le directeur Barras, dépositaire et consolateur de ses chagrins ; déterminé à prendre sur lui seul de frapper un coup vigoureux, il lui avait communiqué sa dernière résolution, et partait asusitôt pour rejoindre l'armée et l'instruire des funestes progrès du royalisme. Il fait arrêter sa voiture ; *il n'y a rien de changé,* dit-il à Marbot, *vous trouverez Bergoing chez Barras, je pars pour ma destination ;* et lui serrant fortement la main, *dites aux patriotes,* ajouta-t-il, *qu'ils comptent sur Hoche, je suis à vous à la vie et à la mort.*

Effectivement s'il était secondé, il arrivait à Paris comme la foudre.

Ici l'on se demande, comment se fait-il qu'il n'ait point été secondé? Pourquoi le général Hoche est-il parti subitement de Rheims? Pourquoi paraît-il dans ce moment avoir renoncé à l'exécution du plan concerté? Pourquoi le directoire semble-t-il aussi dès-lors avoir renoncé à se servir du général Hoche, pour terminer la lutte établie entre les conspirateurs et la république?

Il est possible que le gouvernement, obligé de confier un moment une sorte de dictature, ait hésité de la remettre aux mains d'un homme qui avait déjà la puissance d'une grande réputation, et dont les talens même et le courage devenaient, dans ce moment, une raison d'ombrages. Il est vraisemblable que, patient jusqu'aux derniers instans, le gouvernement crut les conspirateurs du corps législatif susceptibles, sinon de se repentir, au moins de s'arrêter devant la volonté de la nation, itérativement exprimée par les adresses des armées. Il est

vraisemblable encore que, voulant éviter la violence de la secousse qui devait résulter du mouvement extra-constitutionnel, nécessaire pour sauver la constitution, le gouvernement ait voulu attendre que les conspirateurs se démasquant davantage, la nation prononçât elle-même solennellement leur arrêt; et que les mesures prises lentement, dans le silence, fussent ainsi d'avance sanctionnées par le peuple.

Différens événemens ont jeté déjà quelque jour sur ces questions délicates; le temps, au surplus, achevera de les éclaircir; mais ce qui peut avancer et fonder les jugemens de la postérité, c'est le récit simple des faits qui se passèrent alors, et la probité m'ordonne de n'en omettre aucun.

En quittant Paris, le général Hoche s'était directement rendu à Charleville; de Charleville il avait lui-même donné aux troupes ordre de la part du directoire, d'aller camper à Rheims. Cet ordre est du 9 thermidor.

Le 10 thermidor, il retracte ce premier

ordre de marche; il enjoint au général Richepanse, de faire à l'instant rétrograder la division de chasseurs qu'il commande, et de regarder comme non avenu l'ordre qu'il lui avait fait donner le matin, par le citoyen Quertan.

Il donne pareil ordre de rétrograder à tous les chefs de corps, mis en mouvement la veille.

Qu'on se figure les angoisses d'un homme qui, le plus circonspect de sa nature, sort de toutes les habitudes prudentes de son caractère, pour sauver son pays, et qui dans le moment où il n'a point hésité de se compromettre, se croit délaissé.

Profondément affligé de cette position, on dit qu'il ne pouvait plus renfermer dans son cœur les sentimens qui l'agitaient; et quelques mots échappés alors de cette bouche si discrette, trahirent sa douleur en lui donnant l'accent de l'indignation.

Dans cet état de choses, il va à Metz dans le sein de sa famille; il se rendit, le 15 thermidor, à Wetzlar; le général Cherin

avait prévenu l'armée que le général Hoche aimant mieux rester au milieu de ses frères d'armes que d'accepter le ministère, allait revenir ; il fut accueilli par les témoignages de la joie la plus vive des officiers-généraux et des soldats.

Il était extrêmement abattu, et quelqu'effort qu'il fît sur lui-même pour cacher la peine qui le dévorait, il était impossible de ne pas en lire sur son front l'impression profonde. Ses amis furent frappés, en allant à sa rencontre, de le voir, contre son habitude, accompagné de son épouse et d'un enfant en bas âge qu'il amenait avec lui. Pour ceux qui suivaient plus particulièrement le fil de ses affaires, il fut évident qu'il venait avec ce qu'il avait de plus cher au monde, chercher un asyle contre ses persécuteurs, au milieu de ceux qui lui étaient restés fidelles. Les dangers de la patrie, étaient trop imminens pour qu'il pût les dissimuler maintenant. Dans ses épanchemens intimes il dévoila son chagrin profond. Les persécutions, auxquelles il se voyait en butte,

l'affectaient sur-tout parce qu'elles lui enlevaient les moyens de servir la république. Cette idée l'accablait ; son ame si forte, si énergique jusqu'alors dans les contradictions, était flétrie et semblait avoir perdu tout son ressort. L'état de découragement dans lequel il se sentait tomber approchait du désespoir. Le dépérissement de sa santé ajoutait à l'altération de ses forces morales ; il avait beaucoup maigri ; ses yeux étaient éteints, et son teint très-pâle ; une toux sèche et fréquente, un défaut de respiration qui le suffoquait, devinrent des objets d'observation inquiétante, où cependant l'on était loin d'appercevoir une cause prochaine qui dût abréger ses jours.

Mais l'audace des représentans de Louis XVIII augmentait tous les jours.

Vaublanc fait décréter la clôture des sociétés populaires, foulant aux pieds la constitution qui les autorise. Le même Vaublanc fait la motion de réunir, dans un même acte de reconnaissance nationale, le 14 juillet et la liberté de M. de la Fayette.

La garde nationale de M. de la Fayette est réorganisée, sur le rapport de Pichegru.

Sous le nom d'ouvriers, on rappelle les émigrés qui ont vendu Toulon aux Anglais, et les départemens du Rhin aux Allemands. Par cette double trouée, la France est ouverte à l'irruption de ses féroces ennemis.

Un prêtre déporté écrit à Camille Jordan : *Je ne vous traiterai pas de citoyen ; cette qualité ne peut convenir au respectable défenseur de la religion.*

Quand on dénonce les horribles assassinats des chauffeurs associés aux égorgeurs royaux, le même Camille Jordan dit qu'*ils sont dignes de pardon et d'excuse.*

Une deuxième édition du perfide ouvrage de Necker est répandue avec profusion.

Dumolard, dans un discours impie, invoque les regrets de la nation sur la royauté. Il ne craint pas de nommer pitoya-

blement *un trône de 14 siècles*, ce qu'il aurait dû nommer un crime de 14 siècles.

Le même Dumolard est président du conseil des cinq cents.

Dupont de Nemours est président de celui des anciens.

Bourdon de l'Oise occupe la tribune des cinq cents;

Tronçon Ducoudray, celle des anciens.

La commission des inspecteurs est renouvelée : elle est composée de Pichegru, Vaublanc, Thibaudeau, Emery, Delarue.

En même temps, la rage des persécuteurs de Hoche ne faisait que redoubler. Le procès sur la marche des troupes, continuait à s'instruire ; il ne s'agissait rien moins que de le traduire devant un tribunal, dont Thibaudeau proposait l'organisation.

Les dénonciations de Willot recommencent. Delarue fait, au nom de la commission des inspecteurs, un nouveau rapport, dont le but, en adressant un message au directoire, est bien évidemment

d'en venir au général de l'armée de Sambre et Meuse.

Hoche lisait tous les journaux, et montrait une sensibilité extrême à tout ce qui s'y disait de lui; il prenait la peine de répondre à tout. Dans le compte qu'il rendit de son dernier voyage, voulant égayer sa tristesse, il s'amusait à lancer des épigrammes contre les royalistes. *En arrivant à Paris*, dit-il dans ce morceau, *je me trouvais dans une singulière position :* C'est lui, c'est lui, les troupes! les canons! nous sommes cernés, bloqués! *furent les cris qui m'assaillirent. Bientôt après, comme Bazile, je m'apperçus, qu'excepté moi, tout le monde était dans le secret . . . . . Quel beau rapport l'ami Cochon eût pu brocher sur cette affaire, s'il eût encore été en place! il s'y connaît l'ami L'apparent en fait de conspiration. Et les tentes préparées pour 40 mille hommes, par la compagnie Venrobé, que sont-elles devenues?*

Dans un autre endroit, il ne s'exprime pas avec moins de gaieté . . . . *En ont-*

ils dit, en ont-ils fait, se sont-ils assez démasqués? A quoi aboutit le grand rapport de M. Delarue? à demander des renseignemens! La chûte est belle. Et vous pensez, Messieurs, qu'on peut vous avilir? oh! il faudrait que cela fût possible. J'ai eu la bonhomie, continue-t-il, *de croire un moment qu'on ne faisait tant de bruit sur la marche des troupes, que pour se venger du renvoi des ministres, et pour stimuler le zèle des gardes nationales, dont le projet d'organisation était à l'ordre du jour. Ce dernier motif me paraissait assez plausible; je l'admettais, sur-tout depuis que j'avais connaissance du rapport aigredoux de Pichegru. Mais, diable, ces messieurs ont d'autres desseins; leur plan n'est pas positivement celui que je leur prêtais.*

Une question s'élève: comment tout ceci finira-t-il? Les hommes qui ont résolu de profiter des circonstances, pour perdre leurs ennemis particuliers, poursuivront-ils leur projet? Ceux qui en

veulent aux institutions, mais qui attaquent, pour les détruire, les hommes qui les soutiennent, renonceront-ils aux leurs? C'est ce que le temps prouvera. En attendant, le peuple souffre; les impôts ne se perçoivent pas; la confiance se perd; le commerce languit; les assassinats se multiplient avec une rapidité effrayante; par-tout les ennemis de l'intérieur s'agitent, arment leurs satellites. O, monsieur Pitt, vos agens vous servent bien! vous les payez peu; mais ils y mettent beaucoup de zèle. Croyez bien pourtant que ceci aura une fin, et une fin glorieuse pour la république. Lorsque l'épée sera tirée, vos serviteurs seront anéantis; nul ne les défendra, ne les plaindra même. Les délicieux habitans de nos féeries, et les belles dames de nos sallons, sont toujours pour les vainqueurs.

Mais si le général Hoche avait assez de force pour mettre le ton de la plaisanterie dans sa défense personnelle, il n'en était pas de même quand il envi-

sageait la situation de la république ; alors il se rappellait les inutiles conseils que, depuis deux années, il n'avait cessé de donner au ministre Cochon, et ne pouvait s'aveugler sur les causes des malheurs publics, l'abîme lui paraissait d'autant plus effrayant, qu'il en connaissait la profondeur.

Ce que vous voyez arriver aujourd'hui, Monsieur, écrit-il à un négociant de Francfort, *je l'ai annoncé au directoire, au moment de son installation, et souvent depuis. Le vaste plan de contre-révolution qui s'opère, m'a été développé par Desoteu, plus connu sous le nom de Cormatin. Il avait été chargé de l'exécution de l'une de ses parties par Puisaye, qui le tient de Monsieur XVIII. J'en ai vu une copie originale.*

Assassiner les patriotes, les acquéreurs de biens nationaux ; intimider le peuple ; donner aux républicains et à leurs institutions les dénominations les plus flétrissantes ; corrompre, diviser, pervertir la morale publique, en la cou-

vrant d'un masque religieux ; légitimer les forfaits ; faire évader les criminels des prisons, ou leur faire obtenir grace par des tribunaux vendus au royalisme, tels étaient les ressorts sur lesquels Cormatin comptait, pour arriver à la destruction du gouvernement républicain. Il ajoutait à cela la composition des administrations, l'anéantissement de tout systême de finances, et la rentrée des émigrés. Ce plan, je l'ai vingt fois fait connaitre au gouvernement ; vingt fois j'ai fait appercevoir la manière dont il était exécuté. Mais quel ministère avions-nous ? Les gouvernans eux-mêmes n'ont consenti à ouvrir les yeux, que lorsqu'ils ont vu la république sur le point d'être renversée : deux années d'expérience n'ont peut-être pas suffi pour les éclairer complettement.

D'abord, les royalistes voulaient donner au directoire un président perpétuel. Encouragés par la facilité qu'ils ont cru trouver, ils ont osé davantage ; l'idée d'un roi constitutionnel les a plus flat-

tés. Enfin, dirigés par un ministre fameux autrefois, il ont été jusqu'au retour de la royauté absolue. Alors sont arrivées les divisions, qui ne leur ont pas permis d'agir avec le concert qu'ils s'étaient proposé..... Aussi entendez-vous les principaux chefs assurer qu'ils ont failli perdre, par le défaut d'accord. L'espoir des républicains est dans l'énergie du peuple, dans la constance des armées qui ne veulent plus de révolution, et maintiendront la constitution actuelle. Adieu, mon cher Welch.... Les Français mériteront-ils encore long-temps d'être la terreur et la risée de l'Europe?

Quoique sa santé souffrît singulièrement de la tristesse de ces réflexions, il s'y laissait aller sans ménagement, et ses nerfs en recevaient une contraction violente. La manière dont il venait, dans cette occasion, de s'identifier avec la cause des républicains, ne lui permettait pas de rester sans agir. Au milieu de ses occupations, s'il parut songer à se fortifier, contre ses ennemis, de l'expression des

sentimens qu'il savait exister dans le cœur des troupes, c'est que ses ennemis étaient ceux de la patrie.

A l'anniversaire du 10 août, il ne négligea aucune des dispositions qui pouvaient rendre cette journée brillante. L'appareil qu'il donna à sa célébration était un heureux moyen d'électriser les esprits, et de les rattacher plus que jamais au maintien de la liberté.

Le discours qu'il y prononça est une fidelle peinture de notre malheureuse position d'avant le 18 fructidor; par une ingénieuse parabole il avait l'air de parler du temps de l'assemblée constituante; après avoir, dans cette allusion, pris le moyen de dire à ses frères d'armes tout ce qu'il était possible d'exprimer, il leur parle des douceurs de la paix, dont il leur sera si glorieux d'aller goûter les bienfaits dans le sein de leur famille. *Cependant, amis*, continue-t-il, *je ne dois pas vous le dissimuler, vous ne devez pas encore vous dessaisir de ces armes terribles avec lesquelles vous avez tant de fois fixé la*

victoire ; avant tout il faut assurer la tranquillité intérieure que des fanatiques et des rebelles aux loix républicaines essaient de troubler. Combien ils s'abusent, ces perfides ennemis ! sans songer au peuple, sans songer à vous, ils méditent de rendre la France à l'esclavage dont vous l'avez affranchie pour toujours : semblables aux conseillers de Louis XVI, avant la journée du 10 août, ils espèrent nous redonner des maîtres... Nous leur opposerons la loyauté, le courage, le désintéressement, l'amour des vertus dont ils ne connaissent que le nom, et ils seront vaincus....

Malgré l'affaiblissement chaque jour plus sensible de ses forces, il prononça ce discours d'une voix énergique et retentissante.

Immédiatement après, les troupes, partagées en deux corps, commencèrent un simulacre d'attaque et de défense sur le même terrein, où, lors de la retraite de l'armée de Sambre et Meuse, le brave Lefevre à la tête de six mille hommes

arrêta-

arrêta vingt-cinq mille Autrichiens qui le regardaient déjà comme leur proie. L'attaque était commandée par le même général ; le poste était défendu par les géneraux Championnet et Grenier. Ensuite les troupes rentrèrent au camp et dans leurs cantonnemens ; les officiers suivirent le général en chef à l'abbaye d'Altémberg, où l'on avait préparé un dîner sans faste. La plus touchante concorde, l'unanimité des sentimens la plus effrayante pour les ennemis de la république, la gaieté la plus pure en firent un spectacle intéressant, même pour les étrangers qui étaient accourus à la fête, où l'on vit se confondre, avec les Français, des Hanovriens, des Autrichiens, des Hessois, et jusqu'à des Danois.

Au dessert, furent portés les toasts suivans :

1°. Par le général en chef : *A la République!* Que toujours ses anciens défenseurs lui soient fidelles! puisse leur courage, qui a triomphé des ennemis exté-

rieurs, anéantir au-dedans toutes les factions !

2°. Le général Lefevre : *A la haîne des ennemis de la République! Feu de file* sur les coquins qui souillent le sol de la liberté !

3°. Le général Grenier : *A la tranquillité publique ! aux membres du conseil des cinq-cents, qui veulent le maintien de la constitution!* Périssent les conspirateurs, quel que soit leur caractère !

4°. Le général Championnet : *A l'armée d'Italie!* Nous vous avons entendus, braves camarades, et nous marcherons de front avec vous.

5°. Le général Debelle, commandant en chef l'artillerie : *Au directoire exécutif!* Que, semblable aux foudres républicaines qui ont pulvérisé les ennemis de la patrie, il écrase les traîtres et les conspirateurs !

6°. Le général de la cavalerie d'Hautpoult : *Aux défenseurs de la patrie!* Qu'ils trouvent, en rentrant dans leurs foyers,

les égards et la reconnaissance qu'ils méritent !

7°. Le général Cherin, chef de l'état-major-général : *Aux membres du gouvernement*, qui, par des mesures énergiques et sages, feront respecter la République au-dehors, étoufferont les factions royalistes, et rétabliront la concorde dans l'intérieur !

8°. Le général Klein, commandant les dragons : *A l'armée du Rhin et Moselle !* Notre émule en bravoure, elle ne nous cédera pas en patriotisme.

9°. Le général Ney, commandant les hussards : *Au maintien de la République !* Grands politiques de Clichy, daignez ne pas nous forcer à faire sonner la charge !

Le général Legrand : *Au 10 août !* Que cette glorieuse époque soit toujours sacrée pour les Français !

Le général Soultz, l'adjudant-général Debily, et plusieurs autres officiers : *Au général Jourdan, membre fidelle et pur du conseil des cinq-cents !* Puisse-t-il nous donner d'aussi bonnes loix comme

législateur, qu'il nous a donné de grands exemples comme général, et opposer aux ennemis du dedans le même courage qu'il a montré contre ceux du dehors!

Un général de brigade : *A Buonaparte!* Puisse-t-il.... Il est interrompu par le général en chef...... *A Buonaparte! tout court*, reprend Hoche, *son nom dit tout.*

Le procès-verbal de cette fête républicaine, imprimé alors et placardé sur les murs de Paris, glaça d'effroi les contre-révolutionnaires. Boissy-d'Anglas et Dumolard voyant, dans l'union des républicains, l'annonce de leur punition prochaine, firent les motions les plus violentes contre les affiches.

Elles vont cesser les motions impies des représentans de Louis XVIII; la présidence de Carnot est finie : celle de Réveillère-Lépeaux commence..... *Des fers pour des mains libres*, s'écrie Réveillère, en recevant le général Bernadotte qui apporte les drapeaux de l'armée d'Italie.... *Non, généreux soldats, le fruit de tant de*

triomphes, dont on nous présente encore ici de nouveaux monumens, ne sera pas perdu! Les tentatives des ennemis ouverts seront vaines, et l'œuvre de ténèbres de ces hommes qui invoquent sans cesse la constitution, en la violant sans pudeur, ne sera point consommée; elle retombera sur ses auteurs. Le nombre ou l'espèce de ses ennemis n'épouvantera pas le directoire, et s'il devait périr dans une entreprise aussi sacrée, et avec des intentions aussi pures, eh bien! il participerait à la gloire des héros morts à la défense de la patrie, puisqu'il aurait péri pour la sauver, tandis que ses ennemis, même vainqueurs, partageraient l'opprobre qui accompagne toujours, dans la postérité, le nom des esclaves volontaires, et celui des traîtres.

Ces paroles énergiques de la probité vont porter la consolation dans le cœur des républicains. Reçois, digne Réveillère, le tribut de leur éternelle reconnaissance; aucun d'eux sur la terre ne pourra désormais prononcer ton nom sans attendrissement.

A la voix de Réveillère, les patriotes se rallient, les ames flétries par l'oppression, se relèvent vers la liberté; Lacombe Saint-Michel a ressaisi la tribune; Marbot a tranché le mot; *la contre-révolution est dans le conseil des cinq-cents.* Bailleul prouve le fait avancé par Marbot, dans l'écrit d'une logique vigoureuse; il démontre la présence de Louis XVIII au sénat, par une série de rapprochemens irrésistibles.

Sieyes va reparaître au conseil, d'où les royalistes l'ont banni, non contens de l'avoir assassiné; *Augereau* est commandant de la dix-septième division militaire; Hoche, le lendemain du 10 août, a envoyé son fidelle ami pour le représenter dans l'immortelle journée qui se prépare: il l'a fait précéder d'un courrier, portant au directoire le plan de délivrance; en l'embrassant, le prudent Hoche lui a recommandé d'aller sagement et de se croire toujours sous ses regards.

Cherin est commandant de la garde du directoire.

Je te salue 18 fructidor! jour immortel! jour vengeur du crime! il était temps que

tu vinsses luire à la république éplorée; hier elle était dans les fers de la royauté, les conspirateurs sont aujourd'hui dans ses fers. Aujourd'hui est déjà plus loin d'hier que le ciel ne l'est de la terre.

Que faisait Hoche dans ces momens? hélas! après avoir fait partir de Mézières un corps de troupes, sous la conduite du général Lemoine, il avait été forcé par sa maladie de se soumettre au régime. Il fallait que ses souffrances fussent devenues bien impérieuses pour se résoudre à ce parti; car, occupé des intérêts de son pays au point de ne pas s'appercevoir du mauvais état de sa santé, il avait négligé son rhume, le considérant depuis long-temps comme une simple indisposition qu'il guérirait en huit jours de repos. Quelque temps auparavant, à Neuwied, il avait envoyé chercher le médecin pour lui demander en plaisantant *un remède contre la fatigue*. Le médecin lui avait conseillé les bains et du repos; mais il avait répondu qu'il ne pouvait se résigner au bain à cause de son rhume, et qu'il ne pouvait

prendre de repos áttendu qu'il avait encore cent cinquante lieues à faire.

Tant qu'il n'était pas abattu par l'épuisement absolu de ses forces physiques, le repos lui était insupportable, et déjà celui que sa position rendait indispensable l'impatientait. Ses inquiétudes le décidèrent à prendre tous les avis, à les suivre et à les rejetter successivement, Le mal augmentait sans cesse; il était devenu très-irascible. Le médecin voulant alors le détourner des affaires, lui représenta combien la tension de son esprit influait sur ses nerfs; il engagea même sa famille et ses amis à le déterminer à se rendre à Metz; mais Hoche répondit : *Que l'armée était son élement, l'inaction son tourment; qu'il était sûr de devenir plus malade s'il s'éloignait de son quartier-général; qu'il ne pouvait vivre à Metz que dans une inquiétude fatigante, et qu'il se connaissait assez pour savoir d'avance qu'il serait obligé d'envoyer de là, deux ou trois courriers par jour pour obtenir des renseignemens néces-*

saires à son existence; que la république le suivrait à deux mille lieues.

Enfin, arrive le 21, à cinq heures du matin, un courier annonçant la nouvelle du 18 fructidor. Tout dans Hoche était sentiment, et tout sentiment était transport; il s'élance aussitôt de son lit, et vole réveiller les officiers de son état-major : *Vive la république ! venez vous réjouir avec moi, mes amis, la république triomphe*, s'écrie-t-il, *les traîtres ne sont plus*.... Le médecin, entrant dans sa chambre avec tout le monde pour prendre part à la joie publique, Hoche lui cria d'aussi loin qu'il le vit, *docteur, je n'ai plus besoin de vous, mon rhume est guéri, voilà le remède*; il montrait la lettre du directeur Barras qui lui faisait part de l'arrestation des conspirateurs.

Si tous les témoins de cette scène ont joui de la satisfaction qu'éprouva le général Hoche dans ces momens, il leur fut impossible de ne pas s'appercevoir du changement subit que produisit sur lui cette

vive sensation ; on le vit à l'instant pâlir, et se décolorer ; les muscles de son visage s'enfoncèrent, et il ressentit une espèce de tremblement général ; sa plume ne fut plus sure dans ses doigts : ainsi les impressions du plaisir sont-elles donc aussi terribles que celles de la douleur ?

Les souffrances qui l'accablaient ne purent le distraire un moment des inquiétudes que lui donnait l'état de la république. Il répandit dans l'armée les pièces justificatives de la conspiration, il se livra tout entier à des soins qui pussent assurer le triomphe du 18 fructidor. La correspondance d'alors est pleine de conseils excellens et de vues profondes en politique et én économie. La lettre qu'il écrivit le 26 fructidor à l'un de ses plus intimes amis à Paris, est un monument de sagesse et de civisme, je dirai plus, elle peut être regardée comme un fanal de conduite pour les hommes qui tiendront le timon des affaires de la république.

C'est le chant du cigne mourant.

« En vous écrivant cette lettre, mon

» cher ami, mon intention n'est pas de
» vous adresser des reproches, mais pour-
» tant de vous faire des observations
» justes, vous les goûterez d'autant plus
» qu'elles intéressent notre cause, et que
» par elles vous me mettrez plus à même de
» vous manifester mes sentimens.

« Sous le rapport de l'amitié qui nous
» unit, vous m'avez écrit une lettre char-
» mante ; mais elle ne me donne aucun dé-
» tail sur ce qui s'est passé, et les papiers
» qui y étaient joints ne m'en apprennent
» guère plus que je n'en savais. Barras
» m'a donné en quatre lignes d'excellens
» détails ; il y avait dans sa lettre *une*
» *liste d'hommes arrêtés, au nombre de*
» *seize.* Vous me dites dans votre lettre
» que le conseil des anciens a approuvé
» la résolution relative aux déportés ;
» mais quels sont-ils ? en quel nombre ?
» *où vont-ils ?* voilà ce dont vous ne me
» parlez pas. La république a été sauvée,
» j'en demeure d'accord : je sais que vous
» avez rendu de grands services ; mais
» comment la république a-t-elle été sau-

» vée? quels ont été vos coopérateurs?
» quelle marche a-t-on suivie? quels
» sont les hommes destinés à remplacer
» les *Directeurs?* vous savez tout cela et
» ne vous mettez nullemeut en peine de
» nous le faire connaître; songez donc
» que nous devons être éclairés sur tout
» cela : quelle opinion voulez-vous que
» j'émette, si je ne suis pas instruit des
» faits? »

» En politique, ainsiqu'en guerre, c'est
» peu de gagner une bataille : il faut en
» assurer le succès par sa conduite ulté-
» rieure; s'endormir à coté de la victoire,
» c'est vouloir qu'elle vous fuye. Songez
» donc, mon cher, qu'elle est femme,
» et veut des soins. Qu'a fait vendémiaire
» à la république? Rien, ou au moins
» peu de chose. Si, après cette affaire, on
» eut cassé les élections chouannes, nous
» n'aurions pas vécu deux années dans
» l'anxiété la plus cruelle. Eviter qu'on
» publie nos intentions, faire beaucoup
» sans bruit et en peu de mots, voilà le
» grand art! C'est dans ce sens que vous

» devez agir ; faites-le bien entendre aux
» patriotes, et en outre modération, mais
» fermeté..... Et puis, qui donc va rem-
» placer vos députés déportés? Voilà une
» grande question. Vous pouvez bien croire
» que vous ne serez remplacé ici que provi-
» soirement, fussiez-vous . . . , et dans
» mon cœur, mon cher, jamais. Vous ne me
» parlez pas du commandement des deux
» armées. Moreau reviendra-t-il? Voilà
» ce qu'il faut savoir. Songez que des gé-
» néraux du ***, ayant donné des passe-
» ports et des attestations à des émigrés,
» je ne pourrai guères bien vivre avec eux;
» . . . .
» . . . .
» . . . .
» . . . .
» je serai contraint de faire une épuration,
» ce que je ne veux point entreprendre
» pour un autre qui briserait mon ouvrage.
» Parlez donc plus souvent de la commis-
» sion intermédiaire qui nous a été très-
» fidelle, qui nous a ramassé beaucoup
» d'argent, et qui, pour récompense, se

» voit enlever la moitié du territoire qu'elle
» administrait; remarquez qu'elle vient
» aussi de nous former une république *cis-*
» *rhénane*, qui, chaque jour, va prendre
» plus de consistance; il faut que vous
» exposiez ces faits au directoire *assemblé*,
» et que vous demandiez le maintien de
» l'arrêté qui m'investit de l'administra-
» tion des pays conquis; dites-vous, à
» chaque instant du jour, que c'est dans
» la prospérité qu'on doit songer à ses
» amis. Avez-vous remarqué avec quelle
» chaleur, la faction qui vient d'être abat-
» tue, servait les hommes qui lui étaient
» dévoués? En cela elle se conduisait mieux
» que les patriotes, qui sont souvent di-
» visés par des futilités.

» . . . .

» Si cela ne se peut pas, parlez de
» Championnet. Mais ne songez pas
» à quitter Paris de quelque temps : la
» guerre seule devrait vous ramener aux
» rives du Rhin; en attendant songez à
» employer votre crédit pour le bien pu-
» blic. Songez qu'il faut par-dessus tout

» éviter la guerre civile, que des échap-
» pés pourraient susciter à notre déjà
» trop malheureuse patrie. Prêchez l'é-
» conomie, tonnez contre les fournisseurs,
» faites payer les troupes, et sur-tout évi-
» tez que le peuple murmure : ce qui
» arriverait si on créait de nouvaux im-
» pôts ; ceux qui sont perçus, suffisent
» au-delà, mettez-vous bien cela dans
» la tête ; mais bien des gens n'ont pas lu
» et ne veulent pas lire le troisième vo-
» lume des mémoires de Sully.

» Demandez de suite un travail pour
» les armées ; faites qu'on épure les offi-
» ciers-généraux : beaucoup, comme ***,
» ***, ***, ***, ***, tenaient à la
» faction. Rappellez-vous aussi de
» ***, je vous le donne pour l'ame de
» la conspiration ; faites-le *au moins* éloi-
» gner de Paris...... Qu'est devenu Ma-
» thieu Dumas ? Je gage que cet intrigant
» fameux surnagera.

» Voilà une bien longue lettre, mon
» état ne me permet guères d'en écrire
» souvent de semblables ; mais cependant

» je dois vous parler encore. Que voulez-
» vous dire par ces mots : *ceux qui sont*
» *exceptés de cette mesure* (la déporta-
» tion) sont atteints ou ne feront plus de
» mal ; et cette autre phrase : *tous les*
» *ennemis de la république sont anéan-*
» *tis !* Ceci doit donner beaucoup à pen-
» ser. . . . .
» . . . .
» . . . . Et puis *tous*, dites-vous ;
» mais les agens, mais les directeurs de
» complots ; ne croyez pas qu'ils soient
» anéantis ; prenez garde à la Vendée,
» à la Bretagne, au Midi, à Lyon.

» J'ai fait mettre les scellés sur la caisse
» du payeur, j'en écrirai au directoire,
» et je crois qu'il m'approuvera . . .
» . . . . Adieu. Tilly se porte
» sur Soissons ; songez cependant que
» nous pouvons avoir besoin de troupes
» sur le Rhin, et que celles qui ont été
» détachées nous seraient bien nécessai-
» res, si les hostilités recommençaient.
» Que fait Mermet ? Où sont les troupes
» du général Lemoine ? Adieu.

» Carnot

» Carnot nous a envoyé mille espions,
» ils pullulent sous toutes les formes.

» Je reçois à l'instant la loi du 19 de ce
» mois. Adieu. »

Si l'on accusait de pusillanimité les lacunes laissées dans la lettre qu'on vient de lire, je répondrai qu'elles m'ont paru commandées autant par le patriotisme même que par la prudence. Il est possible que les jugemens de Hoche ayent été précipités par la passion, peut-être aveugle, du bien public. Le souvenir récent des persécutions royales le dominait très-vivement; cet état d'aigreur est l'explication et l'excuse de la lettre violente qu'il écrivit alors au Ministre de la guerre. Sa prévoyance s'étendait au loin, et il était tourmenté de la crainte que la journée du 18 fructidor ne vînt à dégénérer de la hauteur de son principe, comme tant d'autres victoires échappées des mains des vainqueurs, et qui eussent dû fixer à jamais les destinées de la république. *Les royalistes ne nous auraient pas déportés; mais puisqu'on a pris la mesure sage et*

généreuse de la déportation; pourquoi, disait-il, *ne l'avoir pas étendue aux coupables les plus dangereux. Il n'y a point eu d'erreur dans le tri des déportés, mais il y a beaucoup d'omissions, et ces omissions peuvent devenir encore la source de nouvelles révolutions. . . . . .*

Pour l'arracher au travail, on le décida à passer quelques jours à la foire de Francfort; l'oppression augmentait toujours jusqu'à la suffocation; il promettait au médecin de s'occuper de sa santé pendant huit-jours, à son retour de Francfort; mais le neuvième il voulait se mettre en route pour allerprendre, à Strasbourg, le commandement de l'armée du Rhin.

Le moment où il avait reçu l'arrêté du directoire qui lui conférait le commandement des deux armées réunies, offrit encore un trait de cette modestie qui lui était si familière. Dans cet instant où, couronné par le triomphe du 18 fructidor, il était, pour me servir de la belle expression d'un ancien, *précipité dans la gloire*, il fait

assembler les généraux de l'armée de Sambre et Meuse : *Mes amis*, leur dit-il, *c'est à vous de décider si j'accepterai cet immense commandement; promettez-moi de me continuer vos conseils et vos lumières; mes forces sans les vôtres ne suffiraient point à porter ce fardeau.*

A Francfort, un docteur allemand, qu'il avait consulté secrètement, lui donna une recette, dans laquelle il plaça toute son espérance; se croyant possesseur de sa guérison, il revint tout seul à Wetzlar, un jour plutôt que sa société. Sentant au contraire son mal empirer, le 30 fructidor, à 11 heures et minuit, il envoya chercher son médecin ordinaire. Celui-ci, en entrant, le trouva près de la fenêtre entr'ouverte, appuyé sur un de ses amis; sa respiration était tellement difficile, qu'il ne pouvait décrire ses souffrances; le médecin était forcé de les deviner.

Mais la crise ayant cessé un moment, on fut étonné de le voir reprendre son attitude ordinaire; ses forces physiques étaient épuisées : la force de son ame ré-

parait cet épuisement, et son anéantissement momentané ne paraissait avoir été qu'un passage à de nouveaux élans ; il donna sa signature et ses ordres pour le service de l'armée. Depuis long-temps détaché de la vie par le mépris des hommes, il n'y est plus retenu que par la contemplation des destinées de la république. Déjà serré des froids liens de la mort, déjà couvert de ses ombres fatales, il suit encore, de toute la vie de sa pensée, les desseins généreux qu'il a conçus pour le bonheur de sa patrie ; le regret éternel qui le ronge, c'est de n'avoir pu se trouver lui-même à Paris pour seconder la victoire du 18 fructidor.

Toujours le même dans les derniers progrès de la maladie, comme aux beaux jours de sa vigueur, dans ces instans de recueillement et de vérité où l'ame d'un homme vertueux *se juge elle-même, comme elle sera jugée par le ciel*, il avait tellement conservé sa gaieté, qu'il fit chanter à son docteur, par l'un de ses amis, le couplet de la *précaution inutile :*

Votre savoir, mon camarade,
Est d'un succès plus général,
Car s'il n'emporte point le mal,
Il emporte au moins le malade.

Quel est donc cet homme toujours intrépide, soit que la tyrannie le précipite dans les cachots, soit que l'échafaud se dresse devant lui, soit qu'un poignard assassin menace sa poitrine, soit que les abîmes de la mer s'entr'ouvrent pour l'engloutir?

Quelle est cette inébranlable vertu, qu'aucun héros n'a possédée si parfaite?.., Cette vertu ne provient ni de la fougue de la tête, ni de la chaleur du sang, ni de l'incandescence des passions, ni de la vigueur du tempérament; elle a sa source dans une ame pure, dans une conscience irréprochable. Il sent en lui les germes de la mort inévitable; il la regarde d'un œil ferme : mais s'il s'avance dignement vers la mort, il veut encore remplir de bonnes actions le court instant qui la précède. Il ne s'occupe ni de lui ni de sa famille, mais seulement de ses frères d'armes : ce

que cette séparation dernière a de plus cruel pour lui, c'est qu'il ne pourra plus leur faire aucun bien.... Ah! que du moins il leur en fasse encore, et s'occupe d'eux jusqu'à son dernier soupir! il fait donc, de sa voix mourante, ses dispositions et assigne à chacun des legs particuliers. *Le directoire a donné un cheval à Privat, son aide-de-camp; on lui donnera ma montre à répétition:* il désigne au gouvernement les postes où les talens différens peuvent le mieux servir. Périclès, en mourant, disait à ses amis qui lui parlaient de ses trophées, *que le plus grand et le plus glorieux de sa vie était de n'avoir fait prendre le manteau noir à aucun de ses concitoyens.* Le sentiment qui console Hoche et le soutient dans ses souffrances, c'est le souvenir de la pacification de la Vendée, et la certitude que cette rebellion ne peut se relever..... mais la gêne de sa respiration augmente, les traits de son visage s'effacent; une sueur froide couvre tous ses membres; ses extrémités étaient déjà glacées, qu'il

disait encore : *Adieu, mes amis, adieu, mes amis ; dites au gouvernement de veiller sur la Belgique. Adieu, mes amis.* Ses dernières paroles sont pour la patrie et pour ses amis : ses yeux les fixent encore ; la mort les ferme ; et le troisième jour complémentaire, à quatre heures du matin, il se retire de la vie.

Différentes versions ont été données sur la mort de Hoche ; toutes s'accordent à reconnaître que la vraie cause en fut le poison. Les différens examens des officiers de santé paraissent démontrer que ce poison était un de ceux qui, provoquant dans les sens une irritation impossible à calmer, lorsqu'on en ignore le principe, abrégent les jours du malheureux qu'ils portent sans cesse à la volupté. On a vu des hommes que le déréglement de leur imagination ou de leur vanité poussait à prendre eux-mêmes ces poisons : la nature dispensait Hoche d'avoir recours à ces moyens de la faiblesse ; bien que son ame fût trop sensible pour méconnaître l'amour, j'ai dit qu'il n'en

fut jamais dominé ; que les femmes qu'il avait connues ne furent jamais ses maîtresses, dans le sens impérieux de ce mot; Mais sur la fin de sa vie, se sentant consumé d'un feu que rien ne pouvait éteindre, il dit à ses amis qu'il se croyait vêtu *de la robe de Nessus.*

Si l'on se demande quelles personnes a-t-il vu à Paris lors de son dernier voyage de thermidor, quelles raisons avait le nommé S.... de suivre ses moindres traces, de s'attacher assiduement à toutes ses démarches, et d'en rendre un compte fidelle à Pichegru... cette réflexion, rapprochée des observations faites sur son cadavre par les hommes de l'art, ne laisse plus de doute sur la cause de la fin déplorable de Hoche; elle r'ouvre et met à nud sa plaie, elle fait, pour ainsi dire, palper sa mort.

Et quelle autre cause, que le poison, peut indiquer ce passage extrait littéralement du procès-verbal de l'ouverture de son corps, faite le quatrième jour complémentaire, en présence d'une réunion

de médecins et de chirurgiens les plus expérimentés? « *L'estomac et les intestins* » *ont été ouverts dans toute leur lon-* » *gueur: le premier a présenté de larges taches noires au centre, et moins chargées de cette couleur à la circonférence, mouchetées par placards, avec des séparations entre elles et les mouchetures correspondantes à la tache extérieure, beaucoup plus rapprochées et presque confondues.*

Peindrai-je ici la douleur profonde de sa jeune épouse, qu'il semble n'avoir amenée à l'armée que pour assister au spectacle de ses convulsions? Cette femme infortunée, tombée à genoux devant l'objet de ses intarissables pleurs, reste immobile comme le corps inanimé de son époux!

Peindrai-je la douleur profonde de l'armée de Sambre et Meuse, inconsolable et consternée, comme les débris de l'armée romaine échappés à la défaite de Varus? Quoique l'appareil des cérémonies exprime bien faiblement le deuil du cœur, la pompe funèbre, décernée par cette brave armée à

son malheureux général, porte une empreinte de tristesse et de respect, trop honorable à l'un et à l'autre, pour que j'en omette le récit.

Un coup de canon, tiré de demi-heure en demi-heure, fut la première expression du regret général.

Le soir du 4e jour complémentaire, le cercueil fut exposé sur un lit de parade, au fond d'un appartement tendu en noir, et éclairé de deux lampes sépulchrales. Son sabre et son épée liés en sautoir avec son écharpe, recouverts d'un crêpe, et enlacés d'une couronne de laurier, furent déposés sur le cercueil, et surmontés d'une couronne de chêne, emblême de ses vertus civiques. La garde de ces restes précieux fut confiée à un officier de son état-major relevé d'heure en heure; à sa compagnie de grenadiers, et aux guides qui depuis trois ans ne l'avaient pas quitté.

Le 5, à midi, le convoi funèbre partit de Wetzlar pour se rendre à Coblentz, où le corps devait être déposé; il marchait dans l'ordre suivant :

Une petite avant-garde de hussards ;

Six pièces d'artillerie, avec leurs canonniers ;

Une compagnie de grenadiers ;

Deux escadrons de hussards ;

Deux escadrons de chasseurs ;

Une compagnie de grenadiers ;

Une musique militaire ;

Quatre guides à cheval, escortaient le guidon qui avait été donné à cette compagnie par le général Hoche ;

Le char sur lequel était porté le cercueil, drapé en noir, ainsi que les six chevaux qui le conduisaient, et décoré de deux étendards tricolors.

Ce char était accompagné de deux aides-de-camp du général, et de deux adjudans-généraux à cheval aux quatre coins, et suivis chacun d'un guide à cheval, portant une torche allumée. La compagnie de grenadiers attachée à son quartier-général marchait en file de chaque côté, l'arme basse.

Suivaient, à quelque distance, les officiers-généraux et d'état-major de l'ar-

mée, un détachement des guides, une musique militaire, deux compagnies de grenadiers; la marche était fermée par un escadron de dragons.

L'enlèvement du corps fut annoncé par douze coups de canon, et plusieurs décharges de mousqueterie; et le convoi se mit en marche, au bruit des cloches, au son d'une musique lugubre, et aux accents douloureux de ceux qui l'accompagnaient, et de quelques-uns des habitans de Wetzlar, accourus en foule pour voir cette triste cérémonie.

A chaque village qui se trouvait sur la route, l'approche du cortége était annoncée par six coups de canon; les troupes cantonnées prenaient les armes, et les habitans sonnaient leurs cloches, seuls honneurs qu'ils pussent rendre: cet ordre fut constamment observé jusqu'à Coblentz.

Avant d'entrer à Braunfels, le prince régnant envoya un officier prévenir qu'il se disposait à rendre au général les honneurs qui lui étaient dus: en conséquence, il fit répondre aux coups de canon qui an-

nonçaient l'approche du cortége, par toute son artillerie qui ne cessa de tirer que lorsqu'il eût traversé la ville, et fût fort éloigné. — Le prince, à la tête de ses troupes sous les armes, et entouré de tous les officiers de sa maison, attendait le cercueil dans la place, le salua à plusieurs reprises, et lui fit rendre les honneurs militaires.

A une demi-lieue de Weilburg, la partie de l'état-major-général qui occupe ce point, joignit le cortége, avec le drapeau de l'armée, qui prit place en avant du char, et suivi d'un détachement de gendarmerie et de cavalerie.

A l'entrée de la ville, les magistrats et les principaux bourgeois vinrent, en grand deuil, recevoir le corps et le suivirent jusqu'à l'endroit où il fut déposé pour la nuit. La ville, éclairée par des lampes funèbres, fut traversée au milieu de sa garnison bordant la haie, et au son de toutes les cloches ; le corps fut placé dans une salle tendue de noir.

Le gouverneur autrichien de la forte-

resse d'Ehrenbreinstein, prévenu de la mort du général, et du passage de son convoi funèbre, fit prendre les armes aux troupes de sa garnison, en disposa une partie en haie sur la droite de la route, (la gauche était occupée par des troupes républicaines.) depuis ses avant-postes jusqu'aux bords du Rhin; dans la ville du Thal, le reste de la garnison était sous les armes sur les glacis de la forteresse. Le gouverneur et les officiers de son état-major vinrent recevoir le corps aux avant-postes, le suivirent jusqu'aux bords du Rhin, au milieu de cette double haie d'Autrichiens et de Français, et au bruit du canon de la forteresse; ils ne le quittèrent qu'au moment où il s'éloigna du rivage pour passer à Coblentz.

Le convoi fut reçu sur la rive opposée, au bruit des décharges multipliées de l'artillerie des forts et des chaloupes canonnières, et de toute la mousqueterie des troupes réunies en grand nombre. Trente officiers-généraux d'état-major ou d'un grade supérieur, portant des tor-

ches, accompagnèrent à pied le cercueil, autour duquel on remarquait six enseignes à la romaine, surmontées de couronnes de chênes et de lauriers, portées également par des officiers, et sur lesquelles on lisait en français et en allemand les inscriptions suivantes :

Général en chef, à 24 ans . . .	—	An Ier. Rép.
Il débloqua Landau.	—	An III, IV.
Il pacifia la Vendée	—	An II.
Il vainquit, à Neuwied	—	An V.
Il chassa les fripons de l'armée. .	—	An V.
Il déjoua les conspirateurs . . .	—	An V.

Deux de ses aides-de-camp marchaient immédiatement après, et étaient suivis, à quelque distance, par tous les officiers-généraux.

On traversa lentement Coblentz, et l'on arriva au fort de Pétersberg au milieu d'un feu continuel d'artillerie et de mousqueterie, auquel les Autrichiens répondirent régulièrement. Là, fut déposé le corps de Hoche, dans la même place où l'avait été celui de Marceau. Trois jours avant sa

mort, il avait contribué de la somme de 1200 liv. pour la translation des cendres de Marceau qu'il vient rejoindre aujourd'hui.

Quatre cyprès et les enseignes furent plantés autour de la fosse, du fond de laquelle il semble encore menacer l'ennemi.

Les généraux *Lefevre*, *Championnet* et *Grenier* voulurent payer le dernier tribut à la mémoire de leur ami. Ces dignes généraux parlent de l'amitié, comme ils ont défendu la liberté. Ce qu'on trouvera dans leurs discours, ce n'est pas cette réthorique apprêtée, que Thucydide met dans la bouche de ses héros; mais le langage du cœur, non moins expressif que toutes les oraisons étudiées, qui servent beaucoup plus à prouver le talent de celui qui les a faites, que le mérite réel de celui qu'elles sont destinées à faire regretter.

Discours prononcé par le général Lefevre.

« Mes chers camarades,

» La mort, qui ne nous a jamais paru
» redoutable, se montre à nos yeux d'une
» manière terrible ; elle anéantit, d'un
» seul coup, la jeunesse, les talens et les
» vertus.

« Mes chers camarades, Hoche n'est
» plus! la parque meurtrière a terminé
» ses jours, et dans un instant, il ne
» nous restera plus de lui que le souve-
» nir de ses vertus, et le tableau de ses
» exploits. Consacrons-le à lui rendre le
» dernier témoignage de notre profonde
» affliction. Que la foudre guerrière qui
» a éclairé ses nombreux triomphes, ap-
» prenne à l'univers entier, que l'huma-
» nité a perdu un ami, la victoire un de
» ses enfans, la patrie un de ses défen-
» seurs, la république un appui ; et nous
» tous. :.... un ami sincère.

Discours prononcé par le général Championnet.

« Au milieu des accens plaintifs qui se
» font entendre de toutes parts, qu'il me
» soit permis d'élever ma voix, et de
» consoler, par l'expression des regrets
» les plus douloureux, la cendre illustre
» du héros qui vient de nous être enlevé.

« Il est mort, ce jeune guerrier dans
» lequel la liberté se plaisait à voir l'un
» de ses plus fermes appuis ; ni sa jeunesse,
» ni sa gloire, ni l'amour que nous lui
» portions, n'ont pu le préserver du coup
» fatal. Vertus, génie, talens, l'impi-
» toyable mort a tout dévoré. Que dis-je!
» le grand homme ne meurt point ; s'il
» entre dans la tombe, c'est pour y com-
» mencer son immortalité. Appuyé sur
» de nombreux triomphes, le nom de
» Hoche passera à la postérité la plus
» reculée ; il dispersera sa gloire en cent
» lieux divers ; les plaines de Weissem-
» bourg, les murs de Landau, les ro-
» chers de Quiberon, les rives du Rhin

» sont les monumens éternels qui attes» teront aux siècles la grandeur de son » courage et la profondeur de ses con» ceptions.

« Les talens militaires n'étaient pas les » seuls que lui eût départis la nature : » conciliateur habile autant que général » consommé, il éteignit cette horrible » guerre qu'avait allumée le fanatisme, » qu'alimentait l'or de nos ennemis, et » qui désola si long-temps nos plus belles « contrées ; il sut rendre à la patrie des » milliers d'enfans égarés, ramena le » bonheur dans les lieux d'où il paraissait » exilé pour toujours, et mérita par là le » nom si doux de pacificateur. »

« Hoche avait consacré son existence » entière à la cause de la liberté ; en vain » les factions, qui tentèrent successive» ment de renverser la république, cher» chèrent à se l'attacher ; inaccessible à » tout autre sentiment qu'à celui de » l'amour de la patrie, il dédaigna leurs » offres et ne craignit pas de mériter leur » haine. Persécuté et calomnié par elles

» il opposa à la persécution une cons-
» tance inébranlable dans ses principes,
» à la calomnie sa vie, ses actions, et
» l'estime de ses frères d'armes. Récem-
» ment encore, lors de cette crise terrible
» qui menaça notre constitution, nous
» l'avons vû marchant invariablement
» dans la ligne qu'il s'était tracée, mépriser
» les clameurs des traîtres, et donner au
» gouvernement une assistance qui a puis-
» samment concouru à faire avorter leurs
» sinistres projets.

» Tant d'actions éclatantes, tant de ser-
» vices éminens rendus à la chose pu-
» blique, et qui supposent une carrière
» plus longue que ne l'a été celle du
» héros que nous pleurons, lui ont acquis
» des droits à la reconnaissance et à l'ad-
» miration de nos derniers neveux.

» Pour nous qui avons vécu avec lui,
» combien d'autres motifs viennent aug-
» menter la douleur dont nous accable sa
» fin prématurée. Plutôt le père que le
» chef de ses soldats, il était sans cesse
» occupé de leurs besoins. Portant déjà

» dans son sein le germe destructeur, en
» proie à des douleurs souvent insuppor-
» tables, il fut sourd aux sollicitations
» pressantes de ses amis alarmés et se
» refusa à ce repos qui eût pu prolonger
» ses jours.

» A toutes les vertus guerrières s'al-
» lièrent en lui les qualités estimables
» que l'on recherche dans l'homme privé.
» Il fut bon époux, bon père, ami sincère
» et généreux.

« Camarades, pleurez, pleurez un père
» chéri, digne de tout notre amour,
» mêlez vos larmes à celles que l'amitié
» me fait verser sur sa tombe, vous lui
» devez des regrets bien sincères, il vous
» portait dans son cœur, il ne respirait
» que pour vous et la patrie; ses derniers
» momens ont été consacrés à assurer
» votre bonheur. *O ma patrie! ô mes*
» *camarades!* furent les derniers mots
» que prononça sa bouche mourante.

» Jour deux fois funeste! (deuxième
» jour complémentaire) n'était-ce pas
» assez de nous avoir déjà ravi un de nos

» guerriers les plus distingués, le jeune
» et intrépide Marceau! fallait-il, un an
» plus tard, lorsque nos cœurs saignaient
» encore de cette blessure cruelle, les
» déchirer impitoyablement, en éclairant
» le trépas de notre illustre chef?

» Ombre révérée d'un héros magna-
» nime, vois la consternation profonde
» que ta perte a répandue parmi nous.
» Jouis des regrets que tu nous laisses,
» jouis de l'assurance que pour être sorti
» de la vie tu ne cesseras pas d'être utile
» à ton pays. Tu nous laisses de grands
» exemples, toujours nous nous efforce-
» rons de les imiter, et s'il nous fallait
» marcher à de nouveaux combats, l'en-
» nemi reconnaîtrait les soldats accoutu-
» més à vaincre sous toi. »

Mais ce qui surpassait encore l'éloquence naturelle de ces paroles touchantes, c'était la douleur des assistans dont les sanglots arrêtaient à chaque instant l'orateur, interrompu déjà par les larmes qui coulaient abondamment de ses yeux.

Au moment où l'on allait se séparer un grenadier sortant du rang s'approcha de la fosse ; et présentant son arme, il y jetta une couronne de laurier en disant : *Hoche, c'est au nom de l'armée que je te donne cette couronne.* — Alors chacun se retira en silence.

Un trait achevera de faire connaître la sincérité de l'affliction générale, et la force des sentimens qui unissaient Hoche à son armée. — En sortant de Montabaur, le dernier jour de la marche du convoi, un grenadier tombe en faiblesse, on vole à son secours. On découvre qu'il n'a pas mangé depuis deux jours; on le presse de dire la raison de cette abstinence. Après quelque résistance : *hélas!* répondit-il en versant un torrent de larmes, *il nous aimait tant*!

Ce grenadier a d'un seul mot completté l'éloge du général Hoche.

C'est bien lui qu'on pouvait appeler père de ses soldats ; car un père témoigue sa tendresse à ses enfans par les soins d'une continuelle sollicitude : c'était à

leur prodiguer les siens que Hoche mettait son bonheur.

Pour se faire aimer des soldats, disait-il, il n'y a pas d'autres moyens à employer que pour se faire aimer de ses amis, *si tu veux être aimé, aime.*

Le besoin d'aimer et d'être aimé était chez lui une passion dominante, ingénieuse, inventive même. La condition du soldat est si différente de celle du général : le général ne fait rien qui n'ait un but, une récompense ; ses moindres actions sont toujours apperçues par la renommée qui se hâte de les publier. Le soldat, au contraire, lors même qu'il meure au champ d'honneur, ne triomphe pas de l'obscurité. Aussi ne croyait-il jamais faire assez pour approcher de lui les soldats ; il prenait à tâche de ne se pas ménager plus qu'eux : il partageait leurs fatigues et leurs privations ; sa générosité envers eux allait même jusqu'à son dépouillement absolu ; sa bourse était la bourse commune. Quelques-uns croyaient ne lui faire qu'un emprunt, mais au titre délicat d'un simple

prêt, Hoche trouvait l'occasion de leur faire un don réel. *Vous auriez 200,000 livres de plus,* lui dit un jour un de ses parens, *si vous ne donniez pas ainsi tout ce que vous possédez au tiers et au quart.*-- *J'aurais un million de moins*, lui répondit Hoche. — *Ou est ce million?* — *Dans la bourse de mes amis*, répliquat-il, *si j'avais, au moment même, besoin de faire une collecte parmi eux*. Ce n'est pas qu'il n'eut eu à se plaindre de l'ingratitude de plusieurs comblés de ses bienfaits; serai-je injuste envers les bons à cause des méchans? *Non*, disait-il. Il n'attendait d'autre récompense que la satisfaction de sa conscience. Sachant même souvent d'avance combien mal il plaçait un service, il ne le rendait pas avec moins d'empressement pour cela. *Faire des ingrats* était sa maxime.

Mais, ô contraste singulier d'une ame vraiment grande! Autant il exigeait peu de reconnaissance de la part des autres, autant il s'en imposait à lui-même envers ceux dont il recevait un bienfait; et l'in-

gratitude qu'il n'appercevait pas dans les autres, lui eut paru, dans lui-même, comme le plus grand de tous les crimes ; car, quoique l'ingratitude ne soit pas un des ces crimes qui tombent sous la main des loix, il n'est pas moins grave que ceux qu'elles punissent sévèrement. Quel frein peut retenir un ingrat? quel lien peut unir à dieu, à l'amitié, à la parenté, à la patrie, celui qui n'est point lié à son bienfaiteur, par le souvenir du bien qu'il en a reçu ?

Cette bienfaisance, continuellement active, que Hoche répandait sur ses troupes, lui avait tellement conquis leur attachement, qu'il était en son pouvoir de disposer de leur vie. Il eût justement encouru l'arrêt des éphores qui condamnèrent un roi de Sparte à l'amende, *parce qu'il se faisait trop aimer, et qu'il semblait posséder seul les cœurs de tous les citoyens qui devaient être un bien commun.*

Les soldats abandonnaient leur conduite à l'ascendant de leur général ; eux-mêmes ne pouvaient s'expliquer l'accroissement

de leurs forces dans l'exécution des grandes entreprises ; ils le trouvaient dans les yeux de Hoche. Ils se sentaient plus forts à la fatigue, parce qu'il était infatigable ; la vertu cessait d'être austère et rude, elle devenait un bonheur, parce qu'elle était l'imitation de l'exemple donné par le chef. Peut-être le philosophe, le républicain farouche, ont-ils droit d'examiner ce sacrifice, cette abnégation de toute volonté qui soumet le soldat à une puissance supérieure, à la loi même. Mais l'empire du général Hoche, était celui de la vertu même ; il n'honore pas moins ceux qui le subissaient que celui qui l'exerçait.

Après avoir accompagné le genéral Hoche jusqu'à la tombe, je me surprends à l'y suivre encore lorsqu'il y est descendu. Je voudrais achever son image et lui rendre les traits qui peuvent m'être échappés dans le récit de sa vie.

J'ai parlé de sa générosité ; c'est avoir en même temps parlé de sa probité ; car, à coup sur, celui qui se plaît à donner ce qu'il a acquis par des voies honnêtes, n'est

pas capable de penser à acquérir par des moyens honteux.

Hoche ne fut ni corrompu ni corruptible; il aima mieux avoir des ennemis qu'avoir besoin des complices; élevé à la hauteur de l'antique, il pensait qu'aucune vertu mâle ne pouvait résider dans une ame impure.

Quels regrets ne doit pas donner à la république son ministère d'un moment! Un seul jour a suffi pour laisser entrevoir les vues utiles qu'il allait développer. Son esprit n'était pas moins propre à l'administration de la guerre, qu'au commandement des armées.

Il voyait cette administration tombée dans l'etat de dissolution, qui est le dernier terme du dépérissement. Il allait être le ministre de la nation, et non le ministre des fournisseurs; il allait renverser cette triple haie de courtisans, de courtisannes et de valets; il avait l'intention ferme de fonder l'économie militaire sur des bases éternelles. Sa probité active anticipait déjà, au sein de la guerre même, les réformes

que les administrateurs ordinaires osent à peine concevoir au milieu de la paix ; déjà contemplait-il, avec bonheur, la majestueuse ordonnance de l'édifice que sa main réformatrice voulait élever ; il voulait extirper le principe des abus ; il fut calomnié par ceux qui voulaient les consacrer. Il voulut porter la coignée à la racine du mal, il fut la terreur des frippons, et les frippons l'emportèrent. . . . . Lui-même, dans une lettre du 25 thermidor, écrite à M. Welch, négociant à Francfort, a pris soin de nous raconter les faits.

Depuis que j'ai avancé, dit-il, *que le service des armées pourrait être fait avec douze millions par mois; que j'ai écrit que conclure un marché n'était pour un fournisseur, qu'acheter la faculté de copartager les deniers publics, une nuée de vampires s'est réunie pour faire chorus contre moi; vous voyez les effets de leurs manœuvres ; l'un d'eux parlant à moi et de moi, sans me connaître, disait tout bêtement*, nous espérons que le vieil

» aristocrate économiste ira bientôt re-
» joindre Marceau dans l'autre monde.
» *Vous pensez que j'ai bien ri de la*
» *sottise...... O tempora! O patria!*

Telle était la malheureuse situation des affaires dans les temps qui précédérent le 18 fructidor.

Alors la nécessité de soutenir la guerre était dans la main des fournisseurs, le prétexte de faire au peuple une guerre beaucoup plus funeste que celle qu'il avait à soutenir contre les Autrichiens. Les vices de l'administration augmentaient l'énormité des charges; des entreprenneurs dévorans, suggérant à leur profit des ressources ruineuses pour l'état, consumaient d'avance le fonds des bonnes. Ces hommes, cruellement inventifs, consacraient leur génie à ériger en art la déprédation. Ainsi les maux de l'état s'aigrissaient, se multipliaient par ce qu'on avait l'impudence d'appeller les remèdes. Mais, ô crime bien plus funeste encore! Ces vampires pour assurer la tranquillité de leurs jouissances, s'occupaient à corrompre, par le spectacle

de leurs mœurs dissolues, la nation qu'ils dépouillaient par leurs rapines.

Il était curieux d'entendre les différens mensonges, auxquels ils avaient recours pour rendre raison de leur infamie : ce serait la matière d'une trop longue épisode pour les rapporter ici.

Et que fournissaient - ils, ces fournisseurs intrépides, pour le prix des sommes énormes qu'ils prélevaient dans toutes les caisses nationales ? Acquittaient-ils, envers les armées, une faible portion des engagemens qu'ils s'étaient obligés à remplir ? Non sans doute, ils dévoraient la subsistance du soldat. Ils buvaient son sang, jusqu'à la dernière goutte.

Mais après avoir épuisé les dernières ressources du trésor public, que fournissaient-ils donc ? hélas ! ils ne fournissaient pas seulement une capotte ; ils ne fournissaient qu'eux - mêmes, leurs tables magnifiques, et leurs courtisannes déhontées.

Et quand on rappellait ces observations, ceux qui, la veille, les dictaient eux-

mêmes, en étaient à leur tour devenus l'objet; et le changement de leur fortune ayant aussitôt changé leur manière de voir et de raisonner, on n'entendait plus dans leur bouche que ces paroles bénignes, *tranquillité*, *respect des propriétés;* et les autres qui n'avaient point subi cette métamorphose se trouvaient être de *mauvaises têtes.* Cependant, quand le sens du mot liberté était dénaturé, quand ceux de vertu, de probité, étaient devenus non-seulement des mots ridicules mais encore des cris séditieux, où demeuraient les espérances de la patrie? La république n'existait plus, même en valeur nominale.

La pente de dégradation que la réaction anté-fructidorienne avait donnée à la nation, était si rapide, que sans le mouvement énergique de la journée du 18 fructidor, qui vint arrêter, et comme enrayer la dégénération publique, on ne sait jusqu'où l'espèce humaine aurait continué de décheoir. Mais si tel est l'horrible état de corruption dans lequel la révolution a surpris le dix-huitième siècle, que la génération

génération actuelle, presqu'inhabile à la liberté par sa dépravation extrême, n'ait pu être admise à jouir de ses bienfaits, et se soit trouvée, pour ainsi dire, offerte en sacrifice au bonheur de la génération future, de quelle admiration n'est pas digne ce mortel imperturbable, qui, devant d'abord triompher de sa naissance, refaire ensuite son existence composée de la boue de son siècle, brava la menace de tous les préjugés pour s'élancer à la vertu ; qui, par la vigueur de son ame, devançant en quelque sorte l'influence de la révolution, se présente dans l'avenir comme l'exemple de nos neveux ?

L'hommage que je rends à la probité de Hoche, peut paraître à bien des gens une ironie, à d'autres une accusation. Plusieurs se croiront outragés de ce que j'offre à leurs regards un homme probe s'élevant au-dessus de cet océan de corruption ; dont, pour me servir de la franche expression de Marbot, *les flots viennent battre aux pieds de l'enceinte du corps législatif et des murs du Luxembourg.*

Êtres pétris de fange, j'accepte vos ressentimens, vous ne vous êtes pas trompés: telle est la vengeance que je veux tirer de vos scandales. Je vous démasque en provoquant la rougeur sur vos fronts hypocrites ; je porte le trouble dans la jouissance de vos rapines, et je vous poursuis par l'image de l'honnête homme échappé à la contagion de vos exemples.

Et vous, ames honnêtes, venez vous délasser du spectacle des forfaits qui nous cernent de toutes parts ; consolons-nous dans la contemplation de cette incorruptible vertu, qui surnage au milieu de la tempête déchaînée de tous les crimes.

Il avait sans doute besoin de ces consolations, l'immortel biographe de Chéronée, lorsqu'il nous recommande la mémoire du vertueux *Phocion*, qui, après avoir commandé quarante fois les armées de la république, condamné par l'injustice des Athéniens, se trouve dans l'indigence la plus absolue, réduit à se plaindre de ne pouvoir mourir *gratis*, et à emprunter de ses amis le prix de la ciguë.

Nous voyons l'historien naïf (vie de Nicias.) se plaire à nous rappeler le trait de ce *Lamachus, homme d'un grand courage, plein de justice , et qui ne s'épargnait nullement dans les combats , mais si pauvre et si simple, que toutes les fois qu'il avait commandé l'armée , dans les comptes qu'il rendait à son retour, il n'oubliait jamais de marquer tant pour son habit, tant pour ses pantoufles.*

Le soin curieux qu'on voit Plutarque mettre dans la recherche de traits pareils , semble la satyre de son siècle : les temps dans lesquels il écrivait ressemblaient beaucoup aux nôtres ; mais ces temps étaient ceux de la décadence de la république romaine , et notre république est à son commencement!!! Cependant, toutes les histoires nous apprennent que ces signes de corruption sont les avant-coureurs de la chûte des empires!

La corruption était un des moyens sur lesquels Carnot comptait le plus pour la

réédification de l'ancien régime : il avait posé sur ce point d'appui le levier de son système exécrable. Quel soin n'avait-il pas apporté à proscrire tout ce qu'il y avait d'honnête dans la république ! quel zèle à rappeler tout ce qu'il y avait d'énervé dans les vieilles habitudes ! quel empressement à susciter les intéressés dans la monarchie, afin de trouver sa puissance dans leurs regrets, leurs ressentimens, et sur-tout dans leurs vices, c'est-là la plaie la plus profonde qu'ait faite à la république le directoriat de cet homme affreux. Ravissant aux sentimens généreux la considération qui est leur premier appui, il excusa des républicains de déserter la vertu pour voler à la fortune. Sans doute devaient-ils trouver dans leur conscience la force que leur refusait l'opinion ; mais combien la nature en a-t-elle doués de cette force supérieure aux besoins de l'humanité qui les pressent à chaque instant du jour ? combien sont capables de se roidir contre l'exemple du siècle qui les entraîne, et d'ennoblir par leur propre estime la pauvreté que la

dépravation publique flétrit tous les jours par son insolente impunité ?

Ainsi, le plus grand malheur n'était pas que quelques fripons s'enrichissent ; mais que ces fripons fussent honorés. *Postquam divitiae honori esse cœpere*, dit Salluste, *et eas gloria, imperium, potentia, sequebantur, hebescere virtus, pauperias probro haberi, innocentia pro malivolentiâ duci cœpit.*

Il fallait que le gouvernement fût d'abord délivré de la cause de cet entraînement fatal qui le subjuguait, pour s'affranchir du joug des préjugés dont la perfidie l'avait garrotté. Tant que la république ne sera pas entée sur la vertu, elle aura l'air d'un parti au milieu de la nation ; elle paraîtra n'être qu'une conquête de la force. Or, toute force est périssable, tant qu'elle n'est pas transformée en droit ; cette transformation ne peut s'opérer que par l'amour de la patrie, qui lui-même ne peut naître que d'une tendance continuelle vers la vertu.

Il est bien reconnu, d'un consentement

unanime, que la base des républiques est la vertu ; mais cette vérité reste théoriquement reléguée dans le chapitre de Montesquieu : on semble avoir décrété le principe, mais avoir indéfiniment ajourné l'exécution ; et la dépravation funeste qui ronge le corps politique, a non-seulement corrompu nos idées, elle a encore défiguré l'acception même des signes qui les représentent. Ainsi, par exemple, cette sainte dénomination d'un *honnête homme* semble avoir perdu sa valeur et sa dignité ; et dans la langue vulgaire actuelle, la qualification d'*honnête homme*, ne semble plus exprimer aujourd'hui qu'un homme qui n'est pas dans le cas de la répression des loix.

Voilà le sens de la probité actuelle ; et si l'on parle d'*honnêtes gens*, l'immoralité de ceux qui se sont décorés de ce nom ne permet plus d'y voir que le synonime de ce qu'il y a de plus vil en aristocratie. La probité de Hoche ne fut pas une de ces probités modernes : ses actions ne furent pas la parodie de ses paroles ; elles en furent la pratique rigoureuse. On ne pouvait pas

lui dire, comme ce Romain à Sylla : *Comment serais-tu aussi vertueux que tu le dis, toi qui, n'ayant rien hérité de ton père, te trouves pourtant avoir tant de bien?* Il a conservé la pureté de ses mœurs, et persévéré dans la pauvreté de ses pères. Au milieu des trésors qui, par la latitude de ses différens commandemens, furent souvent laissés à sa discrétion, il n'eut besoin d'aucun effort sur lui-même pour résister à leur appât : l'intégrité chez lui n'était point la réflexion du devoir, mais l'instinct de la conscience. Il était intègre au point d'ignorer qu'on pût ne pas l'être : la seule valeur qu'il trouvait à l'argent, était le moyen d'exercer sa bienfaisance; et comme sa générosité égalait son désinréressement, il n'a rien laissé de ses épargnes, et il est mort les mains si nettes, que son père infirme est resté dans l'indigence. Le corps législatif a chargé la république reconnaissante de soutenir son infortune, et d'acquitter les devoirs auxquels la nature a ravi son malheureux fils.

Là où les vertus et les talens sont les

titres aux grandes places , a dit le rapporteur Villetard , *là une généreuse émulation crée les grands hommes. Mais les hommes capables d'une pareille émulation oublient d'être riches : la gloire qui est leur domaine est plus brillante et plus pure , sous le chaume qui souvent les vit naître , et où ils rentrent couverts de ses rayons*.

La satisfaction que je trouve à relever l'infortune de Hoche n'égale point l'orgueil que lui-même mettait à en réciter les détails.

On lui a souvent entendu raconter que, dans le voyage qu'il a fait à Paris , lors de la trahison de Dumouriez ; il avait laissé en dépôt, chez un de ses amis, une malle renfermant tout ce qu'il possédait au monde. A son retour à Dunkerque , on lui écrivit que sa malle avait été volée. Rappelant lui-même avec gaieté cette circonstance de son histoire , il nedi simulait point qu'il s'était alors trouvé réduit à l'habit et à la chemise qu'il portait sur lui. Cette extrême détresse ne l'empêch

point d'aller droit à son but, n'ayant pas oublié, disait-il, que le vainqueur de *Leuctres* et de *Mantinée* n'avait pas une garderobe mieux montée ; mais ce que Lazare Hoche avait la délicatesse de ne pas rappeler, c'est que l'embarras et la peine de son dépositaire avaient été la première pensée qui l'eût occupé. Non-seulement il ne réclama point ses effets, mais aussi-tôt qu'il en trouva le moyen, dans l'augmentation de ses appointemens, il envoya de l'argent à ce dépositaire pour le consoler des autres pertes qu'il avait faites en même temps.

Loin de vouloir depuis oublier la médiocrité de son origine, il se retournait sans cesse, avec fierté, vers les temps qui avaient précédé sa fortune militaire. Il conservait le plus tendre attachement pour la bonne tante qui avait pris soin de ses premières années; et s'honorait, au faîte de la grandeur, de la montrer à ses amis. Lors de son dernier voyage à Paris, il les mena la voir dans une petite boutique qu'elle avait sur le marché de Ver-

sailles ; et l'embrassant, en leur présence, il la couvrait de ses larmes. Dans le noble orgueil de ce retour sur lui-même, il retrempait son ame. S'il appercevait des dispositions dans quelques jeunes gens, il se trouvait heureux de les arracher à l'obscurité ; et le plaisir qu'il avait de les produire était, de sa part, encore un trait de gratitude envers les principes de la révolution qui l'avaient élevé. Telle était la glorieuse vengeance qu'il aimait à tirer de l'injustice du sort, que, s'il honorait le mérite enfoui, c'était en l'utilisant, et s'il l'appelait à la gloire, c'était en l'appelant à servir la patrie.

En passant à Bouzonville, il avait pris pour aide-de-camp Auguste Mermet, capitaine de hussards, maintenant général de brigade ; cet intéressant jeune homme est un de ceux dont le talent et l'attachement ont le mieux justifié le choix du général Hoche.

La nature l'avait éminemment doué de ce tact fin, de cette sagacité qui démêle le mérite sous l'habit obscur. Cette habi-

leté supérieure de savoir ainsi distinguer les hommes et les mettre à leur place, est souvent l'équivalent du génie, car elle crée, car elle enfante comme lui, puisqu'elle donne, à des prodiges qui n'auraient jamais existé, l'occasion de paraître et de triompher du néant.

Mais cette connaissance des hommes, si nécessaire à celui qui veut les gouverner, Hoche savait qu'elle ne s'acquiert que par une longue étude; il ne s'était rebuté d'aucun des dégoûts qui la précédent. J'ai dit qu'il était patient jusqu'à la répétition, pour *se faire entendre;* il n'était pas moins patient pour écouter.

Le talent d'écouter est l'un des plus nécessaires à l'homme public. Un sage écrivain de l'antiquité n'a pas dédaigné de consacrer un traité tout entier à décrire les avantages de savoir écouter. Le chancelier de l'Hôpital, dont le suffrage sera toujours d'un grand poids auprès de tout ce qui est probe et eclairé dans le monde, regardait ce morceau comme l'une des meilleures lēçons de politique

pour ceux qui se destinent aux affaires. Il l'appelait le manuel de l'homme d'état. Noche pouvait n'avoir pas lu ce traité ; mais la rectitude de son jugement lui en avait inspiré les leçons et les principes.

Allait-il entreprendre une affaire ? il ne méprisait aucune discussion qui pût l'éclairer. Il fallait, selon lui, supporter de temps en temps le dégoût des détails minutieux. Souvent, disait-il, on y trouvait des traits de lumière. Il savait même descendre à toutes les familiarités de la conversation. Son air sérieux devenait doux et libre ; sa gravité s'adoucissait ; et voulant, de plus, attirer vers lui, il quittait cette impénétrable circonspection dont il était ordinairement muni comme d'un triple rempart ; il laissait appercevoir sur ses lèvres la bonté qui était au fonds de son cœur ; son sourire appelait la confiance, et la confiance arrachait le secret qu'on aurait voulu lui taire. Son air de froideur apparente n'était peut-être pas un artifice mal-adroit, ni la voie la moins sûred'arriver à son but ; ce flegme impo-

sant d'abord, devenait bientôt un moyen d'ascendant ; car, pour peu qu'il fit alors de frais pour se rapprocher, il semblait en faire beaucoup, et l'on se sentait obligé. Ainsi donc, une de ses qualités les plus heureuses devenait, à son insçu même, sa politique.

Ce n'est pas que cette politique ne fût quelquefois mise en défaut par la violence de sa nature. Il avait bien assez travaillé sur lui-même pour en retenir les premiers mouvements ; mais l'ébranlement qu'il en recevait décelait les efforts qu'il lui en coûtait ; un sentiment de gêne et de contraction s'imprimait tellement visible dans tous ses traits, que le premier abord suffisait pour contrarier toutes ses intentions, en trahissant le secret de ses véritables affections.

Parvenu néanmoins à se rendre tolérant pour la plupart des défauts qui le blessaient dans les autres, il était demeuré inexorable envers les lâches : il ne pouvait dissimuler son mépris profond pour les êtres vacillans, disposés à sanctionner par

leur approbation les actes d'autorité, qui immoleraient leur meilleur ami, quoiqu'ils soient convaincus de son innocence, fertiles à trouver d'excellentes raisons pour justifier leur désertion vis-à-vis des autres et leur conscience vis-à-vis d'eux-mêmes, ces gens qui, comme les peint si bien le cardinal de Retz, *ne peuvent jamais s'empêcher de croire tout ce que la cour prend la peine de leur faire croire.* Le spectacle de faiblesse et de mauvaise foi qu'il avait apperçu pendant les temps de la réaction, lui avait fait prendre en pitié l'espèce humaine, et ce dédain, si naturel à la probité qui réfléchit, est peut-être le vrai sentiment qu'on a pris dans lui pour de la hauteur.

Voltaire a dit que *l'esprit est bon à tout*; peut-être Hoche pressait-il trop la maxime en concluant *que sans esprit on n'est bon à rien.* Il regardait comme incapable de quoi que ce soit un homme dépourvu d'esprit; ce jugement trop sévère, eût été absurde, si le sens qu'il donnait au mot *esprit* eût été celui de cette légèreté qui

en est la définition vulgaire. Sa définition était sans doute celle de *Montesquieu*, savoir : *que l'esprit consiste à avoir les organes bien constitués relativement aux choses auxquelles il s'applique*; mais plusieurs circonstances lui apprirent dans les derniers temps de sa vie qu'une ame énergique et sensible peut souvent suppléer l'esprit, ou même l'effacer et le laisser bien loin derrière elle.

On ne saurait, quant au général Hoche, décider si les dispositions de son ame ont eu plus d'influence sur les événemens de sa vie que les lumières de son esprit. Toutes ses actions paraissent un heureux mélange de l'un et de l'autre, et l'art qu'il avait au suprême degré d'électriser les hommes tenait peut-être autant à l'attachement qu'il inspirait qu'à l'ascendant de ses talens.

Un de ceux auxquels il porta le plus d'affection fut un citoyen *Dejeu*, ancien officier de cavalerie. Ils avaient servi tous deux dans les campagnes du Nord en qualité d'aides-de-camp du général Leve-

neur. *Dejeu* avait été suspendu de ses fonctions sous le régime qui précéda le 9 thermidor. Hoche le fit non-seulement réintégrer, mais encore élever au grade d'adjudant-général. Ce brave homme fut si reconnaissant des procédés de son ami, qu'emporté par le desir de contribuer à sa gloire, il se fit tuer sous ses yeux dans un des combats qui décidèrent la victoire de Quiberon.

Hoche répandit des larmes amères à sa mort, et n'en parla jamais depuis sans la plus vive émotion.

L'intimité dans laquelle il vivait avec les officiers de tout grade de son armée ne l'empêchait point de retenir assez de son rang pour se conserver le respect qui lui était dû et assurer l'exécution de ses ordres.

Mais, quoique très-sévère à réprimer la moindre désobéissance, il n'en était pas moins accessible au langage de la raison qui pouvait quelquefois contrarier sa volonté la plus impérieuse.

Dans sa dernière campagne, il avait envoyé

envoyé au général Cherin des ordres qui lui avaient été surpris ; Cherin y reconnaissant l'ouvrage de l'intrigue, qui avait profité de leur séparation momentanée, ne se fit point scrupule d'y désobéir formellement. La même intrigue, présentant cette résistance comme une insubordination dangereuse, voulut en appeller à l'amour propre blessé de Hoche ; elle espérait déjà rompre le nœud qui liait ces deux hommes. Cherin reçoit une lettre extrêmement sèche ; il y répond par une non moins vive, en expliquant franchement les motifs de sa désobéissance, il annonce qu'il y persiste. Quel sera le mouvement de la colère de Hoche ? Le génie de la république le couvrait de sa providence ; le courage de son ami lui a dessillé les yeux ; il accourt aussitôt, lui demande la lettre qu'il lui avait écrite, et la joignant à celle de Cherin, il les déchire toutes les deux. *Ne croyez pas*, lui dit-il, *mon ami, que rien au monde puisse altérer la confiance que je vous porte. N'est-elle pas fondée sur l'estime que*

nous nous portons mutuellement? il l'embrasse en lui parlant, et le grand homme pleure dans le sein de son ami. Tous deux se félicitent que leur querelle soit assez tôt éteinte pour n'être pas devenue funeste à la patrie. On avait voulu éloigner leurs ames; un besoin invincible, un attrait mutuel les rapproche; elles se reconnaissent au premier sentiment. Toute ame n'était pas propre à recevoir celle de Hoche; mais quand il avait rencontré celle qui lui convenait, il y précipitait la sienne toute entière. Cherin savait combien la raison pouvait invoquer avec succès la sévérité de la réflexion contre la chaleur de sa tête, et il était digne d'avoir le secret de son cœur. Hoche ne craignait pas de perdre quelque chose de sa grandeur et de sa force en se laissant aller au mouvement de la sensibilité; il était beau de voir ce visage toujours austère et quelquefois farouche, couvert des larmes du repentir; sa franchise lui donnait assez de confiance dans celle de son ami pour être certain de l'oubli de ses torts; et cette sécurité

fondée sur la brièveté de ses ressentimens personnels abrégeait ses regrets.

Que j'admire ces deux amis quand je lis leur correspondance! la république est toujours le texte de leurs entretiens; c'est la sagesse qui s'épanche dans le sein de la sagesse; on voit ces ames élevées, également indépendantes de tout autre joug que celui des loix, s'honorant par une sévérité réciproque, n'accordant rien à l'amitié que la raison ne l'ait d'abord accordé, n'écoutant que le suffrage de la justice, et préférant ce suffrage sacré à celui de l'univers.

Cette conscience de justice dont le général Hoche appuyait toujours sa conduite lui donnait un caractère de liberté ferme dont il ne se départait jamais. Dans ces temps affreux où la royauté triomphante promenait son glaive vengeur sur toutes les têtes républicaines; où l'homme probe était réduit à cacher le civisme au fonds de son cœur avec autant de soin qu'on en eût dû mettre à cacher l'incivisme, Hoche, fidelle à l'amitié, ne craignit point de

défendre le député J. B. Lacoste proscrit par la réaction.

A l'époque de cette prétendue pacification de la Prévalaye, toute parallelle à la réaction ; lors de la crise qui précéda l'acceptation de la constitution de l'an trois, des hommes, dirai-je des fonctionnaires publics? poussèrent l'impudence jusqu'à dire dans un repas, *que la France allait donc avoir un roi légalement, si elle voulait s'en donner un dans les assemblées primaires.* — *Nous sommes quarante mille braves*, s'écria Hoche se levant de table avec indignation, *qui prouveront que le peuple n'a pas la volonté de se donner un roi.*

Il croyait n'avoir besoin de se soumettre à aucune des considérations que le vulgaire impose ; et quand il disait son opinion sur les affaires politiques, c'était dans toute son intégrité et sans l'affaiblir par aucun amendement.

Dans ces tems qui suivirent le 9 thermidor, où, croyant pouvoir justifier des fautes par des crimes, les factions vengeresses, au lieu d'avouer les torts réciproques et se-

lidaires dont la passion du bien public était le principe et pouvait être l'excuse, trouvaient plus commode de s'innocenter, en présentant les vrais républicains comme les complices de Robespierre, on entendit Hoche dire en présence des proconsuls réacteurs : « *Que les véritables* » *Robespierristes étaient ceux dont la* » *mauvaise administration post-thermi-* » *dorienne conduisait Robespierre au* » *Panthéon, en donnant à croire au* » *peuple que l'existence de la république* » *dépendait de celle de l'individu Ro-* » *bespierre.* »

Ces paroles remarquables blessent trop de passions contemporaines pour être bien accueillies par elles. Disons même que l'injustice des intérêts personnels ne leur permet pas de comprendre le grand sens qu'elles renferment; mais de quel poids ne seront-elles pas auprès de la postérité qui les a déjà entendues, lorsqu'elle apprendra que ce discours fut tenu par l'homme auquel ses persécutions donnaient le droit de s'exprimer ainsi ? Et quel

homme fut doué d'une sensibilité plus vraie, d'une humanité plus sincère!

On parlait un jour, en sa présence, de la manière expéditive dont l'instrument de mort vous défait d'un ennemi : *Oui*, répondit Hoche de l'air du mépris le plus expressif, *on se défait d'un ennemi; mais on en fait cent à la république* : et cette humanité n'était pas chez lui une affaire de parti, un sentiment privilégié pour les personnes ou les choses qu'il entrait dans son système d'affectionner; c'était un sentiment de compassion universelle qui se répandait sur tout ce qui s'offrait à ses regards.

A Coblentz, un forçat balayait sous ses fenêtres : il entendit un aide-de-camp se mocquer du costume de cet homme, élégant d'ailleurs, et qui avait les fers aux pieds. *Taisez-vous*, dit Hoche avec colère, *pouvez-vous en voyant un malheureux éprouver d'autre sentiment que celui de la pitié?*

Mais si dans cette exquise humanité, les ennemis de la république croyaient sur-

prendre quelque disposition favorable à leurs complots, ce serait la plus grossière de leurs erreurs. Cette autre sensibilité envers les ennemis de sa patrie, il l'appellait férocité; et jamais il ne fut possible de trouver dans les souvenirs de ses malheurs, un seul ressentiment qu'on pût tourner contre la république. *Nous avons été ensemble en garnison* lui dit un jour à table un de ses officiers. — *Où*, lui demanda Hoche. —*A la conciergerie*, répondit en riant ce jeune officier. — *Mon ami*, répliqua Hoche du ton calme de la bonté, *ne rappellons plus ces temps malheureux, et que l'injustice des hommes, que nous avons éprouvée, nous fasse trembler à notre tour d'être injustes envers la patrie.*

Il avait éprouvé jadis les rigueurs du despotisme; investi d'une grande autorité, en concluera-t-il qu'il doive être despote à son tour? au contraire, il en conclut qu'il doit réfuter le despotisme par un exercice sage et doux du pouvoir.

Ainsi placée à cette hauteur où, supérieure à ses intérêts personnels l'on n'ap-

perçoit que l'intérêt public, son ame inaccessible à tout autre mobile semblait avoir saisi ce juste milieu, qui est la force et la vertu.

Incapables d'apprécier un sentiment généreux parce qu'ils ne conçoivent point de principe honnête, les détracteurs du général Hoche ont regardé comme une vue d'ambition très-adroite, cette réserve, cette discrétion habituelles dans toutes ses actions. Ils ont considéré cette mesure parfaite comme la suite d'un extrême soin de sa réputation, en un mot comme un calcul. Plut à Dieu qu'un pareil calcul devînt celui des personnages éminens qui régissent les affaires humaines ! Je le dis hautement, ce calcul mériterait la reconnaissance de l'humanité, puisqu'il tourne à son profit ; et celui-là est digne de vivre à jamais dans la mémoire des nations, qui a voulu entretenir la postérité des souvenirs de sa bienfaisance, et composer son avenir de l'estime des gens de bien.

Cette conduite marquée au coin de la sagesse était due sans doute à un grand

exercice de sa raison ; mais cette raison elle-même n'était pas seulement une leçon apprise ; elle avait sa source dans une nature excellente et dans un grand fonds d'humanité.

Et qu'il était vraiment vertueux celui que son caractère bouillant poussait dans la violence, et qui s'en était assez rendu maître pour le retenir et le dominer ; celui qui fut assez grand pour prendre les armes de son triomphe dans les moyens doux de la raison, et placer sa gloire dans la modération.

Quand on vient de voir passer sous ses yeux cette série d'actions aussi bonnes que belles, aussi dignes d'estime que d'admiration dont la vie du général Hoche offrit le spectacle continuel à son armée, on conçoit, disons mieux, on partage pleinement la douleur que fit éprouver sa perte. Un de ses aides-de-camp, le plus attaché à sa mémoire, le citoyen Privat, dans une notice intéressante a fait sentir par un seul trait combien cette douleur fut générale. *Les hussards l'ont pleuré*, a-t-il dit.

Dans la Vendée le deuil de sa mort est universel ; on lui élève des mausolées en plusieurs endroits, entr'autres sur le pont de Segré. L'un porte son portrait sur son cœur ; un autre (le citoyen Bancelin commissaire du pouvoir exécutif près le canton de Segré) propose à son vieux père, qu'on lui a dit être pauvre, de partager avec sa famille sa demeure et ses ressources. Tous s'empressent à manifester leur reconnaissance et leur respect pour le pacificateur de la Vendée. Son nom seul sera long-tems encore un talisman de force et de confiance pour comprimer les perturbateurs, et rallier les républicains.

Les patriotes Irlandais ne regrettent pas moins le général Hoche que les vendéens. Le premier acte qu'ils ont juré de faire de leur liberté est d'élever en son honneur un monument dans leur patrie.

Dirai-je que l'affliction causée par sa mort s'étendit jusque sur son chien fidelle et ses chevaux de bataille? *Homère*, dont le génie sait tout oser, a fait parler les chevaux d'Achille. Ce ne sera pas une

ſiction de faire parler la douleur des animaux attachés au service du général Hoche. Dirai-je le farouche désespoir de ses coursiers qui l'ont tant de fois porté dans les combats, qui l'ont plus d'une fois sauvé des bataillons de l'ennemi ; si dociles jadis à la main de leur maître, impatiens aujourd'hui de tout joug étranger : comme si la mort de celui qui les aimait était pour eux la dispense de servir désormais sous un autre, et les rendait à leur sauvage indépendance ?

Dirai-je quel est encore le chagrin profond de *Pitt*, ce chien fidelle ? Lors de sa première campagne de l'armée de la Moselle, Hoche avait trouvé ce bon animal dans le Palatinat. Dès ce moment il le prit dans une tendre affection, et le garda toujours avec lui. Dans sa prison, il avait été sa consolation ; cet infatigable compagnon le suivait par-tout, non-seulement dans les routes, faisant cent lieues de suite à patte au train de la poste, mais encore dans les combats. Il s'élançait dans les dangers, comme pour se faire le rem-

part de son maître, partageant la peine de ses revers et la joie de ses succès, donnant dans toutes les situations de sa vie des signes non équivoques d'une sensibilité raisonnée. J'ai vu ce véritable ami, maintenant égaré et comme hébété par la douleur. Depuis la mort de Hoche, il a l'air de chercher celui qu'il a perdu ; il s'arrête de temps en temps comme pour écouter la voix chérie ; bientôt il retombe dans l'abattement, il ne cesse de pleurer ; et s'en va périssant de maigreur.

La nouvelle de la mort du général Hoche ne fit pas une impression moins vive à Paris qu'à son armée.

C'est le premier vendémiaire que cette fatale annonce fut apportée. Le directoire était alors au Champ-de-Mars ; l'encens brûlait sur l'autel de la patrie ; tout le peuple et ses magistrats élevaient au ciel le sentiment de la reconnaissance ; la joie publique célébrait le cinquième anniversaire de la fondation de la république. C'est dans ce moment qu'arrive la nouvelle de la mort du général Hoche ; aus-

sitôt l'alarme se répand, l'effroi s'empare des esprits ; tout le monde tremble, on frémit, on se questionne, on se demande : comment est-il tombé ce héros magnanime, qui tout-à-l'heure plein de vie, nous regardait du sein de son armée, et combattait, pour ainsi dire, dans nos rangs, à notre tête, dans la journée du 18 fructidor ? On se défend de cette désespérante idée, on voudrait ne pas croire à sa mort ; hélas ! l'affreuse nouvelle est confirmée. Alors toute la joie cesse, les douces larmes du bonheur deviennent des larmes amères ; les palpitations de l'espérance se changent en soupirs, les soupirs en sanglots ; le spectacle tout-à-l'heure riant de l'allégresse universelle, n'est plus que celui de la tristesse commune ; les langues sont glacées et muettes ; le visages s'assombrissent ; les cœurs se resserrent ; le ciel lui-même sembla se décolorer.

Si j'etais accusé d'avoir rembruni ce tableau de douleur, j'en appellerais à celle dont les cœurs sont navrés encore aujourd'hui.

Près de six mois déjà sont écoulés depuis la mort du général Hoche ; et telle est la grandeur de la perte que nous avons faite, qu'elle semble encore toute récente. Une douleur moins profonde et moins unanime pourrait être soupçonnée de n'être qu'un engouement passager ; mais le caractère, comme l'universalité des sentimens que sa mémoire réveille dans les ames, atteste que la postérité a déjà commencé pour lui.

Ces sentimens n'ont été nulle part mieux exprimés que dans l'éloquent discours de Reveillère, prononcé à la pompe funèbre, célébrée le 10 vendémiaire ; et depuis, dans les beaux vers de Chénier.

Tandis que, dans ce mouvement rapide de la révolution, les évènemens se précipitent les uns sur les autres ; que les hommes et les choses qui faisaient hier le plus grand bruit, sont oubliés, et déjà loin de nous ; la mémoire du général Hoche semble, au contraire, chaque jour plus récente et plus vive ; elle est entière et présente ; elle paraît même s'agrandir de tout le temps

écoulé depuis sa mort. Nos regrets deviennent plus cuisans ; nous ne voulons point les adoucir, mais les alimenter ; nous ne cherchons point à tarir nos larmes, nous voudrions seulement les rendre utiles à la patrie, et c'est pour repaître cette douleur avide et salutaire, que j'ai retracé quelques-uns des traits les plus memorables dont sa vie fut semée.

Je me suis sévérement interdit toute flatterie ; j'ai cru devoir aussi fuir la parure du discours, ayant à parler d'un homme à qui toute parure fut étrangère. Si cependant le récit des faits avait prouvé que Lazare Hoche fut, dans sa vie privée, bon fils, bon époux, bon ami, bon père ; que placé sur des terreins différens, dans des situations toujours nouvelles, il n'a jamais connu d'obstacle, il a par-tout triomphé des difficultés par des idées créatrices ; qu'il aurait même, l'un des premiers par son exemple, en quelque sorte frayé la route de l'audace ; qu'il aurait encore l'un des premiers, invoqué et fait réussir les moyens de

la douceur ; qu'ainsi, dans sa vie publique, il fut en même temps grand capitaine et négociateur habile ; il résulterait que la morale a perdu en lui l'un de ses meilleurs exemples, et la république un de ses plus fermes appuis. Ce serait-là, sans doute, un très-grand éloge ; mais, puisqu'il sortirait du fonds de sa vie, il serait le cri de la vérité même ; et c'eût été la trahir que de ne pas le faire entendre.

Le bon abbé de Saint Pierre, dans un mauvais langage, exige trois choses du grand homme :

1°. Grand motif, ou grand desir du bien public ;

2°. Grandes difficultés surmontées, tant par la grande constance d'une ame patiente et courageuse, que par les grands talens d'un esprit juste, étendu et fertile en expédiens ;

3°. Grands avantages procurés au public en général, ou à sa patrie en particulier.

Le lecteur jugera si le général *Hoche* a rempli ces trois conditions.

Fin du Tome premier.



